N° 195 1er Décembre 1935

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

La présence mystérieuse

S'il fallait chercher une excuse à notre illusion et à notre inertie en face du divin, on la trouverait facilement dans le mystère. Dieu lui-même, en son Écriture, s'appelle un *Dieu caché*. Ses œuvres témoignent de lui et le réflètent; mais elles ne peuvent l'exprimer; elles parlent de lui comme d'un absent, bien mieux, elles nous le dérobent, par une opacité que seul l'esprit de foi nous rend transparente.

Ceux qui voudraient de Dieu et du divin des marques « palpables » ressemblent à ces enfants qui avaient décidé d'aller à l'horizon, espérant toucher le ciel.

Dieu se révèle avec certitude dans le monde et dans nous-mêmes; mais certitude n'est pas clarté; certitude n'est même pas sécurité en ce qui concerne la permanence de l'idée et son action dans la vie pensante. Les absents ont toujours tort. Le Dieu présent comme un absent, certain comme le mystère et manifesté comme

l'occulte aurait lieu de se résigner à un tel sort, si son propre regard ne venait au secours de notre aveuglement et si sa grâce ne s'offrait à suppléer en ce point la nature.

L'être de Dieu est sous tous les rapports incommensurable aux objets de notre expérience, et il ne peut se définir ou se concevoir que précisément sous la forme de cette incommensurabilité. Toute autre définition, en le réduisant, l'annule. « Dieu sans commencement et suprême ne peut être appelé ni un être ni un non-être », proclame le sage hindou. Dans la même pensée, Jacopone da Todi ou quelque autre sous son nom chante mystérieusement : « Ce qui est ne peut pas se dire; cela seul peut se dire qui n'est pas : *Quello ch'è non si può dire; puossi dir quel che non è.* » Le Pseudo-Denys tire la conséquence en disant : C'est en quelque sorte par un rayon ténébreux, par un dard de nuit (*caliginis divinae radius*) que nous parvient ici-bas la révélation de l'inaccessible lumière.

Avouerai-je que j'ai quelque horreur pour les discours sur Dieu qui ne tiennent pas assez compte de cette condition, qui témoignent chez leurs auteurs d'une absence ou d'une insuffisance choquante, à mes yeux, de ce sens du mystère qui est partout chez lui dans la science, mais qui en est ici le fond même. Notre science de Dieu est une science de l'inconnu, déclare Albert le Grand. Non qu'on ne sache point; mais on sait comme celui qui ne sait point; on voit comme celui qui ne voit point; le mystère plane sur l'objet et l'absorbe en soi, comme la nuée de l'Ascension dissipa pour ainsi dire le corps du Christ aux yeux des apôtres.

Heureusement, comme le Christ disparu envoie son Esprit, le mystère de Dieu, en nous privant de voir et de savoir au sens humain de ces termes, ne nous laisse pas pour cela dépourvus. Un non-savoir de cette sorte est

encore un trésor. Le sachant provisoire, nous sommes tirés en haut, là où il doit céder à la vision claire. Cette démarche de l'âme nous donne Dieu sous la forme de l'Espérance, et notre éblouissement même, d'où vient notre impression de nuit, témoigne pour notre objet fulgurant, comme le hibou et sa crainte pour le soleil.

La vision de Dieu maintenant, si elle pouvait nous laisser à notre humaine condition, ne serait-elle pas pour nous un malheur ? C'est là une supposition absurde, vu que la claire manifestation de Dieu déclencherait du coup le mécanisme entier de notre vie éternelle ; mais cette supposition a l'avantage de marquer ce qu'est le mystère dans notre éducation de croyants. Le mystère est un élément de traction, un appel, une aide par conséquent; il ne devient un obstacle et un arrêt que du fait de notre négligence et pour ceux qui s'abandonnent, loin de Dieu, à une aveugle torpeur.

*
* *

Loin de Dieu, dis-je : c'est bien mal s'exprimer; car le mystère ne fait nul tort à l'affirmation et à un vif sentiment de la divine présence. Présent comme un absent au point de vue de sa visibilité et de l'expérience sous l'une quelconque de ses formes, Dieu est présent infiniment plus et mieux que quoi que ce soit, si l'on se réfère au vrai et non à l'apparent, à la source des faits, au lieu que ce soit à leur fulguration dans le sensible.

Supposer Dieu au loin, ce serait se résigner à ne pouvoir l'atteindre. S'il était à distance, la distance serait nécessairement infinie. Infini ou nul : tel est l'intervalle. Mais Dieu n'est pas au loin. Son infinité, qui paraît l'éloigner, le rapproche. Étant tout, au titre de source première et immédiate, il est intime à tout plus que tout

n'est intime à soi, et chaque être créé jaillit incessamment de sa substance.

Ne craignons pas, en parlant ainsi, de verser au panthéisme ou à l'émanatisme. Dieu est transcendant à son œuvre et la pose librement ; mais il n'en est que plus étroitement uni à elle. Une partie d'un tout, comme le Dieu panthéiste, ou la cause nécessaire de l'émanatiste ne saurait avoir en son effet ou en son tout une présence indépendante ni par suite totale. Au contraire, la transcendance et la liberté de Dieu lui permettent d'être présent à tout sans se mêler et sans abdiquer. Infiniment distincts en perfection et en être, Dieu et le monde, Dieu et chaque être du monde sont infiniment unis par ce lien mystérieux et permanent de libre création que nulle intuition humaine ne peut pénétrer.

Les savants nous apprennent que le bleu de la prétendue « voûte » céleste est formé dans toute l'étendue de la masse atmosphérique, et que nous ne sommes donc pas *sous* le firmament, mais *dans* le firmament. Nous respirons le ciel. Ainsi en est-il de ce ciel spirituel qu'est Dieu même. *En lui nous vivons, nous nous mouvons et nous sommes*, nous dit l'Apôtre.

Notre illusion s'imagine parfois que nous trouverons Dieu un jour, après je ne sais quel voyage hors ce monde, et que ce sera le grand face à face avec le Père aujourd'hui lointain. Mais votre Dieu, hommes, n'est nulle part à l'exclusion d'ici, et s'il n'était ici il ne serait nulle part. Nulle part en effet comme localisation, il est partout de sa présence créatrice et animatrice ; partout on peut le rencontrer en ouvrant les yeux. Ce qu'on appelle la vie éternelle n'est qu'une plus large dilatation, à ce contact, des vues et des pouvoirs de l'âme. Sur ma chaise, en ce moment, je pourrais posséder le ciel.

Le Christ a dit : *La vie éternelle, c'est qu'ils te connais-*

sent, ô mon Père. Dès que nous connaissons Dieu, j'entends d'une connaissance cordiale et efficace, nous sommes entrés dans la vie éternelle. Après cela, il n'y a plus que des degrés. Beaucoup de ces degrés peuvent être franchis ici-bas, et grâce à eux la présence de Dieu, immuable en ce qui concerne Dieu, devient pour nous de plus en plus effective. D'autres degrés ne sont franchis qu'après l'épreuve décisive de la mort, et c'est à cause de ce passage soudain, de ce changement radical, que nous disons entrer par la mort dans la vie éternelle.

Encore est-il que Dieu est toujours là. Quand je suis seul, je suis avec lui. Ma pensée est pour lui une claire parole et mon vouloir, mon désir se propose à son jugement. Quand nous sommes assemblés, c'est lui qui nous joint, et nous ne tenons de discours ou ne posons d'actes heureux que sous sa présidence; si nos rapports étaient pervers ce serait sous sa réprobation.

Comment ce dernier cas est-il possible ? Comment ose-t-on bien, au cœur de cet invisible paradis, avilir sa conscience et porter atteinte au droit les uns des autres ? Hélas! le mystère n'est pas grand, bien qu'il soit infiniment triste. Nous ne songeons pas à la présence de Dieu, et ainsi nous la rendons vaine. Pis encore, nous éteignons nos regards, et nous péchons alors dans la nuit. Les meilleurs, quand ils pensent à Dieu, au vrai y *repensent*, c'est-à-dire qu'ils l'oublient d'abord, et doivent sans cesse, en eux, le recréer.

Que cette expression ne choque pas trop; elle a sa vérité pratique, sinon littérale. Ce que nous oublions n'est-il pas aboli pour nous ? Il n'y a pas de Dieu pour l'athée ; il n'y en a pas non plus pour celui qui oublie entièrement et coupablement la divine présence. Pour le juste oublieux, Dieu est; mais il doit le réveiller, le régénérer pour ainsi dire constamment et en lui le faire renaître.

Penser à Dieu, c'est nous le donner, ou plutôt, puisque toujours il commence, c'est lui permettre de se donner et consentir pour son compte à le recevoir.

Sa présence en toutes choses se trouve alors particularisée à notre bénéfice; de cosmique elle devient personnelle, et de métaphysique, morale et mystique. Pour le pur philosophe, la présence de Dieu est un cas de la réalité universelle et un terme de la formule du monde ; pour le chrétien elle est un rendez-vous.

*
* *

Mais ce rendez-vous, quel est-il ?

On a comparé le sentiment de la présence de Dieu à une lampe mystique au-dessus de notre tête, éclairant en avant et traçant notre chemin comme une étoile des mages. C'est une belle similitude, mais trop extérieure.

L'enfant qui joue sur la plage et se laisse imbiber de soleil nous fournit une image un peu plus exacte, en ce que l'astre, intérieur par son action, par ses radiations, concourt à transformer la vie même. L'atmosphère, pour nous tous, n'est-elle pas intérieure à nos corps et n'en forme-t-elle pas pour ainsi dire un organe ? Ainsi Dieu est intérieur à notre âme, agit en concordance avec notre âme et devient comme un organe de notre âme. Serions-nous, par nature déjà, un « corps de Dieu » ?

Écartons, si l'on veut, cette expression; mais retenons la vérité qu'elle suggère. Il y a en nous une présence solennelle qui communique à notre âme une divine grandeur et tend à l'épanouir en forme parfaite. Cette présence singulière, propre à l'homme ici-bas, tient à la nature éminente de l'esprit et à la préférence créatrice qu'elle suppose. Dieu est présent dans la mesure de ce qu'il donne et de ce qu'on en reçoit. Quelle que puisse

être notre volonté de recevoir, Dieu, en nous donnant la pensée, en faisant de nous des immortels, s'est constitué un temple permanent que jamais il ne déserte. Dût ce temple être profané, on dira que Dieu s'en va en ce sens qu'il retire sa grâce; mais la nature reste, et l'Auteur de la nature peut encore moins se séparer d'elle que la nature d'elle-même.

Qu'importerait toutefois cette présence obligée, étrangère à la volonté, désavouée pour ainsi dire par son bénéficiaire forcé de la subir ? Subir Dieu! quelle perversion, quand il est là pour l'accroissement de ce vivant qu'il a créé progressif, pour l'achèvement et l'heureuse glorification de son œuvre ! Satan a Dieu en soi ; mais il en est maudit et lui-même il maudit. Un arbre aussi a Dieu en soi et il l'ignore.

Pour que la présence de Dieu soit ressentie et pour qu'elle soit utile, l'attention de l'âme et la rectitude de la conscience sont requises, et en outre un éloignement du visible assez vigilant pour que son irruption ne vienne pas troubler le ciel intérieur, couvrir la voix de l'hôte secret dont la parole n'est que murmure. La vie des sens n'est pas compatible avec l'attrait de Dieu, avec l'action de Dieu. « Tu étais au centre de mon âme, chante le poète hindou, c'est pourquoi, lorsqu'elle vint à errer, elle ne te trouva plus. »

On peut certes savoir qu'on a Dieu en soi et demeurer pécheur, et s'enliser plus ou moins dans le sensible. Mais ce que je sais n'est qu'une idée en moi; ce qui importe, c'est ce que je fréquente délibérément, c'est ce que j'aime. L'être que j'aime est en moi vivant, il agit et pour ainsi dire me crée et me recrée incessamment à son image. Quand il s'agit de Dieu, c'est à la lettre qu'il me crée et progressivement me recrée avec ma libre coopération quotidienne.

Au vrai, la présence de Dieu en nous n'est utilement perçue qu'en l'absence de tout le reste, y compris soi-même, non par oubli ou mépris, mais par un rejet vigoureux de tout le créé en sa vraie place, bien au-dessous du Bien souverain.

Dieu nous habite; mais il faut sortir de nous-mêmes pour le voir. Dieu habite toutes choses; mais on n'en a le sentiment et le bénéfice qu'en se détachant de toutes choses vues et voulues en elles seules. Il faut être en pensée et en désir hors du temps qui nous mesure et qui mesure tous les êtres, pour concevoir et s'approprier l'éternel.

Quand on vit ainsi en présence de Dieu éprouvé au dedans, découvert au dehors, on approfondit sa vie et on l'élargit jusqu'à une ampleur qui emprunte à celle de Dieu et se mesure exactement à son œuvre. L'univers et notre âme ne sont plus alors pour Dieu et pour nous-mêmes qu'un seul ciel. C'est Dieu qui fait l'unité de nous et du monde, l'unité de nous-mêmes et de nous-mêmes, livrés sans cela à la dispersion de nos pouvoirs. Prendre conscience de l'univers en nous, prendre conscience de nous et inclure tout en Dieu, c'est la connaissance souveraine et c'est la grande paix.

*
* *

Et ce n'est pas encore tout; car nous n'avons fait jusqu'ici qu'une vague allusion au surnaturel.

Dieu, en nous créant, nous donne à nous-mêmes et nous donne l'univers pour y mener avec lui notre vie du temps. Dieu, en nous recréant par la grâce, nous donne à nous-mêmes en ce nouvel état et se constitue, lui, notre univers, pour une vie éternelle.

On ne saurait que dire de la grâce, s'il s'agissait vrai-

ment de la définir. Ses effets éclatent mieux que sa nature. Par elle, nous sommes très formellement recréés, en une participation de Dieu non plus extérieure, comme un écoulement de glacier, mais intérieure, par emprunt au jaillissement trinitaire, en quoi consiste la vie propre et quasi incommunicable du Dieu éternel.

En nous donnant sa grâce, Dieu se donne lui-même à nous en intime et amoureuse possession, et c'est un don qui nous enrichit infiniment plus que ne ferait un monde. Un monde sans Dieu n'est rien. Quand on nous donnerait les étoiles, rien ne pourrait les empêcher de fondre entre nos mains. Dieu n'est Dieu que par son infinie élévation au-dessus de ce qu'on appelle des mondes.

Quand, par la grâce, la Trinité est ainsi en nous, le Verbe, à tout instant, y jaillit donc, avec l'Esprit qui le joint au Père, et nous sommes joints nous-mêmes à tous ceux qui au Fils et au Père sont unis. Quelle vie ! et comme l'idée de la présence intérieure de Dieu en est transformée, quelque sublime déjà qu'elle ait pu apparaître !

« L'œil par où je vois Dieu est le même œil par où il me voit », dit le poète mystique Angelus Silesius : en effet ! puisque c'est son Esprit. Cette unité de vision se prolonge d'elle-même en unité de désir, en unité de fins, en unité d'action. Nous sommes invités à « faire le Dieu », ainsi que dirait Pascal, non dans le sens abusif qu'il visait, mais au contraire par une fidélité aimante, par une connaturalité toute simple une fois l'invraisemblable miracle accompli.

Invraisemblable est bien le mot. Dieu demande de nous un acte de foi désespéré, avant de fonder notre espérance. Dans ces vertigineuses régions, on ne trouve pas Dieu, cette fois, parce qu'on le cherche, et l'on aurait beau le chercher on ne le trouverait pas ; mais c'est lui

qui nous cherche. Son amour est premier, et il est naturel qu'on le rencontre sur son propre chemin; il est naturel, ensuite, qu'on marche.

La grâce, d'elle-même, n'est point active; elle est transformatrice; mais quand on est transformé, n'agit-on pas autrement que si on ne l'était point ? Unis à Dieu par sa présence surnaturelle en nous, nous devenons capables des œuvres de Dieu, des pensées, des amours et des activités de Dieu, au bénéfice de nous-mêmes et des autres.

Sommes-nous infidèles, Dieu s'éloigne et sa grâce s'éteint; mais parce que ses dons sont sans repentance, Dieu ne s'éloigne jamais tout à fait. Sa grâce nous guette. Présent à toutes nos voies, sinon à nous-mêmes, il est toujours en disposition de faire retour, ou mieux de nous ressaisir par les industries de son intime action et les jeux de sa providence.

L'intime action dont il s'agit alors s'appelle grâce actuelle, c'est-à-dire grâce en actes, en sollicitations dans le sens de la sainteté, au lieu que ce soit une grâce d'habitation, une grâce *habituelle* et *sanctifiante*.

Les conditions sont les mêmes que plus haut, mais renforcées et beaucoup plus pressantes encore. Dieu étant là dans une telle plénitude et une telle intimité, ne voudrons-nous pas y être nous-mêmes ? Héritiers de la nature de Dieu et de tout ce qui s'y attache, de tous les biens inclus dans ce mot : la divine béatitude, refuserons-nous de le savoir clairement, de le vouloir et de ne vouloir délibérément rien de contraire ?

Que servirait d'avoir Dieu au dedans si nous étions au dehors, et à quoi bon le posséder si nous n'utilisions cette richesse, si nous allions la détruire de nos mains en offensant l'amour qui la donne ? Un héritier qui ne se saurait pas héritier le serait-il encore ? et celui qui dilapide le bien hérité mérite-t-il son nom ? Un baptisé qui

oublie ou méconnaît son baptême est cet héritier inconscient et prévaricateur; il peut de ce fait perdre à jamais son héritage.

La présence surnaturelle de Dieu est une œuvre d'amour et une offre d'amour; mais il s'ensuit nécessairement qu'elle est aussi une exigence d'amour. Dieu ne peut être seul pour réaliser la communion où la liberté incréée et la liberté créée ont chacune son rôle. Dieu exerce sa liberté de munificence et d'adoption paternelle; il attend notre libre fidélité et notre coopération à l'œuvre commune.

La grâce n'est jamais qu'un commencement; elle veut croître; elle est confiée à notre fidélité; elle pourrait se perdre. Tandis que les choses du temps rôdent autour de nous prêtes à nous happer, le Dieu du cœur nous invite à vivre au dedans son éternité, à en accroître notre part et, de là, à tout renouveler dans nos vies en vue de leur consommation.

Fr. A.-D. Sertillanges, O. P.

La foi
selon sainte Catherine de Sienne

« *Fides est donum Dei.* »

Une des meilleures manières de pénétrer dans la spiritualité des saints, c'est de voir comment ils ont parlé et comment ils ont vécu des trois vertus les plus hautes, c'est-à-dire des trois vertus théologales, qui unissent de plus en plus étroitement l'âme à Dieu, et inspirent d'en haut toutes les autres vertus.

Nous parlerons aujourd'hui de la foi selon sainte Catherine de Sienne, particulièrement d'après le Dialogue qu'elle dicta en extase, à diverses reprises, environ deux ans avant sa mort (1). Voyons d'abord ce qu'elle est en elle-même, ensuite pourquoi elle est souvent obnubilée, couverte de nuages, chez le pécheur; comment elle doit grandir, et comment nous devons vivre d'elle, en considérant toutes choses sous sa lumière surnaturelle.

Plusieurs psychologues enseignent aujourd'hui (2) que la vie des mystiques est dominée par une grande et noble

(1) Sainte Catherine de Sienne avait alors trente-deux ans; rappelons qu'elle avait reçu la grâce du mariage spirituel ou union transformante à vingt ans; cf. sa *Vie* par le Bx Raymond, Ire Partie, ch. IX et XII.

(2) C'était encore la manière de voir de M. Henri Bergson dans *Les deux sources de la morale et de la religion*; il semble avoir progressé depuis lors.

émotion, qui se traduit ensuite en leur intelligence par les idées qu'ils nous expriment. Leur pensée suivrait ainsi l'émotion ou le mouvement de leur sensibilité, et alors il semble qu'elle n'aurait qu'un fondement bien fragile et bien changeant, peut-être notre subconscient. L'intelligence des mystiques chrétiens ne se nourrirait pas avant tout de vérité immuable et incontestable; leurs jugements seraient seulement le reflet des vives émotions de leur cœur.

Tout autre est la doctrine de sainte Catherine de Sienne. Elle nous aide à voir la profonde vérité du traité théologique de la foi et nous manifeste la vie de cette vertu théologale. La foi apparaît ici, non pas seulement comme une adhésion obligatoire à une formule révélée proposée par l'Église, mais comme une vie intense et rayonnante.

Ce qu'est la foi infuse

La foi, dit la Sainte (1), est *une lumière que nous avons reçue par le baptême, et qui nous montre la route qui conduit à la vie éternelle.* Sur cette route nous devons marcher courageusement, sans la moindre hésitation, parce que la lumière qui nous la montre vient de Dieu qui ne peut nous tromper. Par elle en effet nous connaissons de façon surnaturelle et infaillible le but de notre voyage et Celui qui est « la voie, la vérité et la vie » (2).

La foi, ainsi définie comme un instinct intellectuel qui nous porte vers la fin dernière, est comparable à l'instinct qui porte par exemple l'hirondelle à aller au printemps

(1) *Dialogue*, ch. 29.

(2) Cette définition vise l'action, la tendance à la fin dernière; mais elle est fondée sur la vérité révélée. C'est là un pragmatisme supérieur, qui se moque du pragmatisme.

en tel pays éloigné ; cet instinct l'y conduit sûrement, même si l'hirondelle est seule, est jeune, et si elle a été accidentellement fort éloignée du but de son voyage où elle n'est encore jamais allée. Il y a là dans l'ordre naturel une chose merveilleuse qui est le symbole d'un instinct spirituel très supérieur.

« La foi, dit encore la Sainte (1), est *la pupille de l'œil de l'intelligence*; sa lumière fait discerner, connaître et suivre la voie et la doctrine de la vérité, le Verbe incarné (2). Sans cette pupille de la Foi, l'âme ne saurait voir (dans l'ordre du salut). Elle ressemblerait à un homme qui aurait bien des yeux, mais dont la pupille, par laquelle l'œil voit, serait recouverte d'un voile. L'intelligence est l'œil de l'âme et la pupille de cet œil c'est la Foi. »

Cette façon symbolique de parler de la foi comme d'une « pupille insérée par le baptême dans l'œil de l'intelligence » (3), montre bien que la foi infuse est essentiellement surnaturelle, très supérieure à l'activité naturelle de notre intelligence et même à l'activité naturelle de l'intelligence angélique. C'est une participation à la connaissance divine que Dieu a de sa vie intime, et de ce qu'il prépare à ceux qui l'aiment. Cet objet sublime, comme dit saint Paul, « *l'œil de l'homme ne l'a pas vu* » (4), ni son intelligence ni celle de l'ange ne peuvent le connaître naturellement. Mais Dieu nous l'a révélé par son Esprit, et, par le don surnaturel de la foi, nous adhérons infailliblement à la Vérité première révélatrice et aux mystères révélés que l'Église nous propose.

(1) *Ibid.*, ch. 45.
(2) S. Thomas parle exactement de même, notamment dans son *Comment. sur les Sentences*, III, d. 24, a. 2 et 3.
(3) *Ibid.*, ch. 46.
(4) I Cor., II, 9.

La foi infuse, comparée à la pupille ou au centre de l'œil, élargit considérablement les frontières de notre intelligence, elle élève celle-ci jusqu'à la connaissance encore obscure mais certaine de la vie intime de Dieu. La foi donne ainsi, comme dit la Sainte, « un avant-goût de la vie éternelle » (1). Elle est vraiment le principe, le germe, « la substance des choses que nous espérons » (2), et nous y fait adhérer fermement sans les voir encore. Ce ne sont pas seulement les émotions de notre cœur que nous connaissons, c'est ce que saint Paul appelle « *les profondeurs de Dieu* » (I Cor., II, 10).

La foi est donc d'un très grand prix. Si nous disons communément de ce qui nous est le plus cher que nous le gardons comme la pupille de l'œil, que devrions-nous dire de la foi infuse, qui est la pupille de l'œil spirituel, et qui doit subister en nous jusqu'à ce qu'elle soit remplacée par la lumière de gloire qui nous fera voir clairement l'essence divine, sans l'intermédiaire d'aucune créature, ni d'aucune idée créée ?

*
* *

La foi obnubilée

Mais cette lumière si précieuse de la foi est souvent couverte de nuages épais en l'âme du pécheur. Le chrétien, après avoir reçu la foi infuse au baptême, ne la perd sans doute que par un péché mortel qui soit directement contre la foi elle-même, en niant formellement ou révoquant formellement en doute une vérité révélée qui lui est suffisamment proposée.

(1) *Dialogue*, ch. 45.

(2) Hebr., XI, 1 : « Fides est sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium. »

Grâce à Dieu, ces péchés mortels directement contre la foi sont relativement rares, et, chez beaucoup de baptisés qui se trouvent en état de péché mortel, la foi infuse reste, avec l'espérance, comme la racine d'un arbre qui a été coupé et qui pourra revivre.

La foi infuse reste en eux sans la charité et sans les vertus morales infuses; elle reste, mais elle est obnubilée ou couverte d'un nuage. Sainte Catherine insiste souvent sur ce point d'une façon saisissante (1) : « Au lieu de mettre à profit les lumières de la foi pour enfanter dans la grâce des œuvres de vie, ils (ces pécheurs) ne produisent que des œuvres de mort. Oui, elles sont mortes leurs œuvres, parce que toutes accomplies dans le péché mortel... Ils ont bien la forme du saint baptême (le caractère baptismal), mais ils n'en ont plus la lumière (la grâce sanctifiante) ; ils en sont privés par cette ténèbre de la faute commise par l'amour-propre, *ténèbre qui a recouvert la pupille qui les faisait voir*. Aussi dit-on de ceux qui ont *la foi sans les œuvres* que leur foi est morte (parce qu'elle ne produit plus d'actes méritoires). »

La Sainte ne dit point que la foi a disparu, qu'elle a été perdue; non, elle reste, mais comme la pupille qui a été recouverte d'un nuage plus ou moins épais (2).

Lorsque la foi est obnubilée, comme il vient d'être dit, l'homme, même quand il est par nature très intelligent, semble avoir perdu le regard vers le ciel; il voit devant lui les choses qui sont à son niveau ou inférieures; il fait preuve assez souvent de perspicacité dans les affaires, mais il est comme fermé aux choses supérieures :

> Le pécheur, écrit sainte Catherine, ne connaît plus en lui-même ma Bonté qui lui a donné l'être et toutes les grâ-

(1) *Ibid.*, ch. 46.

(2) Ailleurs, ch. 110, la foi sans la charité est comparée à la mèche d'un cierge qui a été mouillé, et qui ne s'allume pas.

ces dont je l'ai comblé par surcroît. Ne me connaissant pas, s'ignorant lui-même, il ne déteste pas en lui l'égoïste sensualité; bien plus, il l'aime, il l'emploie à satisfaire ses désirs...

Pour moi, dit le Seigneur, il ne m'aime pas; ne m'aimant pas, il n'aime pas celui que j'aime, je veux dire son prochain; il ne met pas son plaisir à faire ce qui me plaît (1).

L'amour égoïste recouvre ainsi d'un bandeau épais la pupille de la foi (2).

Le péché véniel délibéré ne peut sans doute rendre la foi morte, mais il produit en certaines âmes en état de grâce un effet analogue au brouillard dont nous parlions tout à l'heure : ces âmes restent trop attachées à leur propre jugement et se laissent plus ou moins tromper par l'ennemi de tout bien. On voudrait pouvoir donner à leur regard une simplicité, une élévation et une douceur qui ne peuvent venir que de Dieu.

L'obscurité d'en bas, qui vient de la matière, de l'erreur et du péché, empêche l'âme de pénétrer dans l'obscurité d'en haut, qui vient d'une trop grande lumière pour les faibles yeux de notre esprit.

(1) *Ibid.*, ch. 46.

(2) L'un des plus tristes effets de cet obscurcissement, c'est de méconnaître le prix même de la foi. Dans cet état de mort spirituelle, la foi ne se saisit plus elle-même. C'est pourtant une bien grande miséricorde que Dieu fait à l'âme en lui laissant, malgré son péché, la foi infuse informe : cette foi obnubilée, entourée comme d'un épais brouillard, n'est pas la cécité absolue, où l'on peut tomber par le péché mortel contre la lumière. Le Seigneur peut sans doute rendre la foi infuse avant la mort à celui qui l'a perdue, mais c'est une grâce d'immense miséricorde, qu'on n'est pas sûr d'obtenir. A la pensée de cette grâce, le pécheur qui n'a pas encore perdu la foi doit réfléchir au prix surnaturel de ce don qu'il conserve encore comme la racine d'un arbre brisé, et tout faire pour retrouver la foi vive, la seule qui nous mène effectivement à l'union divine.

*
* *

La foi éclairée par les dons du Saint-Esprit

Si la foi du chrétien en état de péché mortel est entourée de nuages ou de brouillard, la foi du juste, surtout lorsqu'il est généreux, est de plus en plus éclairée par les dons du Saint-Esprit, surtout par les dons d'intelligence et de sagesse, qui rendent la foi pénétrante et savoureuse.

La Sainte appelle ces dons une lumière spéciale accordée aux justes, et par laquelle « *ils voient que Dieu, douce et suprême Vérité, distribue à chacun l'état, le temps et le lieu, les consolations et les tribulations*, suivant qu'il est nécessaire à notre salut et à la perfection à laquelle Il appelle les âmes » (1). Saint Thomas enseigne que la foi fait adhérer à la vérité divine et dirige notre vie. Il est parlé spécialement ici de cet aspect pratique de la foi, et l'on voit comment cette vertu est le fondement positif de toute la spiritualité.

« Si l'âme était vraiment humble, dit le Seigneur, et sans aucune présomption, elle verrait à cette lumière que *tout vient de Moi* ; c'est par amour que je le donne, et c'est avec amour par conséquent et avec respect qu'elle doit recevoir tout ce que je lui envoie (2). »

Plus éclairés encore, ces justes « *s'estiment dignes de toutes les afflictions*, comme aussi d'être privés de toutes les consolations personnelles et de tout bien quel qu'il soit... *Ils ont connu dans cette lumière et goûté ma volonté éternelle*, qui ne veut rien d'autre que votre bien, et qui ne vous envoie et ne permet la souffrance qu'afin que vous soyez sanctifiés en Moi (3) ».

(1) *Ibid.*, ch. 99.
(2) *Ibidem.*
(3) *Ibidem*, ch. 100.

La Sainte dit que l'orgueil prive certains savants de cette lumière qui rend la foi pénétrante et savoureuse :

Ceux qui sont infatués de leur science s'aveuglent à cette lumière, parce que leur orgueil et le nuage de l'amour-propre recouvrent et cachent cette clarté. C'est pourquoi ils entendent la Sainte Écriture littéralement plus que spirituellement. Ils n'en goûtent que la lettre, à force de compulser des livres : ils ne savourent pas la moelle de l'Écriture, parce qu'*ils sont privés de la lumière qui l'a composée et qui aussi en révèle le sens.*

Ces beaux savants s'étonnent ! On les surprend murmurant, quand ils voient de pauvres gens grossiers et sans instruction goûter la Sainte Écriture et jouir de ma Vérité... Aussi, je te dis que, pour demander conseil sur le salut de l'âme, il vaut beaucoup mieux s'adresser à l'un de ces humbles, d'une conscience droite et sainte, qu'à un orgueilleux érudit, qui a fait par ses études le tour de la science.

Celui-ci ne peut donner que ce qu'il possède. Aussi, bien souvent, à cause de sa vie de ténèbres, ce n'est que dans ces ténèbres qu'il distribuera la lumière de la Sainte Écriture; tandis que *mes serviteurs répandent la lumière qu'ils possèdent en eux-mêmes, désireux et comme affamés du salut des âmes...*

En effet, la foi vive suppose et engendre l'amour :

Avec cette lumière l'on m'aime, parce que l'amour suit l'intelligence. Plus on connaît plus on aime, et plus on aime plus on connaît. Amour et connaissance s'alimentent ainsi l'un l'autre réciproquement (1).

Cette doctrine est de tout point conforme à celle de saint Thomas : la plus haute de nos facultés est l'intelligence, qui dirige la volonté; mais la plus haute des vertus est la charité, qui est le principe de tout mérite.

(1) *Ibidem*, ch. 85.

*
* *

L'esprit de foi et la contemplation du mystère du Christ

Chez le juste chaque jour plus docile au Saint-Esprit la foi devient de plus en plus pénétrante, elle saisit de mieux en mieux la réalité divine sous les figures, et nous montre toujours davantage la grandeur du mystère du Christ rédempteur, dont le sacrifice se perpétue jusqu'à la fin des temps par la consécration eucharistique.

Le juste vit alors de plus selon l'esprit de foi. L'esprit ou la mentalité de quelqu'un, c'est sa manière à lui de voir, de juger, de sympathiser, de vouloir et d'agir. Il y a l'esprit de nature, qui ne s'élève pas au-dessus de l'égoïsme plus ou moins conscient de lui-même. L'esprit de foi, au contraire, nous porte à *considérer toutes choses sous la lumière de la révélation divine* : Dieu d'abord, tous les mystères du salut, notre âme, le prochain, les événements agréables ou pénibles qui se produisent.

En sainte Catherine de Sienne elle-même, la foi est tellement vive qu'elle semble presque voir *le Christ présent dans l'hostie consacrée et agissant dans les âmes*, comme nous voyons, nous, les couleurs d'un paysage à la lumière du soleil. Catherine de Sienne juge de la santé spirituelle des âmes régénérées par le sang du Christ comme nous jugeons de la santé du corps. Elle voit aussi dans les âmes les plaies spirituelles, l'orgueil, la concupiscence de la chair et celle des yeux, comme nous nous voyons les plaies purulentes dans un corps dévoré par la maladie.

La Sainte ne perd pas de vue un instant Jésus-Christ, *le Sauveur*, dont l'œuvre rédemptrice dure jusqu'à la fin des siècles. Elle a du Sauveur une idée non seulement distincte, mais profondément vécue. C'est la vie intime de

la foi, et non pas seulement l'adhésion obligatoire à une formule révélée. Le Père céleste lui a dit :

> A cause de l'union de la nature divine et de la nature humaine en mon Fils unique, j'agréai le sacrifice de son sang... ; le feu de la divine charité fut le lien qui le tînt attaché et cloué à la croix... (1)
>
> Jésus est, dit-elle, *le grand Médecin* qui a guéri le malade en buvant la médecine amère que l'homme ne pouvait boire, parce qu'il était trop affaibli (2).

Il est le médecin de l'humanité, qui accompagne toutes les générations humaines pour les conduire au salut. Bien plus, pour leur rendre la vie, il les nourrit de lui-même.

Réellement présent ici-bas dans l'Eucharistie, il continue de s'offrir, il ne cesse d'intercéder pour nous. Il est, nous dit-elle, comme *le pont* (3) ou l'arche immense qui rattache la terre au ciel, la voie par laquelle tous les hommes doivent passer pour atteindre la vie éternelle.

Sainte Catherine, à la lumière de sa foi très vive et des dons du Saint-Esprit, pénètre admirablement les sentiments les plus intimes de Notre-Seigneur; elle nous montre comment, sur la Croix, il se livra tout entier à la douleur sans perdre pourtant dans la partie la plus élevée de sa sainte âme la suprême béatitude :

> *Il était sur la Croix à la fois bienheureux et souffrant :* Il souffrait de porter la croix corporelle et la croix du désir du salut des âmes..., mais aussi il était bienheureux, parce que la nature divine unie à la nature humaine était impassible et faisait toujours son âme bienheureuse, en se montrant à elle sans voile... (4)

(1) *Ibid.*, ch. 14.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*, ch. 127.
(4) *Ibid.*, ch. 78.

De même, dit la Sainte, les amis intimes du Seigneur Jésus souffrent à la vue du péché qui offense Dieu et ravage les âmes, mais ils sont heureux en même temps parce que la joie de la charité qu'ils possèdent ne peut leur être enlevée, et c'est elle qui fait leur allégresse et leur béatitude.

*
* *

La foi de Catherine de Sienne pénètre aussi de plus en plus ce qu'est *la vie intime de l'Église*, corps mystique du Sauveur. Elle voit comment il communique la vie aux âmes qu'il *s'incorpore* pour ainsi dire, en les faisant participer d'abord à sa vie d'enfance, puis à sa vie cachée, enfin à sa vie douloureuse, avant de les faire participer à sa vie glorieuse dans le ciel.

La vierge de Sienne voit comment l'*Église, vivant ainsi des pensées, de l'amour, de la volonté du Christ, est sa véritable épouse.* En elle, c'est, en un sens, la grande prière et la souffrance rédemptrice du Sauveur qui continue jusqu'à la fin du monde. C'est la vie surnaturelle de la grâce, qui, comme un fleuve spirituel, descend de Dieu, par l'humanité de Jésus, sur toutes les âmes, pour remonter vers Dieu sous forme d'adoration, de réparation, de supplication, d'action de grâces. « Le Précieux Sang opère ainsi toujours pour le salut (1). »

L'Église apparaît à Catherine de Sienne sous la figure d'une vierge aux traits nobles, au regard très pur, mais dont le visage est rongé par la lèpre, par les fautes de beaucoup de pauvres chrétiens (2). « *Vois, ma fille,* lui dit le Seigneur, *comment ces fautes ont défiguré le visage*

(1) *Ibid.*, ch. 14.
(2) *Ibid.*, ch. 86.

de mon Épouse (1). » Catherine comprend que la sainte Église, malgré cette lèpre, reste très unie au Christ et toujours vivifiée par Lui (2). Ces fautes ainsi symbolisées « ne peuvent en rien affaiblir ou diviser le mystère du sacrement de l'Eucharistie (3) ». Le trésor du précieux sang est intact, mais il faut, pour ces fautes, une réparation.

Aussi Catherine de Sienne entend ces paroles :

> *Prends tes sueurs, prends tes larmes,* puise-les à la source de ma divine charité et avec elles en union avec mes autres serviteurs *lave la face de mon épouse.* Je te promets que *ce remède lui rendra sa beauté.* Ce n'est ni le glaive, ni la guerre qui peuvent la lui rendre, mais la prière humble et assidue, les sueurs et les larmes répandues avec un désir ardent par mes serviteurs. *Sans cesse, faites monter vers moi l'encens des prières parfumées pour le salut des âmes, car je veux faire miséricorde au monde.*
>
> Soyez sans crainte : si le monde vous persécute, je serai pour vous et en aucune occasion ma Providence ne vous manquera (4).

Telle est manifestement la grande foi vive, éclairée par les dons du Saint-Esprit et qui s'épanouit en cette contemplation du mystère du Christ et de l'Église (5).

(1) *Ibid.*, ch. 14.
(2) *Ibid.*, ch. 12.
(3) *Ibid.*, ch. 118.
(4) *Ibid.*, ch. 86.
(5) Et pas de doute que tout cela était incomparablement plus vivant dans l'âme de sainte Catherine que sur le livre du Dialogue; livre pourtant qui revit dans la mesure où notre foi s'élève et devient elle-même plus pénétrante.

La B^se^ Angèle de Foligno, lorsqu'après avoir dicté ce qu'elle voyait en sa contemplation, relisait ce qui était écrit, ne le reconnaissait pour ainsi dire pas, ces mots lui paraissaient sans vie, en comparaison de ce qu'elle avait intérieurement vécu. Sainte Catherine de Sienne devait avoir la même impression en relisant ce dialogue qu'elle avait dicté en extase.

Finalement, la foi de Catherine de Sienne s'épanouit en contemplation du mystère suprême :

> O Trinité éternelle ! ô Déité, ô Nature divine qui avez donné un tel prix au sang de votre Fils ! Vous, Trinité éternelle, vous êtes une mer sans fond où je me plonge; et plus je vous trouve, plus je vous cherche encore. De vous, on ne peut jamais dire : c'est assez ! L'âme qui se rassasie dans vos profondeurs, vous désire sans cesse, parce qu'elle est toujours plus affamée de vous (1).

Ceci rappelle la définition de la béatitude donnée par saint Augustin : l'état de l'âme à la fois satisfaite et toujours affamée.

Cette élévation à la Trinité s'achève par un cantique sur la grandeur de la foi :

> Par la lumière de la foi, je possède la sagesse dans la sagesse du Verbe votre Fils. Par la lumière de la foi, je suis forte, constante et persévérante. Par la lumière de la foi, j'espère et je ne me laisse pas défaillir en route... Revêtez-moi, Vérité éternelle, revêtez-moi de vous-même, pour que je passe cette vie mortelle dans la véritable obéissance et dans la lumière de la foi très sainte, dont vous avez à nouveau enivré mon âme. *Deo gratias. Amen* (2).

Ainsi finit le livre en l'an du Seigneur 1378.

Conclusion

On voit dès lors combien il serait faux de prétendre que les idées et les jugements des mystiques chrétiens ne sont que le reflet de leurs émotions ou des mouvements de leur sensibilité. Leur intelligence se nourrit avant tout de vérité divine révélée; c'est la foi divine et non pas une

(1) *Dialogue*, ch. 167 : Conclusion.
(2) *Ibidem*.

émotion qui domine leur vie. Et c'est parce que leur intelligence est établie ainsi dans la vérité de Dieu que leur *volonté est profondément rectifiée et fortifiée*, et que son action est féconde, non seulement pour un temps et les générations suivantes, mais pour l'éternité. Cette fécondité est une des grandes différences qui séparent la mystique chrétienne de la mystique orientale qui se trouve par exemple dans le bouddhisme. Parce que la pensée et l'amour des mystiques chrétiens viennent de Dieu, ils peuvent remonter jusqu'à Lui.

Demandons, nous aussi, par l'intercession de sainte Catherine, ce grand esprit de foi qui nous fera considérer à la lumière de la révélation divine Dieu, sa vie intime, l'humanité du Sauveur, l'Église, notre âme à sauver, notre prochain à secourir, les événements agréables ou pénibles qui se produisent pendant notre voyage vers l'éternité. De cette foi vive procédera en nous une double connaissance, celle de notre indigence, de notre misère, et celle de l'infinie grandeur et bonté de Dieu. Ces deux connaissances, dit la Sainte, sont comme le point le plus bas et le point le plus élevé d'un cercle qui grandirait toujours : « Je suis Celui qui est, tu es celle qui n'est pas (1). »

fr. Rég. Garrigou-Lagrange, O. P.

(1) *Ibid.*, ch. 4 et 72.

La doctrine mariale de M. Chaminade

Le 8 mai 1918, le Pape Benoît XV signait le décret d'introduction à Rome de la Cause de béatification de Guillaume-Joseph Chaminade, chanoine de Bordeaux et fondateur de deux sociétés religieuses. Le procès entre dans une nouvelle phase : l'examen de l'héroïcité de ses vertus.

A cette occasion il nous a paru bon d'exposer pour les lecteurs de *La Vie Spirituelle* la doctrine mariale de M. Chaminade.

Les diverses biographies (1) et les autres écrits consacrés au récit de sa vie et de ses travaux lui donnent en effet invariablement le nom d'*Apôtre de Marie*.

Nous voudrions exposer ici, non l'ensemble de sa doctrine mariale — il y faudrait un volume — mais, simplement et brièvement, les points caractéristiques de son enseignement et de sa pratique.

Ils peuvent, croyons-nous, se ramener à deux, à sa-

(1) La dernière biographie date de 1927 : *Un insigne apôtre de Marie, Guillaume-Joseph Chaminade, Fondateur des Marianistes et des Filles de Marie*, par un religieux marianiste (Bloud et Gay).

voir : la qualité essentiellement *filiale* et le caractère éminemment *apostolique* de la dévotion qu'il a recommandée.

I

Dévotion filiale

L'idée de la maternité spirituelle de Marie remonte à la révélation évangélique. Dès lors que Marie nous a donné Jésus, notre vie, et que, par sa coopération aux mystères de l'Incarnation et de la Rédemption, elle a contribué à nous faire vivre de la vie surnaturelle, elle est, par rapport à notre vie surnaturelle, ce que sont nos mères par rapport à notre vie naturelle. Déjà les fidèles des premiers siècles entrevirent cette fonction maternelle de Marie à l'endroit des hommes, et le nom de *mère* ne tarda pas à lui être appliqué. A mesure que leurs relations avec elle se firent plus fréquentes et plus intimes, ils prirent de plus en plus conscience d'être, eux aussi, à la suite de Jésus, les enfants de Marie.

Toutefois, il ne semble pas que la dévotion des siècles passés se soit plu, autant que la nôtre, à voir en Marie *surtout* une mère. On honorait en elle, suivant les temps et les lieux, la Vierge, la « toujours-Vierge », la Théotokos, Notre Dame, le Refuge des pécheurs, une Princesse céleste, une Reine, une Maîtresse. Et la dévotion à son égard, tout en exprimant une nuance spéciale de confiance, n'était pas d'ordinaire la *piété filiale* proprement dite.

Or, parmi les divers titres de Marie, M. Chaminade donna toujours une préférence marquée à celui de Mère. Il l'honorait sous ses autres titres, cela va sans dire; mais la maternité de Marie avait, à ses yeux, une importance fondamentale. Pour lui, Marie est essentiellement Mère de Jésus et notre Mère en Jésus : et, si nous sommes ses serviteurs, ses clients ou ses sujets, nous sommes avant

tout ses enfants. Aussi la dévotion qu'il préconisa portait-elle éminemment le caractère de la piété filiale.

Son apostolat marial proprement dit se place entre 1800, date de son retour de Saragosse, où l'avait exilé la Révolution française, et 1850, l'année de sa mort. Pendant toute cette période, il insiste invariablement sur la maternité spirituelle de Marie. A peine revenu d'Espagne, il fonde à Bordeaux une double congrégation de jeunes gens et de jeunes filles : il apprend à ses congréganistes à voir en Marie avant tout une Mère; afin de mieux attirer leur attention sur cette maternité spirituelle à leur égard, il crée, pour l'exprimer, un titre spécial, celui de « Mère de la jeunesse »; bien plus, il leur fait prendre l'engagement solennel de vouer à ce titre une vénération particulière et de s'en faire les apôtres. C'est ce qu'exprime le texte de leur première consécration à Marie, prononcée le 2 février 1801 :

> ... Je me donne et me dédie au culte de l'Immaculée Conception de la Très Sainte Vierge Marie. Je *promets de l'honorer et de la faire honorer, autant qu'il dépendra de moi, comme Mère de la jeunesse* (1).

M. Chaminade était conscient d'innover sur ce point : il s'en félicite pour l'honneur de Marie et le bien des âmes.

> Le tendre cœur de l'auguste Marie, écrit-il dans le *Manuel du Serviteur de Marie*, — composé par lui pour l'usage de ses congréganistes, — a dû être bien sensible aux doux noms de Mère des chrétiens, Mère des prédestinés, que tous les siècles lui ont prodigués... Mais aujourd'hui c'est en quelque manière une gloire nouvelle qu'elle reçoit dans le nouveau titre que les âmes innocentes lui donnent : combien de fois dans le jour cette Vierge sans tache est invoquée sous l'aimable nom de *Mère de la jeunesse.*
>
> Dans le siècle le plus perverti qui fût jamais, du sein de

(1) *Guillaume-Joseph Chaminade*, par le R. P. J. Simler, Paris, 1901, p. 158

la corruption, au milieu de tous les vices, on voit naître une génération chaste, une génération vertueuse; elle se dit être la famille de la très pure Marie (1).

Peu d'années après la fondation de la congrégation de Bordeaux, une association d'Agen sollicitait la faveur de s'y affilier. C'était un groupe fervent de jeunes personnes dirigé par une sainte, Mlle de Trenquelléon. M. Chaminade accueillit la demande, mais il tint à donner à la congrégation d'Agen l'esprit marial qui animait celle de Bordeaux.

> Je suis comme étonné, écrivait-il à Mlle de Trenquelléon, des grâces et des bénédictions que reçoivent tous ceux et celles qui font de bon cœur [l'acte de consécration à Marie], et qui persévèrent dans les sentiments qui le leur ont inspiré. Oh ! qu'heureux sont les vrais enfants de Marie ! la Mère de Jésus devient réellement leur Mère. — Peut-être direz-vous : Mais Marie ne peut être ma Mère comme elle est Mère de Jésus. — Sans doute, si nous ne considérons pas les choses selon l'esprit; mais c'est bien plus selon l'esprit que nous devons envisager sa maternité divine que selon la nature. Marie, d'après l'aveu même de Jésus-Christ, a été plus heureuse de l'avoir engendré spirituellement que de l'avoir engendré selon l'ordre de la nature. Si vous ne comprenez pas bien cette vérité que je ne fais presque qu'indiquer, j'y reviendrai avec plaisir dans une autre lettre (2).

En 1816, les membres les plus fervents de la congrégation des jeunes filles fondaient à Agen, sous la direction de Mlle de Trenquelléon, l'Institut des Filles de Marie; et l'année suivante, sept membres de la congrégation des jeunes gens de Bordeaux y formaient la Société de Marie. Les nouveaux religieux et religieuses aimaient à se regarder comme les enfants choisis de Marie et à considérer

(1) P. 5.
(2) 27 août 1810.

leur Institut comme la « famille de Marie ». Leur Règle le définissait :

> Une réunion des enfants de Marie les plus prononcés qui, sans aucun respect humain, s'associent pour soutenir les intérêts de leur auguste Mère, d'abord en eux-mêmes, puis ensuite dans tous ceux avec qui ils ont des rapports (1).

Pour maintenir bien vivante parmi eux l'idée de la maternité spirituelle de Marie, M. Chaminade y revenait sans cesse dans ses instructions; et quand il parlait de ce sujet, il le faisait avec une conviction et une chaleur qui laissaient un ineffaçable souvenir dans l'esprit de ses auditeurs. A l'âge de quatre-vingt-trois ans, rééditant le *Manuel du Serviteur de Marie*, il y fit insérer tout un traité sur la connaissance de Marie. Or presque la moitié de ce traité établit les fondements de la maternité de Marie à l'égard des hommes. Son but était, disait-il, de « faire comprendre à *tous* combien doit être cher à nos cœurs le trésor que Jésus mourant voulut nous faire apprécier lorsqu'il dit : Voilà votre Mère (2) ».

*
* *

M. Chaminade ne s'est pas contenté de prêcher avec insistance la maternité spirituelle de Marie : il voulut l'établir en doctrine.

A ses yeux, la piété n'était solide que si elle était fondée sur la doctrine. « Instruire était un des traits caractéristiques de sa méthode (3). » En ce qui concerne la Sainte Vierge, M. Chaminade se plaint de l'ignorance de la plupart des fidèles, de ceux même qui « se pressent tous les jours autour de ses autels et se glorifient d'être ses enfants (4) ».

Le premier des devoirs du chrétien à son égard est se-

(1) Art. 307.
(2) P. 2.
(3) *Guillaume-Joseph Chaminade*, par le R. P. J. Simler, p. 303.
(4) *Manuel du Serviteur de Marie*, 1844, p. 1.

lon lui de s'instruire sur sa personne et sur ses relations avec Dieu et avec nous. L'importance particulière qu'il attachait au dogme de la maternité spirituelle de Marie lui faisait une obligation d'en bien asseoir les fondements.

Il avait d'autant plus de raisons d'y insister qu'autour de lui la vraie notion de cette maternité n'était pas toujours bien comprise. A juste titre, les anciens Pères avaient regardé cette fonction de Marie comme une suite de sa coopération aux mystères de l'Incarnation et de la Rédemption, et cet enseignement avait toujours été celui des grands docteurs de la Vierge. Mais beaucoup d'écrivains et de prédicateurs semblaient ne voir dans le titre de Mère des chrétiens qu'une métaphore, destinée à marquer l'amour de la Vierge pour nous, et ne lui trouvaient d'autre fondement que la parole adressée par Jésus mourant à sa Mère et à saint Jean. C'était ne faire de la maternité de Marie à notre égard qu'une relation accidentelle et extrinsèque, et la réduire à une maternité purement adoptive.

Rebelle à cette opinion, courante de son temps, M. Chaminade reprend à son compte la doctrine traditionnelle des Pères et des Docteurs, et s'efforce de la mettre en pleine lumière. Et, en réalisateur qu'il est avant tout, il en tirera, comme nous le verrons plus loin, des conséquences pratiques, pour l'honneur de la Mère de Dieu.

La Très Sainte Vierge, enseigne-t-il, n'est pas seulement notre Mère, comme on le croit communément par ignorance, parce qu'elle nous a adoptés pour ses enfants; mais elle est, à la force du terme, notre Mère, parce qu'elle nous a enfantés spirituellement, comme elle a véritablement enfanté Jésus-Christ (1).

Mais comment nous a-t-elle enfantés spirituellement ?

C'est par deux fois et en deux circonstances différentes, explique-t-il, que Marie, au dire des saints Pères, est devenue notre Mère spirituelle.

(1) Notes de la retraite de 1827.

Premièrement, en consentant à l'Incarnation du Verbe, la bienheureuse Vierge a contribué, de la manière la plus puissante et la plus efficace, à l'œuvre de notre Rédemption; et par l'acte même de ce consentement elle se dévoua de telle façon à notre salut qu'on peut dire qu'elle porta tous les hommes dans son sein, comme une véritable mère ses enfants. *Ita ut ex tunc omnes in suis visceribus bajularet, tanquam verissima mater filios suos* (S. Bernard) (1).

Quand Marie donna les mains à l'Incarnation du Verbe dans ses chastes entrailles, il est évident qu'elle connut l'œuvre et l'économie de la Rédemption dans toute son étendue, et qu'elle l'accepta avec amour; elle comprit qu'en concevant Jésus elle le concevait tout entier, c'est-à-dire et son corps naturel et son corps mystique; car elle ne pouvait pas le séparer de ce qui devait ne faire qu'un avec lui. Ainsi, en se résignant à l'honneur de la maternité divine, elle accepta la double qualité de Mère de Jésus-Christ, pris individuellement, et de Mère de Jésus-Christ, considéré dans la plénitude de son corps, qui est l'Église : *plenitudo corporis ejus, quod est Ecclesia.* En concevant naturellement le Sauveur dans son sein virginal, elle a donc conçu spirituellement dans son âme, par son amour et par sa foi, les chrétiens, membres de l'Église et par conséquent de Jésus-Christ...

Il suit de ce qui précède que Marie est notre Mère, non seulement par adoption, mais encore, mais surtout à titre de génération spirituelle; il suit encore qu'elle est devenue notre Mère lorsqu'elle a conçu le Fils de Dieu; de sorte que l'Incarnation, considérée dans son résultat nécessaire, est le fruit du mariage tout divin du Saint-Esprit avec l'auguste Vierge, mariage spirituel et fécond qui produit, là où il s'opère, naturellement le corps sacré de Jésus-Christ, et, spirituellement, par la foi, la régénération de l'homme. Nous n'appartenons donc pas à Marie seulement depuis que le Sauveur, du haut de la croix, nous a solennellement confiés à son amour ! (2)

(1) Notes autographes sur la « Société de Marie considérée comme Ordre religieux ».

(2) *Petit Traité de la connaissance de Marie*, réédité chez Téqui, 1927, pp. 48-49; 51-52.

La seconde circonstance où Marie nous a enfantés à la grâce, c'est lorsque, sur le Calvaire, le cœur brisé de douleur, elle offrit son Fils unique au Père éternel en holocauste pour nos péchés (1).

Elle est associée à tous les mystères (du Christ). Aussi vient-elle sur le Calvaire pour y souffrir comme corédemptrice et y engendrer dans la douleur les enfants de la nouvelle Église... Notre Mère !... Dans quelles douleurs elle conçut ! dans quelles douleurs elle enfanta ! Marie est réellement notre Mère dans l'ordre de la grâce, elle nous a donné l'être de la grâce (la vie surnaturelle). Comme nous sommes accoutumés à ne juger que par les sens, nous ne sommes presque touchés que de notre être naturel : cependant combien plus excellent est l'être de la grâce ! (2)

Les pasteurs de l'Église, et particulièrement les confesseurs, sont appelés pères *spirituels*, parce qu'en effet ils communiquent l'être de grâce, la vie de l'esprit, par l'administration des sacrements. Or tout l'être de la grâce, ce corps mystique du Christ, cet unique Fils de Dieu, Marie l'a conçu dans son être de grâce au pied de la croix. Toutes les grâces qui doivent former les membres de ce corps mystique reçoivent comme de nouvelles qualités dans sa charité maternelle. Ainsi tous les élus auront la plus grande ressemblance, d'abord avec Jésus-Christ, ensuite avec la divine Marie. On peut dire que le corps entier des élus, qui n'est autre que le corps mystique de Jésus-Christ, fut conçu d'abord en Jésus-Christ, ensuite en Marie, par là que Jésus-Christ voulait que tout ce qui se passait en lui se passât dans sa divine Mère, et qu'ainsi elle fût participante de tous les mystères qui s'opéraient. C'était pour annoncer et comme pour confirmer ce grand mystère de la formation du corps des élus que Jésus dit : « Femme, voilà votre Fils, et au disciple : Voilà votre Mère » (3).

Cette dernière phrase nous donne le sens attribué par M. Chaminade au testament du Christ mourant. Sa parole à Marie et à Jean ne créait pas la maternité spirituelle de

(1) Notes autographes sur la Société de Marie.
(2) Notes autographes d'instructions, p. 154.
(3) Notes autographes d'instructions, p. 33.

Marie, mais elle l'annonçait au monde et la confirmait. A plusieurs reprises, M. Chaminade revient sur cette explication. Contentons-nous de citer encore un extrait de ses notes, qui montre pourquoi, en ce moment où notre union avec le Christ se consommait, nous devions être proclamés fils de Marie dans la personne de Jean :

Dicit Matri suae : Ecce Filius tuus. Est-ce que Jésus-Christ n'est plus son Fils ? Que saint Jean soit aussi son fils, et avec lui tous les disciples de Jésus-Christ, à la bonne heure ! Mais Jésus-Christ, par sa mort, cesserait-il d'être son Fils, en substituant saint Jean à sa place ? Non, mais Jésus-Christ veut nous découvrir un grand mystère : c'est que, comme Jésus est en nous et nous en Jésus, nous ne faisons avec Jésus qu'un seul Fils, qu'un Christ, qu'un corps, dont il est le Chef et nous les membres Nous ne faisons avec lui qu'un Fils de Marie, qu'un Fils de Dieu: lui, Fils naturel et consubstantiel, et nous, Fils adoptifs (1), mais ne faisant qu'un avec lui, pour ne faire qu'un avec Dieu...

Saint Jean avait déjà été instruit de ce profond mystère d'union et de consommation en unité; mais jusqu'à la descente du Saint-Esprit il put bien n'en comprendre que le bonheur de posséder la Sainte Vierge, à laquelle il était aussi fortement que pieusement attaché, et c'est pour cela sans doute qu'il dit seulement après : *Et ex illa hora, accepit eam discipulus in sua.*

Quant à la Sainte Vierge, elle sentit la force des paroles de son Fils; elle était Coopératrice dans le grand mystère de la Rédemption; elle nous engendrait réellement au pied de la croix. Marie comprit alors qu'elle était au terme de cette consommation en unité, afin que son Fils et tous ses disciples ne fussent tous qu'un même Fils, comme elle, son Fils et ses disciples consommés en unité ne font qu'un Fils de Dieu (2).

(1) Filiation adoptive, par opposition à la filiation naturelle de Jésus, mais filiation réelle, nous mettant effectivement en participation de la vie surnaturelle.

(2) Notes autographes d'instructions, pp. 158-159.

*
* *

Nous ne faisons avec Jésus qu'un seul Fils, qu'un Christ, qu'un corps, dont il est le Chef et nous les membres. Nous ne faisons avec lui qu'un Fils de Marie, qu'un Fils de Dieu.

Ces paroles de M. Chaminade nous révèlent un autre point original de sa doctrine sur la piété filiale envers Marie.

A l'heure actuelle, après les nombreux travaux publiés sur la Vierge au cours de ces quatre-vingts dernières années, tous les esprits avides de comprendre la maternité spirituelle de Marie savent que le fondement doit en être cherché dans sa coopération aux mystères de l'Incarnation et de la Rédemption, et la doctrine de notre auteur n'est pas une nouveauté pour eux. Mais beaucoup peut-être ne se rendent pas compte des conséquences pratiques que cette doctrine entraîne par rapport à leur piété filiale à l'égard de la Vierge. Voici à peu près quel serait leur raisonnement : Marie est vraiment notre Mère, parce qu'à Nazareth et sur le Calvaire elle nous a vraiment donné la vie surnaturelle, et nous sommes vraiment ses enfants. Donc, pour savoir quelle attitude adopter à son égard, il suffit d'imiter, en la transposant dans l'ordre surnaturel, la piété filiale d'un enfant envers sa mère dans l'ordre naturel.

Pardon ! dirait ici M. Chaminade : notre modèle, ce n'est pas l'enfant ordinaire dans ses relations avec sa mère; c'est Jésus dans son attitude à l'égard de la sienne. Notre piété filiale envers Marie sera l'imitation de la piété filiale de Jésus envers sa Mère, ou mieux, une participation à la piété filiale de Jésus envers Marie. Car nous sommes un avec Jésus, « nous ne faisons avec lui qu'un Fils de Marie »; sa vie est notre vie, son amour filial est notre amour filial.

Au début des Constitutions de la Société religieuse qu'il a fondée, M. Chaminade écrit :

La Société n'a essentiellement qu'un seul but, qui est

l'*imitation* la plus fidèle de Jésus-Christ. La profession que fait la Société d'être dévouée à Marie, comme l'indique son nom, ne déroge pas à cette vérité. *Maria de qua natus est Jesus* : c'est de Marie que Jésus est né; nourri et élevé par elle, il ne s'en est point séparé dans tout le cours de sa vie mortelle ; il lui a été soumis, et il l'a associée à tous ses travaux, à toutes ses douleurs et à tous ses mystères. La dévotion à Marie est donc le point le plus saillant de l'imitation de Jésus-Christ (1).

Le Fondateur revient plus au long sur cette idée dans un autre passage.

C'est une vérité, explique-t-il, que Jésus-Christ est né de Marie : *De qua natus est Jesus.* Ce ne doit pas être en vain, pour un directeur, que le Saint-Esprit a révélé cette vérité. Nous avons tous été conçus en Marie, nous devons naître de Marie et être formés par Marie à la ressemblance de Jésus-Christ... (2)

La perfection (de la Société de Marie) étant dans la conformité avec Notre-Seigneur Jésus-Christ, sous la protection et la sollicitude maternelle de Marie, il faudra faire connaître de plus en plus le motif pour lequel Jésus-Christ est venu en ce monde, comment il est la voie, la vérité et la vie, comment il nous communique son Esprit, comment l'Esprit de Jésus-Christ nous fait vivre de la vie de Jésus-Christ et nous conforme entièrement à notre divin modèle, en quoi consiste cette entière conformité à Jésus-Christ. — Jésus-Christ a pratiqué toutes les vertus jusqu'à la plus sublime perfection; mais il en est dont la pratique est spécialement entrée dans l'accomplissement de ses adorables mystères : tel son amour pour la Très Sainte Vierge, dans le sein de laquelle il a été conçu et a demeuré neuf mois, et de laquelle il est né, qu'il a associée à tous ses mystères et qu'il a faite Mère de tous ceux qui seront régénérés en lui (3).

(1) Art. 5.
(2) *Manuel de direction.*
(3) *Ibid.*

*
* *

M. Chaminade tire une autre conséquence de la doctrine de notre incorporation au Christ : c'est que, devenus fils de Marie dans le Christ, nous devons recevoir d'elle, comme le Christ, notre formation, et par cette formation prendre les traits du Christ. Marie, étant notre Mère, doit nous élever; et nous élever, pour elle, c'est nous façonner à l'image du Christ.

On voit le caractère pratique et compréhensif de la piété filiale ainsi entendue. La dévotion à Marie n'est pas seulement pour nous, comme pourraient le croire des esprits peu éclairés, une source poétique de sentimentalité religieuse, ou un refuge dans tous les besoins du corps et de l'âme. Marie est une vraie Mère, qui s'occupe constamment de l'éducation spirituelle de ses enfants et leur apprend à vivre de plus en plus pleinement de la vie même de Jésus, son premier-né. La piété filiale informe ainsi toute notre vie spirituelle.

M. Chaminade se plaît à souligner cette conséquence. Contentons-nous d'un seul texte, un peu long, mais très caractéristique. Il est pris de ses notes sur la « Société de Marie considérée comme Ordre religieux ».

1° Le nouvel Ordre, écrit-il, prend le nom de *Société de Marie*, parce que tous ceux qui le composent se regardent comme ses enfants; peut-être auraient-ils été mieux appelés *Famille de Marie*.

2° Une personne vraiment chrétienne ne peut et ne doit vivre que de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ; le religieux y est spécialement appelé. C'est cette divine vie qui doit être le principe de toutes ses pensées, de toutes ses paroles et de toutes ses actions.

3° C'est dans le sein de l'auguste Marie que Jésus-Christ a été conçu, par l'opération du Saint-Esprit : Jésus est né du sein virginal de Marie. *Qui conceptus est de Spiritu Sancto, natus ex Maria Virgine.*

4° Le baptême et la foi font commencer en nous la vie

de Jésus-Christ, et c'est par là que nous sommes comme conçus du Saint-Esprit; mais nous devons, comme le Sauveur, naître de la Vierge Marie.

5° C'est dans le sein virginal de Marie que Jésus-Christ a bien voulu se former à notre ressemblance, et c'est là pareillement que nous devons nous former à la sienne, régler nos mœurs sur les siennes, nos inclinations sur ses inclinations et notre vie sur sa vie.

6° Tout ce que Marie porte dans son sein, ou ne peut être que Jésus-Christ même, ou ne peut vivre que de la vie de Jésus-Christ. Marie, avec un amour inconcevable, nous porte toujours, comme des petits enfants, dans ses chastes entrailles, jusqu'à ce qu'ayant formé en nous les premiers traits de son Fils, elle nous enfante comme lui. Marie ne cesse de nous répéter ces belles paroles de saint Paul : *Filioli, quos iterum parturio, donec formetur Christus in vobis.* Mes petits enfants, que je voudrais enfanter jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous.

7° Que le religieux qui se prétend être le Fils de Marie ne cesse de contempler la vie de Jésus-Christ; qu'il la compare avec la sienne : il comprendra s'il est digne Enfant de Marie, s'il entre dans les vues et les sentiments de son auguste Mère...

9° Le religieux vraiment dévoué à la Sainte Vierge ne sera pas longtemps à son service sans prendre bientôt les mœurs et l'esprit de Jésus-Christ : c'est Marie qui fera, en quelque manière, son éducation religieuse. Jésus-Christ ne s'est-il pas soumis en tout à Marie? Jésus-Christ n'a-t-il pas associé sa divine Mère à tous les mystères de sa vie? Jésus-Christ, en donnant Marie à son disciple bien-aimé pour sa Mère, ne l'a-t-il pas donnée plus spécialement aux religieux qui se font gloire de marcher à sa suite, de l'imiter dans ses vertus, de méditer sans cesse sa divine doctrine et d'y conformer leur vie? Oui, Marie est réellement la Mère des disciples de Jésus-Christ. Ce divin Sauveur la leur a donnée du haut de sa croix, et Marie les a réellement pris pour ses enfants...

10° C'est dans cette vie divine, communiquée par Marie, que la Société, qui se glorifie de porter le saint Nom de cette Vierge Immaculée, doit puiser l'esprit dont elle devra être animée : avec la vie naturelle, mais toute divine, que

Jésus-Christ a reçue par Marie, il a reçu aussi cette vie d'influence qu'il communique à tous les membres qui lui sont unis.

Grâce à cette éducation qu'il reçoit de sa Mère, l'enfant de Marie, non seulement vivra de la vie divine et y croîtra sans cesse, mais il arrivera aisément à la perfection de cette vie, à la sainteté. Car la sainteté n'est autre chose que la parfaite reproduction de la vie de Jésus, et nul n'atteindra si parfaitement à la reproduction de la vie de Jésus que celui qui y aura été formé par la Mère même de Jésus. Dès lors, à l'enfant de Marie, toutes les ambitions surnaturelles seront permises : en sa Mère il trouvera le secret de les réaliser. Aussi les notes du P. Chaminade citées plus haut continuent-elles :

La Société de Marie embrasse un état d'une haute perfection sans doute. Mais que ne doit-elle pas espérer de la protection de son auguste et tendre Mère ?

Dans une autre note, qui pose les « principes de la constitution de la Société de Marie », le Fondateur explique :

Tous ceux qui la composent ou la composeront à l'avenir doivent... se former dans le sein de la tendresse maternelle (de Marie) à la ressemblance de Jésus-Christ, comme cet adorable Fils y a été formé lui-même à la nôtre; c'est-à-dire tendre à la plus haute perfection ou vivre de la vie de Jésus-Christ sous les auspices et la conduite de Marie... Le vrai secret de réussir dans (cette tâche) est d'y intéresser la Sainte Vierge, de lui en rapporter la gloire, dans les vues et les sentiments de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Il resterait à montrer, d'après M. Chaminade, comment, dans le détail de la vie, se fait cette éducation religieuse sous la direction maternelle de Marie ; mais ces explications nous mèneraient trop loin.

II

Dévotion apostolique

Imiter la piété filiale de Jésus envers Marie, c'était, pour M. Chaminade, plus que reproduire l'attitude aimante de Jésus à l'égard de sa Mère dans l'intérieur de Nazareth. Le Fils de Dieu est devenu Fils de Marie, non seulement pour vivre avec elle la vie d'intimité la plus ravissante que nous puissions concevoir, mais avant tout pour devenir le Sauveur des hommes. De là le caractère éminemment apostolique que M. Chaminade entend donner à la piété filiale envers Marie.

Il explique ainsi à ses enfants les obligations de leur consécration à Marie :

> Nous nous sommes engagés envers Marie, et à quoi ?... A l'aimer, à la respecter, à lui obéir, à l'assister. Oh ! surtout, nous nous sommes engagés à ce dernier effet de l'amour filial, l'assistance, la bienveillance active; nous nous sommes engagés à publier le Nom de Marie et à le faire honorer partout (1).

En quoi peut consister cette « assistance »; cette « bienveillance active » ? Marie a-t-elle besoin de nous ? — Oui, pour la tâche que Dieu lui a confiée.

Marie, — c'était la conviction de M. Chaminade, — a reçu une grande mission dans l'Église. Associée par le Christ à son œuvre rédemptrice, elle doit continuer sa collaboration maternelle jusqu'à la fin des temps, en apportant à chaque âme en particulier ce salut qu'avec le Christ elle a jadis mérité à toutes les âmes en général. Sa mission dans le monde est donc une mission essentiellement apostolique.

C'est aussi, par le fait, une mission guerrière, car, pour amener les âmes à Dieu, elle doit les arracher à Satan.

(1) Notes de la retraite de 1819.

Comme elle broya une première fois la tête du serpent dans son Immaculée Conception, elle est destinée à la broyer jusqu'à la consommation des siècles. Et M. Chaminade croyait fermement que les temps nouveaux seraient, par excellence, les temps des combats et des triomphes de Marie. Le règne de Marie amènerait le règne du Christ.

On sait que le bienheureux Grignion de Montfort a exprimé des vues analogues dans son *Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge*. Mais ce n'est pas de lui que le P. Chaminade a tiré ces idées, car il les a prêchées entre 1800 et 1840, et le Traité du Bienheureux n'a été découvert qu'en 1842. C'est dans une révélation aux pieds de Notre-Dame del Pilar, à Saragosse, qu'il semble les avoir reçues, d'après une tradition qui remonte à ses premiers disciples et qui s'appuie sur quelques aveux échappés à son humilité.

Or c'est pour l'accomplissement de cette mission providentielle que Marie a besoin d'assistance.

Comme le Christ ne veut gouverner et étendre son Église que par la libre coopération de certains hommes choisis pour être ses apôtres et ses ministres, ainsi la Vierge a besoin d'auxiliaires pour la seconder dans sa tâche apostolique, de soldats pour combattre sous ses ordres.

Qui seront ces auxiliaires, ces soldats ? — C'est aux enfants d'assister leur Mère.

Le Fils de Dieu a voulu devenir Fils de Marie pour le salut des âmes, et il a tenu à faire de sa Mère sa coopératrice dans cette œuvre. A son tour, Marie prendra ses enfants pour ses coopérateurs dans l'accomplissement de la mission que son Fils a voulu partager avec elle.

On voit la fécondité de cette idée : la dévotion à Marie ne poussera pas seulement à l'apostolat parce que, en rendant l'âme plus fervente, elle la rend du même coup plus zélée : par un lien direct, elle rattache l'apostolat à la piété filiale. L'apostolat fera partie de la piété filiale

parce que l'assistance est une obligation de tous les enfants bien nés à l'égard de leur mère. Pour quiconque a une fois compris la vocation apostolique de Marie, la piété filiale envers elle se tourne nécessairement en apostolat.

*
* *

M. Chaminade ne s'est pas limité à vivre personnellement cette piété filiale apostolique. La Vierge de Saragosse, en lui révélant ses luttes et ses triomphes dans les temps nouveaux, lui avait confié une mission spéciale : celle de lui lever des troupes prêtes à prendre part à ces luttes et à ces triomphes.

Ce furent d'abord des Congrégations mariales. Mais des Congrégations différentes de celles qu'il avait vu fonctionner; des Congrégations non seulement de préservation, mais surtout de conquête :

> Les Congrégations nouvelles, expliquait-il, ne sont pas seulement des Congrégations à *l'honneur* de la Sainte Vierge; elles sont une sainte *milice* qui s'avance *au nom de Marie*, et qui entend bien combattre les puissances infernales sous le couvert de Celle qui doit écraser la tête du serpent (1).

« *Maria duce !* » tel était le cri de guerre de cette armée nouvelle. Aussi ces Congrégations furent-elles toutes placées sous le vocable spécial de l'Immaculée Conception, sans doute parce que ce mystère est un mystère de pureté, mais aussi parce que c'est un mystère de triomphe, le mystère de la Femme qui écrase la tête du serpent.

Résumant les caractères essentiels de sa Congrégation, — la piété filiale, le zèle apostolique, le culte spécial envers l'Immaculée Conception —, M. Chaminade la définissait :

> Une société de chrétiens fervents qui, pour imiter les

(1) *G.-J. Chaminade*, par le R. P. Simler, p. 184.

chrétiens de la primitive Église, tendent, par leurs réunions fréquentes, à n'avoir qu'un cœur et qu'une âme, et à ne former qu'une seule famille, non seulement comme enfants de Dieu, frères de Jésus-Christ et membres de son corps mystique, mais encore comme enfants de Marie, par une consécration spéciale à son culte et une profession ouverte du privilège de l'Immaculée Conception... Toutes les règles, toutes les pratiques de cette société, tous les devoirs généraux et particuliers, l'esprit même de prosélytisme qui anime la Congrégation, émanent de cette consécration à Marie Immaculée (1).

Les Congréganistes formés par M. Chaminade avaient compris la part qu'ils devaient prendre à la mission apostolique de Marie et la fécondité toute spéciale que cette collaboration devait assurer à leur action : aussi bien, en quelques années, ils réussirent à transformer l'esprit religieux de Bordeaux et de la région environnante (2).

*
* *

Mais c'était autre chose encore que la Vierge avait demandé à son fidèle serviteur. Elle voulait deux corps de troupes plus fortement organisés que les Congrégations, avec des soldats liés à son service, non seulement par un acte de consécration, mais par des vœux de religion.

Comme nous l'avons vu, en 1816 et 1817, les membres les plus fervents des Congrégations de jeunes filles et de jeunes gens, voulant pousser jusqu'aux dernières limites leur consécration à Marie, formèrent l'Institut des Filles de Marie et la Société de Marie. Comme les Congrégations dont elles étaient issues, les deux sociétés religieuses n'étaient pas seulement placées sous les auspices de Marie :

(1) *Ibid.*, p. 185.
(2) *Ibid.*, p. 208 ss.

elles étaient vouées tout entières à son service pour combattre ses combats, et cela, non plus seulement comme une milice mariale, mais, selon le mot du fondateur, comme « la Garde de la Reine ». Aussi la profession religieuse y prenait-elle, suivant la mention expresse de M. Chaminade, le caractère spécial d' « une entière consécration au service de Marie ».

Pour mieux mettre en relief ce caractère, le Fondateur ajouta, aux trois vœux ordinaires de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, un quatrième vœu, reconnu plus tard par le Saint-Siège, le vœu de stabilité dans le service de Marie, qu'il définissait en ces termes :

> Par le vœu de stabilité, on entend se constituer d'une manière permanente et irrévocable dans l'état de serviteur de Marie. C'est proprement un dévouement à la Sainte Vierge, avec le pieux dessein de propager sa connaissance et de perpétuer son amour et son culte, autant que possible, par soi et par les autres, en quelque circonstance de la vie que ce soit (1).

Nous trouvons réunies ces différentes idées sur la mission de Marie dans le monde et sur la part que ses enfants sont appelés à y prendre dans un document remarquable, où M. Chaminade explique à ses disciples la raison d'être et la signification de ce vœu de stabilité mariale.

Il commence par établir la mission providentielle de la Vierge dans les luttes de l'apostolat, ses victoires sur l'enfer et son rôle spécial dans les temps nouveaux :

> Tous les âges de l'Église, écrit-il, sont marqués par les combats et les glorieux triomphes de l'auguste Marie. Depuis que le Seigneur a soufflé l'inimitié entre Elle et le serpent, elle a constamment vaincu le monde et l'enfer. Toutes les hérésies, nous dit l'Église, ont incliné le front devant la Très Sainte Vierge, et peu à peu elle les a réduites

(1) Const., art. 19.

au silence du néant. Or, aujourd'hui, la grande hérésie régnante est l'indifférence religieuse, qui va engourdissant les âmes dans la torpeur de l'égoïsme et le marasme des passions...

Il semble que nous touchons au moment prédit d'une défection générale et d'une apostasie de fait presque universelle.

Cette peinture si tristement fidèle de notre époque est loin toutefois de nous décourager. La puissance de Marie n'est pas diminuée. Nous croyons fermement qu'elle vaincra cette hérésie comme toutes les autres parce qu'elle est aujourd'hui comme autrefois la Femme par excellence, cette Femme promise pour écraser la tête du serpent, et Jésus-Christ, en ne l'appelant jamais que de ce grand nom, nous apprend qu'elle est l'espérance, la joie, la vie de l'Église et la terreur de l'enfer. A elle donc est réservée de nos jours une grande victoire : à elle appartient la gloire de sauver la foi du naufrage dont elle est menacée parmi nous.

Puis il tire de cette doctrine la conséquence qui a donné naissance aux deux nouvelles Sociétés, à savoir le désir d'aider Marie dans sa mission dans le monde :

Or nous avons compris cette pensée du Ciel et nous nous sommes empressés d'offrir à Marie nos faibles services, pour travailler sous ses ordres et combattre à ses côtés. Nous nous sommes enrôlés sous sa bannière, comme ses soldats et ses ministres, et nous nous sommes engagés par un vœu spécial, celui de *stabilité*, à la seconder de toutes nos forces jusqu'à la fin de notre vie, dans sa noble lutte contre l'enfer. Et comme un Ordre justement célèbre a pris le nom et l'étendard de Jésus-Christ, nous avons pris le nom et l'étendard de Marie, prêts à voler partout où elle nous appellera, pour étendre son culte et par lui le royaume de Dieu dans les âmes.

Et voilà bien le caractère distinctif et l'air de famille de nos deux Ordres. Nous sommes spécialement les auxiliaires et les instruments de la Très Sainte Vierge, dans la grande œuvre de la réformation des mœurs, du soutien et de l'accroissement de la foi, et par le fait de la sanctification du prochain.

Ainsi c'était bien le désir de « seconder » la Vierge qui avait mis au monde les deux nouvelles Sociétés religieuses, et M. Chaminade pouvait à juste titre souligner ce trait vraiment distinctif de son œuvre :

> Tous les Ordres religieux, me dira-t-on, ont honoré Marie d'une manière spéciale et se sont fait gloire de lui appartenir. Je répondrai que nous sommes loin de prétendre que le culte de la Sainte Vierge soit notre partage exclusif. Ce serait là en vérité une bien sotte prétention; car qui a pu aimer le Fils sans aimer la Mère, et qui a osé tendre à la perfection évangélique en excluant de sa consécration à Jésus le culte spécial de Marie? Mais ce que je regarde comme le caractère propre de nos Ordres et ce qui me paraît sans exemple dans les fondations connues, c'est que, pour le répéter, c'est en son nom et pour sa gloire que nous embrassons la vie religieuse; c'est pour nous dévouer à elle, corps et bien, pour la faire connaître, aimer et servir, bien convaincus que nous ne ramènerons les hommes à Jésus que par sa Très Sainte Mère, parce que nous croyons avec les saints Docteurs qu'elle est toute notre espérance : *tota ratio spei nostrae*, notre Mère, notre refuge, notre secours, notre force et notre vie.
>
> Et puis, ajoute modestement le Fondateur, je vous répondrai encore que, si d'autres Ordres ont cela de commun avec nous, nous devons les féliciter, les bénir et les inviter à rivaliser avec nous de zèle et d'amour afin de publier partout l'auguste Nom de Marie et ses ineffables bienfaits.
>
> Voilà donc notre doctrine sur le *vœu de stabilité*. Voilà notre signe de ralliement et notre marque distinctive (1).

A propos du caractère filial de la dévotion prêchée par M. Chaminade, nous avons fait la remarque que cette dévotion fondait toute une vie spirituelle. Ici nous venons de constater qu'elle inspirait toute une vie apostolique.

Pour lui donner cette ampleur, il a suffi à l'apôtre de Marie de partir non du sentiment, mais du dogme, et de rendre à Marie dans la vie spirituelle la place qu'elle

(1) G.-J. Chaminade, *Petit Traité de la connaissance de Marie* et extraits divers sur la Très Sainte Vierge, Téqui, p. 98.

occupe dans l'économie divine, la place éminente de Mère et Coopératrice du Christ, du Christ total, Chef et membres.

*
* *

Telle est, résumée à grands traits, la doctrine mariale dont M. Chaminade s'est fait, sur l'ordre de la Vierge, l'infatigable apôtre. Est-il téméraire de penser que cette doctrine est éminemment propre à satisfaire les aspirations de la piété actuelle la plus solide ?

Le caractère filial de la dévotion à Marie s'affirme de plus en plus dans les âmes intérieures, et, à mesure que l'idée de notre incorporation au Christ fait du chemin, elles se rendent de mieux en mieux compte que leur piété filiale envers Marie n'est qu'une extension de la piété filiale même de Jésus envers sa Mère (1).

Quant au désir de l'apostolat, il se fait de tous côtés plus conscient et plus ardent. Sans doute, le jour où elles comprendront, comme les comprit M. Chaminade, les rapports étroits qui relient la piété filiale envers Marie à l'apostolat, les âmes mariales s'efforceront d'être encore plus apostoliques, et les âmes apostoliques plus mariales. Et alors se réalisera davantage la prophétie faite par M. Chaminade et par d'autres grands serviteurs de Marie : Par la Femme et sa postérité, l'Église triomphera de Satan et de sa race, et notre monde, qui est en train de retomber dans un paganisme plus redoutable que celui d'il y a vingt siècles, trouvera, comme jadis les Mages, l'Enfant avec Marie sa Mère.

E. Neubert, *marianiste.*

(1) Dans le petit chef-d'œuvre qu'il vient d'écrire sur *La vie d'identification au Christ Jésus* (Éditions du Cerf, 1927), le P. de Jaegher a une page sur la dévotion filiale à Marie que M. Chaminade eût été heureux de signer (p. 33).

Louise Nicolle,

Fondatrice des Humbles Filles du Sacré-Cœur du Tiers-Ordre de Saint-Dominique (1)

Image

Elle n'a que quarante et un ans, elle va mourir l'année prochaine, en 1889. Y a-t-il dans sa photographie quelque lueur de cette vie intérieure qui touche à sa fin ? C'est la douceur du regard qui frappe, une douceur pleine de tendresse et d'attention, comme d'un reflet de ce qu'elle voit et désire tant... Il faut que l'âme dominant notre pauvre matière trouve une brèche à sa prison pour manifester sa nature immatérielle; c'est souvent le regard : celui de Louise Nicolle aime et désire; il brûle; il attend. Mais ce qui frappe aussi, c'est une sorte de pli dans la bouche un peu grande, comme une moue d'enfant attristé : on fixe l'expression qui illumine le front, on fixe celle qui attriste le menton; elle ne ment point; elle peut servir de symbole aux douloureuses angoisses de cette fondatrice malgré elle,... angoisses et contradictions réservées à ses dernières années après une carrière laborieuse mais tout unie dans une ligne persévérante, humble et conquérante à la fois.

(1) L'étude qui va suivre a été faite d'après les documents qui m'ont été communiqués par le R. P. Constant, O. P., promoteur des Causes dominicaines de la Province de France, et que je remercie ici bien respectueusement. J'ai eu notamment en main la *Vie* par Mgr Carlier (hors commerce), la correspondance entière de l'abbé Charlet, et de nombreux documents divers réunis par le R. P. Constant en vue de la vie de Louise Nicolle parue aux Éditions du Cerf.

Rayonnement précoce

Louise Nicolle n'a pas été une enfant difficile, et c'est de très bonne heure qu'elle a commencé à régner dans sa famille par une douceur grave qui s'imposait. C'est à Saint-Amand-les-Eaux un foyer chrétien, — une des premières familles de la ville. Après un frère plus âgé, Ernest, qui sera officier de marine, Louise est la troisième, entre Marthe et Pauline.

Elle est mise de bonne heure en pension à Saint-Amand chez les religieuses de Sainte-Thérèse, qui, outre leur pensionnat payant, ont aussi une classe d'enfants pauvres. Un jour la Sœur Raphaël, dont elle conservera si bon souvenir, l'invite, la voyant si sage et si intelligente, à faire répéter le catéchisme à une petite fille d'ouvriers très ignorante. La maîtresse avisée ne se repent point de son calcul et n'hésite pas à lui redemander souvent ce service de charité. Louise entre de plain-pied dans la vie en enseignant, en exhortant. L'*Enseignement religieux*, c'est un des trois aspects de sa mission surnaturelle. Sa supériorité s'affirme et se fait naturellement reconnaître au milieu même de l'égalité d'âges et de conditions. On l'appelle alors « le petit commandant ». Des scouts ou des guides l'eussent appelée « chef ! » avec cette même juvénile ardeur reconnaissante. Pourquoi chef ? Parce qu'elle sert.

Le jour de sa première communion les grâces de choix ne lui furent pas refusées : « *Je suppliai Notre-Seigneur de m'accorder la grâce de rester vierge ou de mourir jeune avant d'avoir pu perdre l'innocence.* » En ce jour d'allégresse, Louise n'attendit pas la fin du repas pour disparaître et se rendre au couvent. Longtemps avant les vêpres, sa maîtresse étonnée la trouva seule dans un coin de sa classe, — et Louise se hâta de lui répondre qu'elle était bien là et qu'il ne fallait pas s'occuper d'elle.

Deux grandes épreuves à une année d'intervalle — la

mort de Marthe, la mort de son père (1858 et 1859) — achèvent de la constituer dans le détachement et le service du prochain. A la mort de Marthe, à Hyères, elle console ses parents, elle les aide, elle écrit à des amis de ce ton sérieux et appliqué qui était le sien; elle rayonne déjà, de cet éclat doux et puissant, aimable et attirant qui lui a été donné pour qu'elle ait autorité sur les âmes dont elle sera chargée.

On peut croire que si ce développement précoce lui a permis de soutenir ses parents dans l'épreuve, il a aussi permis à sa sensibilité de sentir plus profondément l'épreuve, — alors que sa propre santé reste bien médiocre. « Quand je cause avec elle, écrit une amie de sa mère, j'oublie que c'est une enfant, et je me laisserais aller à lui confier mes peines si je ne regardais sa petite taille. »

Au cours de l'hiver 1859 elle assiste son père mourant, comme l'année précédente sa sœur Marthe. Dans le désarroi de la mort, c'est encore cette enfant de douze ans qui est le plus solide appui de sa mère ; son équilibre moral, son esprit de foi s'unissent en elle déjà à une grande tendresse de cœur très compréhensive.

A Esquermes, où elle va finir ses études, chez les dames Bernardines, elle ne passe que deux ans. Mais elle habite le plus souvent l'infirmerie, où elle apprend surtout son métier de malade. Une aussi pieuse élève qui « priait sans livre », comme disaient avec admiration ses compagnes, trouve un vrai aliment spirituel dans les réunions des petits groupes dévots institués dans la maison pour faire aimer la perfection aux meilleures. Elle y rencontre un prêtre appelé à devenir directeur de son œuvre, l'abbé Martin, aumônier du couvent, qu'on appelait Monsieur le Directeur. C'est de là que date sa première vraie rencontre avec la dévotion au Sacré-Cœur — second trait de sa physionomie spirituelle. Elle attend et désire le jour où elle fera les promesses plus pressantes que prévoit, à son dernier échelon, le règlement de l'Association des enfants du Sacré-Cœur. Elle ne manque pas d'ailleurs de tomber malade avant la cérémonie et, le jour venu, c'est

dans sa chambre que l'abbé Martin et Dame Gérarde lui font faire son offrande, bien parfaite par le sacrifice.

Quelques jours après, en juin 1862, en voiture fermée, couchée sur un matelas, elle regagnait Saint-Amand, sans même finir l'année scolaire.

Contemplative de désir et femme d'action

La voici donc, à seize ans et demi à peine, de retour au foyer, ses études interrompues, sans but précis. C'est un point central dans sa destinée. Beaucoup de voies spirituelles peuvent s'ouvrir devant elle; et son autobiographie nous donne de cette incertitude une relation humble et précise.

> En pension à Esquermes, j'exprimai à mes maîtresses l'éloignement que je ressentais pour leur vie consacrée à l'enseignement des sciences profanes ou des arts d'agrément, et je dis à M. le Directeur que je désirais entrer plus tard au Carmel. La vie austère et contemplative m'attirait... Je devins très malade...; il ne pouvait être question du Carmel puisque je ne recouvrai pas la santé.
>
> Je remportai d'Esquermes la dévotion au Sacré Cœur et animée par le feu de l'apostolat, du zèle des âmes, M. l'abbé Miance [le vicaire], que j'avais pris pour directeur, voyant mes aspirations à une vie toute dévouée à Dieu m'engagea à m'occuper d'une bonne œuvre...
>
> J'étais alors si faible, si malade que M. Miance me dit : « Il est probable que Dieu vous appellera bientôt; songez à ne pas paraître devant lui les mains vides... donnez-vous aux âmes, gagnez et sauvez des âmes... Recueillez, rassemblez les filles d'atelier, vous les ferez venir à la messe, et leur ferez connaître le bon Dieu... J'eus de la peine à adhérer à cette étrange proposition : M. le Doyen, ma mère, mes amies, les religieuses elles-mêmes avaient peur d'un contact avec ces pauvres filles qui étaient presque à l'état sauvage. Je commençai envers et contre tout; le nombre de mes protégées s'accrut... les pauvres filles s'adoucirent... la Sœur qui dirigeait la classe pauvre me pria de m'occuper aussi des grandes élèves, alors commença le Patronage... M. Miance me conseilla d'établir un ouvroir pour

les protégées sans travail. J'étais occupée, mais je n'étais pas satisfaite, je croyais que Dieu m'appelait à la vie religieuse.

Mes souffrances physiques et morales redoublaient. M. Miance se décida à me laisser essayer la vie d'Esquermes.

Ces commencements sont bien humbles. Ce n'est pas elle qui a l'idée de s'occuper des pauvres filles qui seront plus tard son troupeau. Elle n'est qu'une âme en peine, pleine de ce désir douloureux du cloître où elle pourra satisfaire son aspiration à la vie contemplative — c'est une garantie qu'il n'entre donc dans ses œuvres aucun amour-propre, aucune agitation ; d'autre part, ce n'est pas par dégoût d'un échec qu'elle veut se réfugier au Carmel, ou du moins à Esquermes, puisque le Carmel lui est interdit : ses petites entreprises si combattues, si étranges en somme pour une jeune fille de dix-huit ans à une époque où l'éducation était beaucoup moins libre qu'aujourd'hui, ne sont pas arrêtées ; on a fait appel à elle, elle a persévéré trois ans, progressé même, elle peut persévérer encore, et elle n'est pas satisfaite ! les très anciens appels, lors de sa première communion, de la mort de son père ne se sont jamais tus.

Nous avons quelques précisions sur ces débuts. Les ouvrières pauvres dont allait s'occuper Louise Nicolle étaient bien des plus délaissées aussi au point de vue moral. Si le manque de chaussures et de vêtements pouvait servir de prétexte pour déserter l'église, il ne les empêchait point cependant de courir les « ducasses », ces fêtes bruyantes du Septentrion qui ne le cèdent en rien aux joies exubérantes du Midi, si le décor diffère. L'atelier, quand elles le fréquentaient, ne favorisait pas leur piété. Au voisinage de la frontière, surtout en temps de chômage, elles ne résistaient pas à l'entraînement des expéditions fructueuses de contrebande. On comprend l'étonnement d'une jeune fille « comme il faut » recevant l'impulsion hardie de son directeur le vicaire, —

mais voyant la répulsion non moins nette de son curé. « Prends garde, Louise ! tu vas te salir », tandis que sa mère implorait : « Louise, crois-moi, tu te discréditeS! » Mais les armes ordinaires de Louise, patience souriante, amabilité (c'était la forme extérieure de sa charité), prennent le dessus. On peut dire qu'elle a réussi du premier coup, qu'elle n'a pas connu de véritable insuccès.

Elle avait pour mener les autres un don irrésistible de douceur et d'humilité qui fait penser à ceux de saint Vincent de Paul, ce grand meneur d'œuvres charitables. S'il avait à faire à l'un de ses prêtres une remarque qu'il craignait de voir mal accueillie par une sensibilité trop peu châtiée, on connaît son industrie. Il le pressait d'abord de questions : « Mon frère, n'avez-vous rien remarqué qui vous choquât en moi, à l'église ? » et ce n'est qu'après s'être offert à la correction fraternelle, après avoir ainsi naïvement proposé un échange rendu tout naturel par un commun désir de perfection qu'il exposait fermement et humblement la déviation à redresser.

Il y a de cet esprit dans la tactique de Louise :

C'était vers la fin d'octobre 1865, rapporte une de ses auxiliaires. Nous nous étions rencontrées en sortant de l'église. Louise me fit entrer chez elle et me dit avec tout le talent qu'elle mettait, lorsqu'il s'agissait d'amener une âme à faire une chose dont sa faiblesse aurait pu s'effrayer : « Tu sais que je réunis ici, chaque semaine, toutes ces demoiselles (elle parlait de toutes ses amies) ; nous travaillons à la confection d'objets qui sont ensuite distribués comme récompense aux enfants pauvres... Mais je voudrais faire cela un peu plus en grand. Dans une maison particulière ce n'est pas commode. Si les Sœurs voulaient nous prêter une classe le jeudi ?... Puis, comme nous sommes à peu près toutes du même âge, il faudrait avec nous une personne plus posée. Voudrais-tu te joindre à nous ? » Je me laissai prendre au piège si habilement tendu par sa modestie. Je consentis, pour lui être agréable, à assister aux réunions de ces demoiselles.

Déceptions et consolation

En 1868 donc, la réussite ne la retient pas. La voilà sur la route d'Esquermes. Elle va un peu mieux depuis trois ans. Surtout elle est majeure depuis huit jours, et le premier emploi qu'elle fait de sa liberté est pour rallier le noviciat des Bernardines; on l'y accueille avec une bonté toute désintéressée : Dame Gérarde, Dame Marie, Dame Joséphine, l'ont eue pour élève et savent bien qu'à moins d'un miracle elle ne tiendra pas.

Trois semaines après, c'est déjà fini. Ce n'est pas un couvent qu'il lui faut, mais une clinique! Jamais sa mauvaise santé ne lui a procuré plus belle occasion d'héroïsme. Elles peuvent comprendre son déchirement, ces âmes si nombreuses de vraies religieuses dont aucun cloître ne peut accepter la charge du misérable corps! M. Martin, l'aumônier, qui aime tout paternellement sa « petite brebis du bon Dieu », la voit fondre en larmes et lui dit : « Consolez-vous, ma fille, vous serez fondatrice à Saint-Amand ! »

Fonder ! c'était accepter une première place, et elle n'en désire qu'une toute petite n'importe où l'on vit avec les trois vœux sur ce chemin le plus aisé de la perfection ! L'essai manqué, Louise Nicolle revient à ses œuvres, avec un secret espoir que le refus de Dieu n'est pas son dernier mot. Entre elle et le couvent, pas d'autre obstacle que sa chair souffrante... Elle se soigne de son mieux. « Je subis une série de traitements de tous genres dans le désir de recouvrer la santé suffisante pour entrer en religion. » « Toi et moi, écrit-elle encore à une amie, nous sommes condamnées à nous soigner, non pour nous précisément, mais pour nous conformer à la volonté de Dieu. La santé est un talent que nous devons faire fructifier comme les autres. »

Peu à peu l'espoir de guérison normale disparaît, mais en même temps la Providence lui envoie dès l'année suivante le R. P. Boulanger, et la vie religieuse dont la per-

spective s'éloigne d'un côté se rapproche sous la forme du Tiers-Ordre.

> Je rencontrai le P. Boulanger auquel M. le Directeur, malade, âgé, confia le soin de mon âme. Le P. Boulanger me proposa d'être religieuse dans le monde, d'être tertiaire, dans le Tiers-Ordre de Saint-Dominique. M. l'abbé Martin m'encouragea à entrer dans le Tiers-Ordre.

Elle proposa à quelques jeunes filles de faire comme elle.

Entrer dans le Tiers-Ordre, c'est déjà entrer dans la première enceinte d'une ville puissamment fortifiée contre le monde et le démon. Ensuite viennent seulement des clôtures intérieures qui ne sont pas des remparts, mais des portes toutes prêtes à s'ouvrir sur un signe.

Quinze ans d'action catholique

Son activité, disproportionnée à des forces physiques défaillantes, ne fut si féconde que par ses caractères d'« Action catholique » idéale : elle ne s'attarde pas à des *projets éloignés* : elle a la charité du Bon Samaritain qui s'arrête au premier prochain rencontré, dont personne ne s'occupe, prête à s'effacer humblement si elle le sait en sûreté entre des mains plus habiles que les siennes. Car elle est *disciplinée*, elle a toute confiance en la hiérarchie représentée par le supérieur immédiat. L'ouvroir installé, écrit-elle à une amie, « je suis prête *à m'en occuper autant et si peu qu'on le jugera bon* ». Enfin, cette action est *paroissiale*. Ce fut pour Louise une véritable dévotion — elle a là-dessus un esprit d'une rare élévation :

> J'aime que tout soit plus beau à la paroisse. Ménageons-nous pour donner. Ici [à la chapelle du patronage] le bon Dieu veut bien se contenter de notre pauvreté, tandis que là, rien n'est trop beau. *Préférons l'embellissement de notre église à celui de notre chapelle.*

Les traits caractéristiques de sa mission se précisent donc pendant ces quinze années qui précèdent sa fondation. Zèle pour le catéchisme, d'abord, qui est à ses yeux la première charité à faire à son prochain. Tout le reste sera subordonné à ce but principal : répandre la *foi*, surtout parmi les âmes les plus abandonnées, celles que le prêtre n'atteint pas. Mais pour donner ce germe spirituel, il faut l'avoir développé en soi. Au geste extérieur doit correspondre une vie intérieure : celle-ci est vraiment dominicaine, d'emblée, comme le lui répétera le R. P. Boulanger. Par cet esprit contemplatif qui, tout enfant, s'emparait d'elle. Par cette estime de la vie intérieure qui la poussait toute jeune à quitter le monde, où elle était déjà utile, pour un Carmel où elle se fût crue plus utile encore. Par le côté doctrinal de sa piété qui lui fait trouver, pour exhorter, des formules lumineuses et frappantes.

En outre, dès sa jeunesse aussi elle a reçu l'anneau du Sacré-Cœur. D'emblée elle est vraiment Fille du Sacré-Cœur. « Instruisez-vous près de moi parce que je suis doux et humble de cœur. » C'est le premier et le dernier mot de l'enseignement donné par Jésus, ce gain des âmes par l'inlassable miséricorde, l'abaissement au-dessous de ce qu'il y a de plus bas, des criminels et des prostituées! Enfin le dernier mot c'est le coup de lance, le sang et l'eau qui sort du cœur de la Victime pour purifier, vivifier le monde. Tel est le ressort caché qui doit soutenir la douceur et l'humilité de la vraie imitatrice du Cœur de Jésus : celle qui saura le mieux s'immoler elle-même sera aussi celle qui, entre les mains du prochain besogneux en qui elle reconnaît le Christ, son époux, sera victime pour son utilité, martyrisée par les hésitants, les lâches, les faibles, martyrisée par les gens de bien.

Le dernier degré, c'est le coup de lance — et le Centurion ne lui aura pas manqué...

Les bases spirituelles de l'œuvre

Quelques textes, quelques anecdotes sur cette période qui précède la Fondation, nous aideront à mieux comprendre la forte personnalité qui allait être appelée à faire souche en la fondation des « Humbles Filles du Sacré-Cœur ». Écoutons-la d'abord enseigner sur l'humilité, en livrant elle-même le secret de la puissance qu'elle avait pour attirer les autres comme par un charme :

> L'Humilité est l'amour de Dieu poussé jusqu'à l'oubli ou au mépris de soi : quand on a fixé le soleil, tout paraît obscur. Quand on a considéré un diamant, le cristal paraît grossier... La véritable humilité consiste à ne rien présumer de nos forces, mais à tout attendre de l'action divine. Dieu se sert de ce qui n'est rien pour confondre ce qui est quelque chose...
>
> Il est permis de désirer plaire à ses semblables pour les amener à la vérité; dans ce cas, la gloire ne fait que traverser l'homme pour remonter à Dieu. Reconnaître les dons du ciel, c'est de l'humilité; l'orgueil consiste à s'en rapporter la gloire à soi-même. Pour être humble, il ne faut ni ignorer ses talents, ni les enfouir, mais les faire fructifier pour Dieu qui en est le propriétaire...
>
> La connaissance de Dieu relève, grandit. L'âme humble a deux regards : l'un vers son abjection, l'autre vers la miséricorde de Dieu; mais comme celle-ci est beaucoup plus vaste que notre misère, l'âme humble est toujours dans la joie ; et en tous cas, un acte d'amour et de regret vaudra toujours plus que mille actes de découragement et de tristesse.
>
> Nous ne sommes que des grains de blé. Mais s'il plaît à Dieu de nous multiplier et de faire avec nos gerbes du pain substantiel, Il le peut. Nous sommes des zéros, mais s'Il daigne se mettre auprès de nous, quelle sera la puissance qu'Il communiquera à ces zéros ! Humilité donc, recueillement, mais joie et confiance !

Et, ne craignant pas de marcher sur les traces des docteurs de la vie spirituelle, elle répond, de son propre

fond, avec autorité, à ceux qui l'interrogent sur les degrés de la vie intérieure :

I. J'en compte cinq. Le premier, c'est de *servir Dieu*, Lui rendre les devoirs qu'Il est en droit d'attendre de nous et qu'il exige par ses commandements. C'est ce que doit faire la servante à l'égard de sa maîtresse : obéir, servir avec fidélité, même avec dévouement.

II. Le deuxième, c'est d'*aimer Dieu* : c'est ce que fait une fille à l'égard de son père. Dieu nous ordonne de l'aimer, mais Il fait plus. Quand il s'agit de cet amour délicat qui doit être la réponse de l'homme à l'amour infiniment délicat que Dieu nous porte, Notre-Seigneur nous demande, nous supplie de le Lui donner : « Mon enfant, donne-moi ton cœur... »

III. Le troisième degré, c'est de s'*oublier pour Dieu*, c'est ce que doit faire l'épouse... Notre-Seigneur veut bien s'appeler l'Époux des âmes : trouve-t-Il en elles cette abnégation, cet oubli de soi-même qu'ont les épouses de la terre quand elles se sont données au compagnon de leur existence ?... Sait-on ne plus penser à ses propres désirs, à ses vues personnelles ?

IV. Le quatrième degré, c'est *de se perdre, de s'immoler* pour Dieu; c'est ce que fait la victime. Dieu est offensé... Réparer, c'est le besoin qu'éprouve une âme qui, non contente de servir, d'aimer, d'exalter son Maître, son Père, son Époux, veut faire plus... Être victime, c'est non seulement accepter la souffrance, mais c'est la vouloir, c'est l'aimer, c'est la désirer, c'est dire non seulement *Fiat*, mais *Alleluia*, en souffrant pour l'amour de Dieu.

Il y a les victimes résignées mais tristes, les victimes douces et joyeuses, les victimes qui surabondent d'allégresse au milieu de leurs tribulations. Soyons de ces dernières.

V. Le cinquième degré, c'est de répondre au cri de Jésus-Christ : « *Sitio* », j'ai soif des âmes... et d'enfanter Jésus dans les âmes ! C'est d'être la *mère* de Jésus-Christ en lui amenant les âmes dont Il a soif; c'est de le faire connaître, aimer, servir par une multitude d'âmes pour le faire régner.

Il est venu parmi les siens pour allumer le feu de l'amour, mais « les siens ne l'ont point reçu ». Sa religion

n'est autre chose que l'amour, le lien d'un double amour... Il a tout fait pour la répandre. Il a placé l'homme entre deux éternités d'amour.

L'âme qui comprend combien Dieu a aimé la créature ne vit plus que pour Le faire connaître et aimer. Elle peut dire avec l'Apôtre : « Je ne vis plus, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » Il n'y a plus de moi en moi; je ne suis plus rien... je ne me sens plus... c'est l'amour de mon Dieu qui me possède et m'enflamme. Ce n'est pas assez de Lui donner mon cœur, ma vie, il faut que je Lui donne mille cœurs, mille vies...

Ainsi Louise Nicolle fondait toute son action sur une charité généreuse, qui sait donner et dépenser toutes ses forces dans une sainte entreprise.

Je lui gagnerai des âmes... Je continuerai la rédemption de Jésus-Christ dans les âmes, en leur appliquant les fruits de la Passion et de la mort du Christ.

Voulez-vous des âmes, ô mon Dieu, j'amènerai au banquet eucharistique les estropiés, les boiteux, les rebuts que j'irai chercher dans les carrefours et dans les places publiques, afin que vous n'ayez pas la douleur de voir votre sang inutilement versé.

Pour être apôtre, il faut être prêtre ou saint. Je serai sainte, quoi qu'il puisse m'en coûter... Je prierai toujours, j'agirai toujours le plus possible ; ou plutôt l'Esprit-Saint priera pour moi et Notre-Seigneur agira pour moi, car « Je ne vis plus, c'est Jésus-Christ qui vit en moi, — pour moi, vivre c'est Jésus-Christ ».

« J'irai dans les carrefours ! » La flamme du langage anime aussi sa conduite. Elle fait comme elle dit — un jour de Carnaval, elle distingue, dans la foule des jeunes filles qui assistent à la réunion du patronage, le manège d'une ouvrière qu'elle connaît bien, comme chacune d'ailleurs. Cette pauvre enfant essaie de sortir avant la fin, de se faufiler, de passer inaperçue. Elle réussit à se glisser dehors. Louise, aussitôt, sort discrètement elle-même avant la fin, jette un mot à une de ses auxiliaires, elle lâche tout pour suivre la folle brebis — de loin elle

la voit entrer dans un « estaminet ». Voilà la trappe refermée !... Non, car sans hésiter Louise entre aussi, sans souci que sa mise convenable, son air bien étranger au lieu attire l'attention sur elle, sans craindre l'inconnu d'une salle en rumeur de joie grossière qui lui est si étrangère aussi... Elle entre au cabaret sans embarras, une vertu surnaturelle est autour d'elle comme un voile, — et déjà la jeune imprudente est frappée de stupeur à son aspect; sans échange de paroles elle comprend, sans mot dire elle ressort derrière Louise — tout s'est passé en quelques minutes, et la fête n'en a même pas été troublée. Il faut être bien fort pour réussir pareille aventure ! Il semble qu'un don de l'Esprit doit nécessairement s'ajouter à la vertu pour rendre si aisée cette audace.

L'accord entre la parole et la conduite est frappante chez Louise Nicolle, et, parfaite directrice de patronage, elle mérite d'être offerte en exemple aux âmes dévouées qui font le même travail.

L'éducatrice

L'espèce de directoire où elle résume pour ses collaboratrices la ligne de conduite à suivre avec ses enfants serait à citer tout entier, digne de la tradition des grands éducateurs chrétiens : on y remarquera cet esprit surnaturel, cette bonté prévenante et universelle qui fit le succès de don Bosco :

> Entrons avec nos élèves dans les détails pratiques, cherchons à les bien connaître pour leur faire un plus grand bien. Informons-nous de ce qui les concerne, de leurs occupations, fréquentations, de leurs exercices de piété, des difficultés qu'elles rencontrent pour le bien... Ne disons rien en l'air, ne les ennuyons jamais.
>
> Travaillons à corriger leurs défauts, leurs mauvaises habitudes, aidons-les à les déraciner.
>
> Veillons sur les innocentes pour que rien ne les détourne du bon chemin, — soignons les difficiles, punissons peu, encourageons beaucoup, choisissons les moments favora-

bles pour leur parler au cœur, — employons des termes respectueux, un ton doux et calme, — toutefois sachons montrer de l'indignation quand cela est nécessaire...

Reprenons secrètement les fautes secrètes, souvenons-nous qu'une âme méchante même peut parvenir à la sainteté, et qu'en tous les cas Dieu récompensera toujours notre bonne volonté et nos efforts. Patientons beaucoup. Tôt ou tard la grâce peut triompher. Faisons comme le médecin : auprès du malade désespéré, il se multiplie encore.

Ne faisons jamais de reproches amers ; quand il faut humilier, sachons le faire avec douceur et bonté. Réchauffons les cœurs, excitons les volontés, ne laissons jamais une enfant nous quitter mécontente et froissée.

Et quel sens elle a aussi des vrais besoins des déshérités de ce monde, dont la misère l'émouvait :

La misère du pauvre, dit cette apôtre qui les a aimés dès l'enfance, est dans son âme bien plus que dans son corps. Jamais on n'a tant fait pour lui, et jamais il n'a été moins reconnaissant; plus il reçoit, plus il exige, moins il remercie, parce qu'en arrachant Dieu de son âme, on a enlevé toute mesure à ses désirs, tout frein à ses convoitises. Oh ! ce n'est pas le corps du pauvre qu'il faut surtout panser, c'est son cœur. Vous n'avez rien fait, si vous n'en arrachez l'envie, la cupidité, la colère, si vous ne lui rendez pas la résignation, l'espérance. Il faut sans doute de l'instruction, mais la science profane n'est qu'une lumière humaine, et il faudrait la lumière qui descend du Ciel; il faudrait la religion, cette religion qui dit à l'enfant : « Travaille et obéis » ; au jeune homme : « Sois chaste » ; à l'homme mûr : « Sois probe »; au vieillard : « Espère ». La maladie de la société vient de deux causes : Dieu manque aux riches pour les empêcher d'aller à la décadence par le luxe et l'abus du plaisir; Dieu manque aux pauvres pour leur défendre de descendre par l'envie et la colère jusqu'à la sauvagerie.

Il ne s'agit évidemment ici que de l'esprit égalitaire qui n'aboutit le plus souvent qu'à un renversement de classes, à un déplacement de la tyrannie. Son esprit équilibré, s'il lui inspire pour les autres des pensées de résí-

gnation, ne se résigne pas, lui, à la misère des autres. Il ne l'accepte pas comme fatale, voulue, consacrée à jamais, encerclée en des limites intouchables de caste :

> Non, il ne peut nous suffire de donner à nos chères enfants du patronage la parole divine qui alimente leur âme; il faut encore leur ménager le bienfait de la nourriture corporelle, en leur procurant le travail nécessaire pour gagner le pain de chaque jour; car, si l'homme ne vit pas seulement de pain mais de toute parole sortant de la bouche de Dieu, il ne peut pourtant, sans miracle, vivre uniquement de cette parole. Nous ne sommes pas des anges; nous ne pouvons vivre sans manger. Il faut donc trouver du travail pour nos chères enfants.

Et elle en trouve ! car elle prolonge tout normalement l'activité qu'elle a déployée dans les œuvres de piété ou d'assistance par d'autres œuvres que nous baptiserions facilement aujourd'hui du nom de sociales. En ce temps de chômage prolongé qui l'inquiète, et qui ruine des centaines de familles, elle cherche par tous les moyens à organiser un travail à domicile qui consolide les foyers en les faisant prospérer. Elle fait d'incessantes démarches, elle écrit de tous côtés, elle prie et fait prier, elle se mortifie rudement, et rencontre enfin une importante commande d'ouvrages au crochet faite par un industriel en quête de nombreuses ouvrières pour accomplir un travail pressé : il est en situation de garantir de l'ouvrage pour de longues années. En quelques semaines deux cents ouvrières sont occupées et leur nombre s'accroît encore. Longtemps après la mort de Louise l'œuvre ne cessa de grandir et de prospérer. C'est qu'elle avait la recette, celle de l'Évangile, celle des Saints, la Foi ! *Omnia possibilia sunt credenti...*

(*A suivre.*)

Pierre Cras.

Saint Cyprien

" Le sacrement du calice du Seigneur [1] *"*

14. — Il n'y a donc pas lieu, mon très cher frère, de penser qu'il faille suivre l'usage de certains qui ont cru, par le passé, devoir n'offrir que de l'eau dans le calice du Seigneur. Il faut rechercher, en effet, à la suite de qui ils se mettent. Car si dans le sacrifice que le Christ a offert, le Christ est le seul qu'on doive suivre, nous devons sans aucun doute lui obéir, et reproduire ce qu'il a fait ainsi que commandé de faire puisque lui-même déclare dans l'Évangile : « *Si vous faites ce que je vous commande, je ne vous appelle plus serviteurs, mais amis* (2). » Et que le Christ doive seul être écouté, le Père l'atteste aussi, disant du haut du ciel : « *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis ma complaisance, écoutez-le* (3). »

Dès lors, le Christ seul étant à écouter, nous ne devons point avoir égard à ce qu'un autre a cru devoir faire avant nous, mais à ce que le Christ qui est avant tous a pratiqué le premier. Car il ne faut point suivre la coutume d'un homme mais bien la vérité de Dieu, puisque lui-même parlant par le prophète Isaïe nous dit : « *C'est en vain qu'ils m'honorent, en donnant des préceptes qui*

(1) Cf. *La Vie Spirituelle*, septembre, octobre, novembre.
(2) *Joa.*, XV, 14-15.
(3) *Matth.*, XVII, 7.

ne sont que des commandements venant des hommes (1). » A son tour le Seigneur répète la même chose dans l'Évangile en disant : « *Vous anéantissez le commandement de Dieu pour asseoir votre tradition* (2). » Et, dans un autre endroit, il emploie ces paroles : « *Celui qui aura violé un de ces moindres commandements, et appris aux hommes à faire de même, sera le moindre dans le royaume des cieux* (3). »

Que s'il n'est pas permis de violer même les plus petits d'entre les commandements du Seigneur, à plus forte raison est-il interdit d'en transgresser de si grands, de si importants, et qui touchent d'aussi près au mystère de la Passion du Seigneur et de notre rédemption; ou de changer, par tradition humaine, ce qui est d'institution divine. Car si Jésus-Christ, notre Seigneur et notre Dieu, est lui-même le souverain prêtre de Dieu le Père, si le premier il s'est lui-même offert en sacrifice au Père et a prescrit de faire cela en mémoire de lui, il est indubitable que le prêtre qui tient véritablement la place du Christ est celui qui imite ce qu'a fait le Christ ; et il n'offre dès lors à Dieu, dans l'Église, un sacrifice véritable et plénier que s'il ordonne son oblation conformément à ce qu'il sait que le Christ en personne a offert (4).

(1) *Is.*, XXIX, 13.
(2) Mc., VII, 13.
(3) Matth., V, 19.
(4) Donc le Christ, à la Cène, offrit à Dieu un sacrifice « *véritable et plénier* », d'une valeur infinie tant du côté de la victime réellement et actuellement immolée (faute de quoi il n'y aurait pas eu de sacrifice), que du côté du Sacrificateur : victime et prêtre étant l'un et l'autre divins.

La Cène était donc *déjà* le Calvaire. Et en effet, « n'est-ce pas le Christ lui-même qui, par les paroles de l'Institution eucharistique, joint indivisiblement le rite non sanglant et le rite sanglant en annexant au premier la rémission des péchés non point promise mais présente, alors que c'est par sa mort effective et par elle seule, *morte intercedente* (*Hebr.*, IX, 15), qu'il nous l'a méritée et obtenue? Que conclure de là, sinon que sa mort est déjà en train et comme en cours, par son oblation actuelle à cette mort rédemptrice.

Est-ce que le Christ n'appelle pas le calice où il fait l'effusion

15. — Au contraire, c'est le renversement de tout principe religieux et de toute règle de vérité que de ne pas

de son sang, la coupe de l'alliance et du testament nouveau, alors qu'un testament, dit son Apôtre, n'est remis et n'entre en vigueur qu'à la mort réelle du testateur, alors que l'alliance n'est cimentée que dans le sang réellement jaillissant hors du corps?

Ainsi, de toutes parts, la même conclusion nous presse et s'impose à nous : la Passion déjà est ouverte : elle n'est pas seulement présente moralement, c'est-à-dire dans la pensée du Christ; elle est virtuellement acquise dans l'ordre des faits par l'oblation que le Christ fait de lui-même, en cette heure auguste, à la mort. Au surplus, ne fallait-il pas que cette oblation fût faite et qu'elle fût faite liturgiquement pour que la Passion du Christ fût une immolation religieuse et le Sacrifice qui nous sauve? Et à quel autre moment la trouve-t-on dans l'Évangile qu'à ce moment de la Cène et de la première Messe? (S. Ém. le cardinal Charost, *Lettre pastorale*, Carême 1922, p. 17-18.)

Or, ce que le Seigneur a ordonné de faire en mémoire de Lui, c'est ce qu'il venait de faire lui-même sur l'autel de la première Messe; « *cela* », c'est-à-dire « l'offrande (ou l'oblation) de lui-même à son père », c'est-à-dire sa Passion et sa mort. « *Sacrifice véritable* », « *Sacrifice plénier* » et toujours d'un prix infini mais seulement désormais *ex parte victimae*, du côté de la victime. Car le Prêtre divin ayant, par son unique et même sacrifice de la Cène et de la Croix, satisfait pleinement pour nous à l'infinie justice du Père (*Hebr.*, x, 10), remettait aussitôt entre les mains de ses Apôtres — qui désormais, eux et leurs successeurs, « *tiendraient sa place* », et « *jusqu'à ce qu'Il vienne* » — son oblation qui, tout en demeurant « *sienne* », et donc, de cette part, infinie, devenait en même temps « *nôtre* », et donc, de cette part, limitée.

Donc aucun *hiatus*, mais au contraire l'identité la plus parfaite entre la Cène, la Croix, et notre messe de chaque jour. La victime est la même. Et le prêtre est toujours le Christ bien que représenté et remplacé par son ministre, puisque c'est par la seule et perpétuelle efficacité de ses paroles divines que s'opère « *le mystère de foi* ».

Mais comme il a suffi que le Christ se soit offert et ait souffert une seule fois pour toutes pour abolir les péchés de la multitude (*Hebr.*, vii, 27; ix, 12, 26, 28); et que, « *Agneau qui a été immolé* », « *il est assis pour toujours à la droite de Dieu* », recevant une même louange de « *la multitude des anges... et de toutes les créatures qui sont dans le ciel, sur la terre, sous la terre et dans la mer* » (*Hebr.*, x, 12; *Apoc.*, v, 11-14), il s'ensuit qu'à la messe en même temps que sa Passion nous célébrons son triomphe, et qu'il n'y a qu'une Liturgie.

fidèlement s'en tenir à ce qui a été surnaturellement prescrit.

Tel cependant redoute qu'après le sacrifice matinal il ne laisse soupçonner par l'odeur du vin le sang du Christ ! (1)

Ainsi donc c'est à l'occasion même de la Passion du Christ que le peuple chrétien en vient à être retenu par crainte des persécutions, alors qu'il apprend, dans les oblations, à être réuni par son sang, par son sang répandu! Cependant le Seigneur proclame dans l'Évangile : « *Celui qui aura rougi de moi, le Fils de l'homme rougira de lui* (2). » Et l'Apôtre tient le même langage, disant : « *Si je plaisais aux hommes, je ne serais pas le serviteur du Christ* (3). » Comment pouvons-nous verser notre sang pour le Christ, nous qui rougissons de boire le sang du Christ !

16. — Peut-être d'aucuns se laissent-ils prendre à l'illusion suivante : s'il paraît à propos d'offrir uniquement de l'eau le matin, toutefois quand nous en venons au repas du soir c'est un calice de vin que nous offrons.

[Je réponds] : Mais à l'heure du souper nous ne pouvons convoquer notre peuple au repas, pour qu'en présence de toute la fraternité nous puissions réaliser la vérité du symbolisme ! (4)

(1) Cf. Tertullianus, *Ad uxorem*, l. II.

(2) Mc, VIII, 38.

(3) Galat., I, 10.

(4) Déjà dans son « *De oratione Dominica* », 8, Cyprien avait dit : « *La prière, chez nous, est publique, est commune.* » Il insiste ici sur le caractère social du sacrifice eucharistique jusqu'au point de juger abusif le choix d'une heure où « *toute la fraternité* » ne peut être réunie pour sa célébration.

Non certes qu'il réprouvât la célébration privée de la messe. En temps de persécution il faisait offrir le saint Sacrifice dans les prisons, et le célébrait lui-même sans relâche (*Ep.*, LVII, LXVI). Or, à ces messes, l'assistance était forcément très réduite. Mais normalement pour notre saint, la messe réclame la participation de tous

— Mais [on insiste] : ce n'est pas le matin mais après souper que le Seigneur offrit le calice mêlé. Ne devons-nous donc pas célébrer l'Eucharistie après souper pour présenter de même un calice mêlé en renouvelant l'Eucharistie ?

— Il fallait que le Christ offrît sur la chute et le soir du jour pour que l'heure elle-même de son sacrifice annonçât le déclin et le soir du monde, ainsi qu'il est écrit au livre de l'Exode : « *Et toute l'assemblée de la Synagogue des enfants d'Israël l'immolera le soir* (1). » Et encore, dans les Psaumes : « *Que l'élévation de mes mains vous soit comme le sacrifice du soir* (2). » Quant à nous, nous célébrons le matin la Résurrection du Seigneur (3).

les fidèles au sacrement par excellence de l'union. Cf. Mgr Duchesne, *Origines*, ch. VI.

— Il y avait aussi un autre motif pour que Cyprien opposât aux novateurs une fin de non-recevoir : c'est que si, primitivement, l'Eucharistie était précédée d'un repas pris en commun — (c'est ce qu'on appelait l'*agape*) —, il avait fallu abolir cet usage à raison des graves inconvénients qui, dès le temps de saint Paul, s'y étaient glissés (cf. *I Corinth.*, XI, 20 sq.). L'agape liturgique disparut, ou peu s'en faut, moins de cent ans après la première prédication de l'Évangile. Il existait toutefois une agape non liturgique : simple repas de charité dont l'usage est signalé par Tertullien (*Apol.*, 39). Les aumônes ou les distributions en nature qui se font encore quelquefois, de nos jours, à l'occasion des funérailles, sont un vestige de l'agape de charité.

(1) *Exod.*, XII, 6.

(2) *Ps.* CXL, 2.

(3) Cf. p. 86, note 3, fin. — Incorporés au Christ par son sacrifice du Jeudi saint, Il nous entraîne dès lors avec Lui : a) *Dans sa mort*, pour qu'en Lui, destructeur des péchés, nous mourions au péché; b) *Dans sa Résurrection* pour que, morts par Lui au péché, nous vivions selon la justice (*I Petri*, II, 24). « *Il a été livré pour nos péchés, et il est ressuscité pour notre justification* », dit en effet S. Paul (*Rom.*, IV, 25); c) *Dans son Ascension* enfin, pour que morts, ensevelis, ressuscités avec Lui, nous devenions, toujours et uniquement en Lui et par Lui, comparticipants de sa gloire et de son Royaume éternels : « *Alors que nous étions morts par nos péchés, Dieu nous a rendus à la vie avec le Christ..., il nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans les cieux en Jésus-Christ* » (*Ephes.*, II, 5-6). Et

17. — Et puisqu'en tous nos sacrifices nous faisons mémoire de sa Passion, — le sacrifice que nous offrons est, en effet, la Passion du Seigneur —, nous ne devons faire rien autre chose que ce que lui-même a fait. L'Écriture dit, en effet : « *Car toutes les fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne* (1). » Dès lors, toutes les fois que nous offrons le calice en mémoire du Seigneur et de sa Passion, faisons ce qu'il est certain qu'il a fait.

Il faudra aussi tenir compte, mon très cher Frère, que si quelqu'un de nos prédécesseurs, soit ignorance ou bonne foi, n'a pas observé et maintenu ce que le Seigneur nous a appris à faire par son exemple ainsi que par son enseignement, grâce peut être accordée à sa simplicité par l'indulgence du Seigneur. Mais nous ne serions pas excusables, nous qui sommes à présent avertis et instruits par le Maître, d'avoir à offrir garni de vin le calice du Seigneur ainsi qu'il l'offrit lui-même, et d'en écrire à nos collègues pour qu'on garde en tous lieux la loi évangélique et la tradition du Seigneur, et qu'on ne s'écarte point de ce qu'a enseigné et pratiqué le Christ.

18. — De plus, mépriser ces avis et persévérer dans la susdite erreur que serait-ce autre chose que d'attirer sur soi le reproche de Dieu, apostrophant comme il suit dans le psaume : « *Pourquoi énumères-tu mes lois, et as-tu* [*constamment*] *mon alliance à la bouche ? Toi qui détestes la discipline et qui as jeté mes paroles derrière toi ! Si tu voyais un voleur, tu courais avec lui, et tu faisais*

S. Léon le Grand : « *Ceux qu'il s'était incorporés, le Fils de Dieu* (au jour de l'Ascension) *les a établis à la droite du Père* » (Serm. I *in Ascensione*, 4).

S. Cyprien, qui n'écrivait pas un traité de théologie au sens actuel du mot, ne parle pas de l'Ascension ; mais ce qu'il dit explicitement autorise, croyons-nous, à déduire cette conséquence de son texte.

(1) I *Cor.*, XI, 26.

cause commune avec les adultères (1). » En effet, expliquer les lois et le testament du Seigneur, et ne pas faire de même qu'a fait le Seigneur, qu'est-ce autre chose que rejeter ses paroles et mépriser sa discipline ? N'est-ce pas commettre des larcins et des adultères, non matériels mais spirituels, que de soustraire de la vérité évangélique des paroles et des actes du Seigneur, que de corrompre et d'altérer les commandements divins, ainsi qu'il est écrit en Jérémie : « *Qu'a de commun la paille avec le froment? C'est pourquoi*, dit le Seigneur, *voici que je viens à ces prophètes qui dérobent mes paroles les uns aux autres, qui égarent mon peuple par leurs mensonges et par leurs extravagances* (2). » Et encore, dans un autre passage du même prophète : « [*Israël*] *a commis l'adultère avec le bois et la pierre; et après tout cela elle n'est point revenue à moi* (3). »

Nous devons, par suite, bien craintivement prendre garde et religieusement veiller à ce que tel larcin et pareil adultère ne se rencontrent pas en nous. Puisqu'en effet nous sommes évêques de Dieu et du Christ, je ne vois pas qui nous devions suivre de plus près que Dieu et le Christ, alors surtout que Lui-même dit dans l'Évangile : « *Je suis la lumière du monde. Celui qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de vie* (4). » Afin donc de ne point marcher dans les ténèbres, nous avons à suivre le Christ et à garder ses commandements; car il a dit lui-même dans un autre passage, donnant mission à ses Apôtres : « *Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre. Allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, leur apprenant à garder tout ce que je vous ai prescrit* (5). »

(1) Ps. XLIX, 16-18.
(2) *Jerem.*, XXIII, 28 sq.
(3) Id., III, 9.
(4) Joan., VIII, 12.
(5) Matth., XXVIII, 18-20.

C'est pourquoi, si nous avons résolu de marcher dans la lumière du Christ, ne nous écartons point de ses préceptes ni de ses recommandations, le remerciant de ce qu'en nous traçant la direction à suivre à l'avenir il nous pardonne d'avoir, par bonne foi, erré dans le passé. Et comme, de plus, son second avènement nous touche de près (1), son abondante et affectueuse condescendance éclaire de plus en plus nos cœurs de la lumière de sa vérité.

19. — Frère très cher, il convient donc à notre religion ainsi qu'à notre crainte de Dieu, à notre rang aussi, de même qu'à la fonction de notre sacerdoce, de garder la vérité de la tradition du Maître en mêlant ainsi qu'on offrant le calice du Seigneur; et de corriger, d'après l'avertissement qu'Il nous donne, ce qui apparaît antérieurement erroné chez d'aucuns. Pour que, quand il commencera de venir dans sa splendeur et dans sa majesté céleste, il puisse reconnaître que nous avons respecté ses avertissements, gardé son enseignement et reproduit ses actes.

Je souhaite, mon très cher Frère, que tu te portes toujours bien.

Traduit et annoté par l'abbé Joseph Bouyer.

(1) S. Cyprien était persuadé que la fin des temps était proche. Cf. *De mortalitate*, 25; *Ad Fortunat.*, praef., 2; etc. Rapprocher de S. Irénée : *Adv. Haer.*, V, XXVIII, 3.

Mais cette conviction personnelle de notre saint n'a rien de commun avec le millénarisme de Tertullien devenu montaniste.

BILLET D'APOSTOLUS

La charité de la foi

On ne saurait trop insister, croyons-nous, sur la nécessité de fortes études religieuses pour tous ceux qui, laïques ou prêtres, veulent augmenter la foi en ce monde, — fortes, c'est-à-dire intelligentes, adaptées, continues, personnelles. A notre siècle, répéter ne suffit pas. C'est un devoir de penser.

Il va de soi que les qualités qui font un penseur ne sont pas nécessaires à l'apôtre. Une expérience infinie nous prouve qu'un prêtre simplement et profondément *bon* fait plus de bien dans une paroisse qu'un érudit au cœur sec. Plusieurs intellectuels pourront affirmer qu'un vieux prêtre de campagne, ignorant la scolastique ou l'exégèse, a plus appris à leur âme qu'un professeur de théologie. Sans l'extrême besoin où se trouvait son diocèse, le cardinal Fesch n'aurait peut-être jamais admis aux ordres sacrés celui qui devait donner au XX^{e} siècle le modèle le plus accompli de Prêtre. Si j'ai la science au point de connaître les arcanes du dogme et de pouvoir en détailler les preuves, et si je n'ai pas la charité, je ne suis qu'un airain ou qu'une cymbale. A quoi il faut encore ajouter que, de nos jours, le clergé des faubourgs et des grandes villes, comme le clergé rural des diocèses dépeuplés est accablé par des besognes nécessaires et lassantes, et qu'il n'a pas ce minimum de loisir indispensable à l'étude.

Tout cela va sans dire, mais, comme le disait le vieux Talleyrand, « si cela va sans dire, cela va encore mieux en le disant ». L'oublier, même en apparence, serait une injustice grave.

Mais, dès qu'on a compris que le devoir de charité précède et enveloppe tous les autres, on est aussitôt amené à penser que la charité ne peut être partielle : elle doit se rendre capable de satisfaire tous les besoins, elle doit s'étendre à toutes les blessures. Il y a les besoins du corps et il y a les blessures du corps. Il y a les besoins de l'âme et il y a les blessures de l'âme. Et les besoins et les blessures du cœur. Mais il y a aussi les blessures et les besoins de l'esprit.

D'autre part, selon les temps et les lieux, les circonstances et les conditions, certains de ces besoins sont plus impérieux que d'autres, et, par conséquent, certaines charités plus urgentes. Et de même que la garde impériale, tout en veillant à l'ensemble du combat, se porte aux points où « tressaille la mêlée » afin d'assurer une victoire dont tous profiteront, — de même, la charité, tout en ayant les mêmes obligations générales, reçoit à certaines époques des offices particuliers : déchargée de certaines besognes, elle doit accepter, par une sorte de compensation, de nouvelles charges. Un exemple va le faire saisir. Au temps de saint Ambroise, comme à celui de saint Vincent, comme à celui du Curé d'Ars, comme au nôtre, la charité principale sera toujours celle qui console, qui compatit et qui relève. Mais, sur ce fond commun et essentiel, selon les besoins et les périls, se détache un devoir spécial qu'on pourrait appeler *le devoir du siècle*, parce qu'il répond au mal du siècle.

Au temps de saint Vincent, en ce temps où la foi était

un bien répandu, mais où le clergé des campagnes ne connaissait pas l'indispensable et où le pauvre peuple des campagnes manquait du nécessaire, la charité ecclésiastique devait s'occuper de réparer l'ignorance des clercs et de chasser cette misère qui paralyse l'effort. En notre temps, où l'État a pris à sa charge les services d'assistance, il est d'autres détresses, moins visibles sans doute, mais pires peut-être par l'incrédulité qu'elles annoncent pour l'avenir : l'instruction religieuse diminue, l'instruction irréligieuse apparaît : le paysan tend à ne voir dans le prêtre qu'un homme connaissant les rites funéraires ; l'ouvrier ne fréquente guère l'église après « sa communion » ; le peuple instruit qui gravite autour de l'école doute que la foi soit conforme à la raison, à la science et à l'histoire ; les étudiants, qui seront les élites futures, connaissent les objections à la religion avant d'avoir établi leur foi ; les hautes intelligences sont bien partagées, — en somme la misère de l'ignorance ou de l'erreur religieuses est plus grande que la misère sociale. Dans ces conditions, dans l'état de ces *rerum novarum*, il est incontestable que la charité doit être au premier chef une charité des intelligences. Il y a pour le clergé et pour les laïques instruits un « devoir de penser » plus pressant, plus urgent qu'à toute autre époque de la vie de l'Église. Non certes de cette pensée abstraite et hautaine qui enfante des systèmes clos mais de cette pensée sincère et profonde, de cette *cogitatio quae per caritatem operatur*, j'entends celle qui discerne les difficultés, qui commence par les éprouver en elle-même, et qui, par un effort patient d'information et de raisonnement, s'attache à les dissiper : on pourrait dire que c'est la charité de la foi.

APOSTOLUS.

La dévotion à Marie et la Culture des vocations [1]

J'évoquerai d'abord simplement le rôle important de la dévotion à la Sainte Vierge dans la culture des vocations : il y aurait de bien belles choses à dire, mais c'est une vérité première qu'atteste la traditionnelle dévotion à la Sainte Vierge dans tous nos Séminaires.

Ensuite j'insisterai sur un moyen précieux de développer cette dévotion mariale, les Congrégations de la Sainte Vierge qui sont en pleine renaissance.

Pour limiter mes observations au cadre restreint de mes expériences, je me placerai surtout au point de vue des petits séminaristes, ayant l'honneur d'être directeur spirituel d'un petit séminaire depuis une quinzaine d'années.

I. — La culture des vocations par le culte de la Vierge

Marie et le Christ mystique

Le Christ est mort, mais il est ressuscité — et vivant, il est la tête du Corps mystique dont nous sommes les membres, comme l'a si bien exposé saint Paul (2).

(1) Ce travail a fait l'objet d'un rapport au XI[e] Congrès National du Recrutement Sacerdotal à Lourdes, le 2 août dernier. Il ne sera pas seulement profitable aux maîtres spirituels de nos séminaires et de nos collèges : toute âme mariale y trouvera de nouveaux secrets pour mieux aimer Notre-Dame. (N. D. L. R.)

(2) Cf. *Le Christ dans la vie chrétienne d'après saint Paul*, J. Duperray, Gabalda, Paris.

Le Christ mystique prolonge le Christ historique à travers le temps et l'espace. Le Corps mystique du Christ est si étroitement associé au Christ qu'il en continue sur terre la mission, mission de prière avec tous les priants, depuis les religieux contemplatifs jusqu'à la bonne femme cachée derrière la colonne d'une église de campagne, mission d'apostolat par tous les missionnaires, tous les prêtres et tous les apôtres laïcs de nos mouvements spécialisés, mission de rédemption avec tous les souffrants, en particulier ces malades que nous voulons associer spécialement à Lourdes à notre croisade pour le Recrutement Sacerdotal, mission d'amour enfin, amour de Dieu le Père par tous les baptisés, enfants de Dieu, et amour très tendre pour Marie, Mère du Christ et notre Mère.

Ainsi *Jésus continue à aimer sa Mère par nous, et Marie, à son tour, poursuit Jésus de son amour en nous.*

L'amour de Jésus pour sa Mère et l'amour de Marie pour Jésus, grâce au Corps mystique, revivra sur cette terre jusqu'à la fin du monde : n'est-ce pas le sens profond de l'héritage reçu comme testament suprême au pied du Calvaire en la personne de saint Jean dont nous sommes les successeurs ? Tout chrétien au baptême en reçoit le privilège.

Le prêtre et le futur prêtre — car c'est tout un dans les desseins de Dieu (et notre âme ne devient pas brusquement une âme de prêtre par une sorte de déclic magique lors de l'ordination, elle est préparée à ce rôle par Dieu dès la naissance) — sont, plus qu'un simple chrétien, les continuateurs du Christ, d'autres saint Jean appelés à aimer Marie avec une grande tendresse et assurés d'être aimés de la Sainte Vierge comme des disciples bien-aimés. *Nos séminaristes,* d'une part, ont donc, de par leur vocation, des *grâces de choix pour aimer la Sainte Vierge,* afin que Marie retrouve dans leurs cœurs les sentiments même de Jésus; d'autre part, nos séminaristes peuvent être *assurés d'une prédilection spéciale* de la Sainte Vierge, qui veut former en eux d'autres Christ.

Si, parmi tous les membres du Christ mystique, Marie discerne les futurs prêtres pour les entourer d'un amour spécial, c'est pour présider à la culture de leur vocation, à cette formation de leur cœur de prêtre. Nous devons donc trouver entre la dévotion mariale et la culture des vocations des affinités profondes.

La crise de l'adolescence

Notre petit séminariste, arraché à la vie de famille pour vivre dans l'internat austère du séminaire, souffrira dans son cœur de cet isolement affectif. Il aura donc besoin de retrouver une maman, vraie maman vivante, quoique invisible et toute proche, qui le consolera au dortoir, lorsqu'il aura le cœur gros et qu'il dira, tout ému, son chapelet.

Arrivé à l'âge de l'adolescence — à cet âge critique que les éducateurs s'accordent à appeler l'âge ingrat — que de souffrances intimes seront apaisées par la dévotion à la Sainte Vierge, si elle est vraiment comprise !

L'adolescent passe par une crise de croissance qui est très douloureuse et qui semble *triple*, une crise de confiance, une crise des sens et une crise du cœur.

Crise de confiance. — Au moment où la plante humaine s'étire, un certain déséquilibre s'ensuit, dont a conscience plus ou moins vaguement cet adolescent : il devient timide, a tendance à se fermer, à se replier sur lui-même dans une psychanalyse maussade. Comme il a besoin de sentir toute proche une maman à qui il pourra tout dire, même ces confidences troublantes qu'il n'oserait plus faire à sa maman de la terre !

C'est en effet l'époque de la *crise des sens.* — Cette âme de petit séminariste, jusque-là si pure, est déconcertée de sentir en elle des émotions jusque-là inconnues, triste rançon du péché originel, et d'être ébranlée jusque dans ses profondeurs par des tentations d'impureté. Comme alors elle aura besoin de se tendre de toutes ses forces intimes vers la blanche apparition de la Vierge Immaculée, seule capable de lui assurer la victoire !

Cette crise des sens est accompagnée ou suivie habituellement d'une *crise du cœur.* — Ce cœur de jeune homme s'éveille à l'amour humain, éveil providentiel qui prépare la vocation au mariage dans tout cœur de grand garçon. Ajoutons que la formation classique du séminariste par ses études littéraires, où le thème de l'amour humain est si souvent traité, aiguise encore ce secret désir d'aimer et d'être aimé. Alors la dévotion mariale viendra apaiser les ardeurs juvéniles de ce cœur capricieux, difficile à maintenir dans la voie

austère des affections légitimes. Comme le disait aux jeunes, au Congrès marial de Notre-Dame de Liesse, Mgr Rodier : « Ressuscitez, sous la forme qui convient aux temps présents, les mœurs de l'ancienne chevalerie. Il faut dans votre vie masculine une intervention féminine : élevez vos yeux et vos cœurs jusqu'à la Vierge Marie; que ce soit elle la « Dame de vos pensées »; toutes les autres, qui sont dignes de les occuper, s'épureront et se transfigureront à la lumière de cet idéal. »

Je citerai à titre documentaire deux témoignages d'adolescents qui me paraissent bien exprimer comment la Sainte Vierge a comblé les besoins de leur âme.

C'est un élève de troisième, séminariste de quinze ans, qui répond pour son directeur à la question suivante : Quelle place la Sainte Vierge a-t-elle tenue dans votre vie ?

L'influence que Marie a exercée sur ma vie de jeune homme et de futur prêtre a pris des proportions si grandioses que le sujet à traiter m'effraie. Aussi vais-je tâcher de le regarder à différents points de vue.

Je me placerai d'abord au point de vue de la foi. Très jeune, je fus habitué par une pieuse mère à une tendre dévotion envers Marie. J'aimais à lui conter mes peines et mes joies mieux que je n'aurais pu le faire avec Dieu. En effet, bien que dans ma courte vie aucun doute sur la foi ne m'ait jamais effleuré, j'avais assez de peine à m'entretenir avec Dieu, car son immensité m'effrayait. C'est alors que j'avais recours à la Vierge, une créature comme nous; à son exemple, j'apprenais à mieux vivre de la vie à deux avec Jésus, à mieux le sentir en moi; je ne m'illusionnais plus à la pensée d'un Dieu lointain, impassible, mais je comprenais de plus en plus à quel point il était mêlé à ma vie.

J'arrivais alors à la période des luttes de l'adolescence : Grâce à mes pratiques de dévotion mariale déjà assez forte, je pouvais regarder l'avenir avec confiance. Cependant les attaques contre ma pureté se faisaient plus fortes, les tentations plus obsédantes; je me tournais alors de tout mon être vers la Vierge toute pure. Quand j'étais sur le point de tomber, je jetais un regard sur Marie; elle m'apparaissait dans toute sa candeur et mon amour grandissait; j'éprouvais un immense plaisir à me représenter cette belle Vierge souriante, affectueuse, et, avec un abandon absolu, je me jetais dans ses bras.

Je n'éprouvais plus cette solitude qui me pesait auparavant, mais je me livrais à une douce intimité; les pratiques de dévotion mariale mettaient dans ma vie quelque chose de doux, une tendresse maternelle incomparable. Loin de ma mère de la terre, je pouvais

chaque jour m'abandonner à ma Maman du ciel, lui conter mes tristesses, mes joies, mes succès.

Enfin, les yeux fixés sur cette belle étoile, moi, le chevalier de la Vierge, je m'achemine vers mon idéal. Chaque jour, l'intimité avec Marie m'apporte des grâces pour arriver au sommet du Sacerdoce. A l'ombre de son manteau, le zèle apostolique de demain, d'aujourd'hui même se développe. Je rêve, moi, petit congréganiste de Saint-Gildas, d'être demain un artisan du règne de Marie, et, en attendant, à son école, je me forme moi-même et m'efforce de faire aimer davantage Marie autour de moi par le bon exemple et l'apostolat congréganiste.

Pour qu'un adolescent écrive une page aussi belle, sans s'en douter, il faut qu'il l'ait vécue : c'est la vie qui explique cette plénitude d'expression. Il a retrouvé pour lui le chemin de Jésus par Marie, et la dévotion à la Sainte Vierge a répondu au triple besoin de son cœur.

Voici un élève de seconde, séminariste de dix-huit ans, qui, de la même façon, sans prétention, répond à une question analogue :

D'abord la Congrégation et par conséquent la Sainte Vierge elle-même a agi énormément sur ma vie intérieure en me faisant voir plus distinctement Jésus en moi. Heureux celui qui a vraiment trouvé Jésus en lui ! Celui-ci ne connaît pas sa force spirituelle... Malheureusement trop de personnes considèrent la religion comme quelque chose d'inerte, de vague, en un mot comme quelque chose qui consiste en des formules. Quelle erreur! erreur dont moi-même je suis revenu. Je ne pourrai pas vous dire depuis quand exactement j'ai compris cela, en tout cas, c'est surtout depuis que je cause le soir, avant de m'endormir, avec ma Maman du ciel, de la même façon avec laquelle je m'entretiens avec ma maman terrestre. — Quelles délicieuses causeries j'ai faites avec Notre-Dame ! et que j'aime réfléchir sur cette parole du P. Henri : « Il faut être gosse avec la Sainte Vierge. » Si tout le monde comprenait cela, le Christ, la Sainte Vierge, deviendraient de vrais personnages en chair et en os. Voici ce qu'en premier lieu la Congrégation m'a apporté : plus d'esprit de foi et une piété qui ne se borne pas à des formules, mais à de vrais entretiens familiers. Dès ce moment, la vie spirituelle devient plus passionnante que la vie terrestre.

En second lieu, et cela découle tout naturellement de mes entretiens avec Marie, la Congrégation m'a développé le cœur. Oui, si je me suis donné, consacré à Marie, c'est que dans la folie de mes dix-huit ans, âge où le cœur s'ouvre, j'ai besoin d'un cœur féminin pour former le mien. Et moi qui désire devenir prêtre, un seul cœur pouvait me convenir : celui de Marie. Ah! avec elle on peut

laisser aller son cœur à tous les épanchements, elle sait le diriger dans la bonne voie.

La Sainte Vierge a su me donner une juste idée de l'amour, qui à notre époque perd tant d'adolescents. Elle, le lys par excellence, protège forcément ceux qui aspirent au sacerdoce.

De même que ma maman terrestre m'a appris à marcher dans les voies terrestres, ainsi ma Maman du ciel m'apprend à marcher dans les voies spirituelles.

Et puis la Sainte Vierge, mère de l'humanité et en particulier mère des prêtres, m'a donné le sens du zèle apostolique qui doit se faire discrètement par l'exemple et la prière.

La chasteté et le dévouement sacerdotal

Ce *problème du cœur* me semble de plus en plus important pour nos séminaristes; qu'on me permette d'y insister pour montrer que la dévotion à la Sainte Vierge nous est là d'un *secours exceptionnel*.

A l'âge où le cœur s'éveille, notre grand garçon séminariste doit, de par sa vocation, dire un adieu définitif à l'amour féminin. Avant de connaître la réalité de la vie, ce cœur plein d'illusion sent en lui l'appel ensorceleur des sirènes. Nous ne voulons pas, pour lui, attendre qu'une certaine expérience du monde le blase un peu, comme son camarade, qui aura le temps de réfléchir avant de faire son choix définitif du mariage : il faut qu'il vive dans son bel élan logique le don complet de son cœur, sans arrêt. Nous ne voulons pas, non plus, briser l'essor affectif de cette nature de choix. « La vraie pureté, dit le P. de Foucauld, ne consiste pas dans cet état neutre où l'on n'appartient à personne, mais dans cet état où on adhère totalement à Dieu. »

Terrible dilemme : il s'agit d'éveiller un cœur de jeune homme au dévouement total et de le fermer à l'amour féminin. Nous arrivons, à mon avis, à une des phases les plus délicates de l'éducation sacerdotale. Si nous sommes de maladroits éducateurs, nous pouvons soit *perdre des vocations* de jeunes garçons qui, sentant le besoin profond d'affection, croiront devoir logiquement renoncer au sacerdoce, soit préparer des *vieux garçons précoces* qui auront cru devoir brutalement étouffer dans leur cœur des aspirations pleines de promesses.

Je voudrais le dire bien humblement pour ma confusion et le profit peut-être de quelques confrères : c'est seulement depuis quelques années que j'ai trouvé la *solution* à ce problème délicat *dans une tendre affection pour la Sainte Vierge*. Lorsqu'un de mes dirigés, sentant dans son cœur ce besoin de tendresse et d'affection féminine, hésite entre la vocation au mariage et la vocation au sacerdoce, j'essaie de lui faire découvrir la réponse aux besoins de son cœur dans une vraie dévotion mariale. J'ai la conviction d'avoir, par ce moyen, gagné des vocations.

Voici entre beaucoup d'autres, à titre documentaire, comment s'en explique un rhétoricien, en réponse à un de mes petits questionnaires indiscrets sur la Sainte Vierge et la Vocation : Quel rôle la Sainte Vierge a-t-elle rempli dans votre vocation ?

Un très grand rôle, car sans elle il m'était impossible de me faire prêtre. Mon cœur assez sensible réclamait l'affection pure, douce, délicate qu'est l'affection féminine. Voilà que Jésus me propose de tout quitter, l'affection d'une épouse entre autres, pour marcher à sa suite et me faire prêtre. Heureusement que la Sainte Vierge a été là. N'est-elle pas capable de me fournir l'influence féminine dont j'avais essentiellement besoin ? Mais si! Elle m'offre même plus que l'affection d'une épouse. Car c'est l'idéal même, la plus femme des femmes, comme on le disait à Liesse. Elle est au ciel, sans doute. Oui, mais c'est une réalité bien vivante avec un cœur de chair comme le mien. L'Assomption est là pour me le prouver. Alors tout va bien et même mieux que je ne l'espérais. En me faisant prêtre, je serai chéri d'une manière toute particulière par celle que jusqu'à maintenant j'appelais uniquement une maman et qui est en plus l'idéal de la femme dont mon cœur avait besoin (1).

(1) Cette question demande à être traitée avec beaucoup de tact : il ne faut l'aborder devant les jeunes gens qu'après avoir créé une certaine atmosphère favorable. Les limites étroites de ce rapport m'ont fait résumer ce point de vue avec une brusquerie trop brutale, qui n'avait pas d'inconvénient devant un auditoire sacerdotal. La Sainte Vierge donne des grâces pour traiter ces questions délicates. Une invocation à l'Immaculée n'est-elle pas la meilleure riposte à une tentation d'impureté ? En expliquant le mystère de l'Annonciation ou de la Naissance de Jésus, simplement même le *Je vous salue*, on peut, sans blesser une belle âme, faire une véritable initiation aux questions sexuelles et à la vocation au mariage. La Litur-

L'apostolat par influence d'âme

Enfin la dévotion mariale cultive dans le séminariste les dispositions éminemment nécessaires à sa paternité spirituelle de demain, à son apostolat sacerdotal. Chargé d'un monopole de fait, le prêtre, de par l'isolement nécessaire de sa vocation, est exposé à un certain autoritarisme clérical, qu'on nous reproche souvent à tort, mais qui reste un danger. N'est-il pas nécessaire de développer la personnalité du séminariste dans le sens de ces *vertus passives* si riches, mais qui naturellement flattent peu le grand garçon. L'influence sacerdotale devra être l'image de celle de la Sainte Vierge, si grande dans la primitive Église, et même de la vie du Christ, pourtant si discrète. Cette influence s'imposant avant tout par le *rayonnement d'âme*, la valeur surnaturelle, la compétence intellectuelle, le désintéressement dans le dévouement, la douceur, devient de plus en plus nécessaire et difficile dans le cadre des œuvres spécialisées de l'Action catholique. Il faut laisser aux apôtres laïcs ces satisfactions dont ils ont besoin d'un apostolat plus visible et plus extérieur : le prêtre, comme du reste le militant de choix, devra s'exercer à cet effacement de sa personnalité dans l'humilité et se retrancher dans un don de soi aussi complet mais plus surnaturel.

N'apercevez-vous pas là encore le secours précieux de l'idéal marial pour donner à notre séminariste ce cachet de discrétion si exquis lorsqu'on le rencontre ? A l'école de Marie il se prépare à une influence d'autant plus victorieuse qu'elle sera plus humble, et il sera un collaborateur facile et précieux.

gie, en citant souvent le Cantique des cantiques ou tel passage de l'Écriture, nous donne l'exemple d'une grande hardiesse.

Je crois pouvoir faire ces remarques d'expérience : *a*) Lorsqu'on parle d'amitié, il n'est pas rare de voir des adolescents confondre l'amitié particulière avec une bonne amitié. *b*) Une pareille équivoque ne me semble pas à redouter avec l'affection de Notre-Dame dans le cœur d'un garçon qui s'éveille à l'amour féminin. La dévotion à la Sainte Vierge apporte avec elle une grâce de pureté.

Là, comme ailleurs du reste, on ne supprime bien que ce qu'on remplace : le remède négatif est insuffisant ; le vrai problème est celui du placement du cœur, du bon placement (affections surnaturelles, familiales, bonnes amitiés).

II. — Le grand moyen de culture mariale : la Congrégation

Quel sera le moyen de développer chez nos séminaristes une dévotion à la Sainte Vierge si profitable à leur vocation ? Il m'appartient, dans cette seconde partie de mon travail, de parler d'un moyen qui semble spécialement efficace : *la Congrégation de la Sainte Vierge...*

Si nous voulons que nos Congrégations apportent à la culture de la vocation de nos séminaristes la contribution que nous avons le droit d'attendre, il faut qu'elles soient : 1° de plus en plus mariales ; 2° de plus en plus intériorisantes ; 3° de plus en plus vivantes.

Marialité des Congrégations

Il faut d'abord, pour la bonne marche d'une Congrégation, que son directeur et ses militants aient la conviction que la dévotion à la Sainte Vierge est le *but essentiel* de la Congrégation et le *criterium de sa vitalité*. On devient congréganiste pour avoir des facilités et des grâces de meilleure dévotion à la Sainte Vierge. Quand une Congrégation ne marche pas, la principale cause en est le plus souvent qu'on n'y travaille pas assez à faire aimer la Sainte Vierge. Et la meilleure façon de revigorer une telle Congrégation, c'est de s'y ingénier à réchauffer dans les cœurs la flamme d'amour marial.

Ce n'est du reste pas facile. Si c'est une erreur de ne pas parler assez souvent de la Sainte Vierge, — nous avons tant à apprendre sur elle et d'une connaissance amoureuse —, il ne suffit pas d'en parler longuement pour la faire aimer. Il s'agit en effet non pas seulement d'une connaissance théorique, mais d'une expérience vécue. Nous ne sommes plus seulement dans l'ordre de la vérité, mais dans l'ordre de la charité, dirait Pascal. Il faut aimer la Sainte Vierge comme une maman bien vivante et d'un amour qui s'insère dans notre vie. Dans une étude récente sur le bienheureux Grignon de Montfort, on parle à chaque instant d'expérimenter cette vie mariale. A mesure qu'on en fait usage dans les actions ordi-

naires de la vie, la vie avec Marie nous fait agir sous son regard, en sa présence, la portant dans nos yeux comme un idéal de vie; la vie en Marie nous fait demeurer dans ses pensées, dans son intérieur par une communication tout intime; celui qui vit par Marie se laissera mener par son initiative comme un instrument intelligent qui vibre à son contact; et à celui qui vit pour Marie, il sera donné une rare intelligence de la gloire de Dieu (1).

Comme on le voit, la deuxième conviction que le directeur de Congrégation doit inspirer à ses Congréganistes, c'est *qu'il y a une découverte à faire* (2) de la Sainte Vierge : il ne faut pas croire qu'on est arrivé parce qu'on récite depuis longtemps des prières mariales, mais se mettre en route, chercher. Cette découverte, pour certains, se fera tout doucement; pour beaucoup, il y aura des heures d'éveil importantes; à l'occasion de telle ou telle circonstance, une *sorte de révélation de la Sainte Vierge* illuminera toute la vie.

C'est du reste une *découverte à poursuivre*. Alors la dévotion à la Sainte Vierge apparaîtra comme la *réponse* perpétuelle aux besoins de *chaque catégorie d'âmes*, de *chaque âge*, de *chaque génération*. C'est l'impression de cette découverte que nous laissa, au Puy, le jeune Poujoula : pour remédier à la vie fébrile, trépidante, anxieuse des garçons de son siècle, la Congrégation lui avait découvert en Marie la Vierge du silence. Ainsi, au Congrès de Notre-Dame de Liesse, un agrégé, Paul Thisse, nous révélait que la dévotion mariale lui avait fait trouver le joint entre une foi fière et une foi humble; un avocat, Eugène Dary, dans un rapport inédit sur la Vierge et la Profession, montrait que la dévotion à la Sainte Vierge lui mettait en relief la « magnificence des valeurs humaines »; Roger Raguet, un lycéen, nous avouait ingénument comment la Sainte Vierge l'avait doucement amené à tout quitter pour partir aux missions l'an prochain.

(1) Morineau, p. 209.

(2) Dans un livre sérieux, du reste, on classait les âmes en deux catégories par rapport à la dévotion à la Sainte Vierge : celles qui l'aimaient avec une vraie tendresse et celles qui l'aimaient d'un « amour de raison ». A notre avis, celles-ci n'ont pas encore fait cette découverte du véritable amour de la Sainte Vierge. Que penserait-on d'un fils qui aurait pour sa mère un simple amour de raison ?

Il y a, comme on le voit, beaucoup à faire pour approfondir ce qu'on a appelé la « marialité » de nos Congrégations.

Action intériorisante de la Congrégation

La Congrégation doit être de plus en plus intériorisante :

a) *Adaptation aux séminaires.* — La Congrégation a toujours été essentiellement un foyer de vie intérieure : elle tient de son caractère marial un rôle de fécondité spirituelle, de *maternité apostolique.* Elle doit former d'autres Christ et pousser à une vie intérieure de plus en plus intense. — Sans exclure les autres œuvres, le scoutisme, la J.E.C., la Congrégation semble plus adaptée qu'aucune autre pour cultiver l'élite de nos séminaires.

Discrète dans son attitude, peu onéreuse dans ses moyens d'action, la Congrégation présente, comme méthode, l'action surtout par *influence personnelle* et rayonnement d'âme, et son esprit met en relief principalement les *vertus passives* d'humilité, d'obéissance et de sacrifice : la Sainte Vierge a été le modèle parfait de cette influence discrète et de ces vertus foncières. En face d'une tendance si naturelle à un certain américanisme pratique et à une extériorisation dangereuse, l'idéal congréganiste est un rappel constant à l'*apostolat avant tout surnaturel.* Cet apostolat par la charité et le bon exemple, par l'approfondissement de la vie intérieure dans la prière et le sacrifice n'est-il pas spécialement adapté à notre vie de séminaire ?

b) *Rapport avec les autres œuvres.* — Les Congrégations sont, au dire même du Pape, « les précieuses auxiliaires de l'action catholique » (30 mars 1930). Comme Marie, la Congrégation est *servante non concurrente* des œuvres spécialisées. Dans le séminaire, comme dans le collège ou la paroisse, s'il y a d'autres œuvres, elle se retire pour leur laisser l'apostolat de conquête de la masse et se contente de recueillir les meilleurs militants de ces œuvres spécialisées (scouts, jécistes, confrères de Saint-Vincent-de-Paul, ainsi que, dans la paroisse, jocistes ou jacistes) pour faire auprès de ces âmes d'élite son œuvre d'*approfondissement intérieur.*

En réunissant dans son sein par une *attirance de fait, non*

par une prééminence de droit, les meilleurs dirigeants des œuvres spécialisées, la Congrégation formera en outre un organe de liaison, un foyer d'esprit familial qui corrigera ce qu'aurait de trop ardent le zèle de ces militants entraînés malgré eux par le dynanisme si fort de leurs beaux mouvements.

Pour cela il est permis de penser qu'en face de la renaissance chrétienne qui s'affirme de toutes parts, le congréganiste, sans qu'il soit nécessaire de rien changer au règlement, doit considérer comme un minimum les pratiques de piété présentées autrefois comme un maximum, tendre, par exemple, à la Communion quotidienne quand on parlait de Communion mensuelle, et se mettre de lui-même à l'avant-garde de cette renaissance liturgique, eucharistique, spirituelle.

Vie de la Congrégation

Pour intensifier ainsi la vie intérieure de leurs membres, les Congrégations devront être de plus en plus vivantes.

C'est le problème angoissant pour le directeur et difficile à résoudre dans une œuvre si sobre de moyens extérieurs.

Il n'est pas interdit du reste de donner à nos congréganistes ce qu'on accorde à d'autres groupements. Nos Congrégations ont maintenant leur chant fédéral et leur insigne, insigne qui voudrait être le signalement international de tous les enfants de Marie. Certaines ont leur code d'honneur. Elles ont leur revue : j'en ai vu l'an passé au secrétariat international, à Rome, environ cent cinquante de tous les formats et de toutes les langues; mais je tiens à signaler à ceux qui ne le connaîtraient pas l'élégant feuillet mensuel des *Cahiers de Notre-Dame*, jeune, alerte, très adolescent et très à la page, et la belle collection *Les Cahiers de la Vierge*.

Les congrégations ont encore leurs camps marials et leurs routes mariales : les congréganistes ne font que retrouver les traces de leurs ancêtres, les grands routiers et pèlerins de Notre-Dame. Elles ont leurs Congrès de directeurs comme les journées de Montauban, de congréganistes comme le Puy, Notre-Dame de Liesse, Lourdes, leurs visites-rencontres, leurs veillées, ou leurs récollections mariales. S'il fallait indiquer quelques lois de cette vitalité, nous inviterions à rendre plus

actif le rôle de chaque congréganiste, à varier le programme des réunions congréganistes, enfin à chercher des tâches pratiques d'apostolat pour les membres de la Congrégation.

1. On peut faire collaborer davantage le conseil, les dignitaires et même les congréganistes à la marche de la Congrégation : il faut multiplier les chefs, pratiquer la division du travail, habituer nos garçons à prendre de l'initiative et à partager des responsabilités. C'est ainsi qu'on a créé des chefs de classe : dans chaque classe deux congréganistes sont nommés par leurs camarades, chefs responsables de cette « cellule » de la vie d'internat.

2. Dans la plupart des Congrégations on varie de plus en plus les formes des réunions. Il y a des réunions générales où le sermon du directeur est l'élément principal; des réunions, par section séparée, des grands, des moyens et des petits; réunions plus spécialisées où la pièce de résistance est l'étude en commun de questionnaires préalablement distribués (1); des réunions enfin où les congréganistes de chaque classe sont seuls entre eux et s'édifient les uns les autres sous la direction de leurs chefs de classe et suivant un programme soumis à l'avance au directeur. On peut aussi faire de temps en temps une Académie mariale, un concours de poésie mariale, des projections sur la Sainte Vierge dans l'art ou sur tel sanctuaire de Notre-Dame.

3. Il est bon d'offrir à nos congréganistes des tâches pratiques d'apostolat. Il y a naturellement les campagnes de bon exemple dans la maison, des croisades pieuses de prières. Telle Congrégation envoie ses grands faire le patronage, telle autre les intéresse aux missions. En vacances, certains congréganistes rehaussent l'éclat de telle fête de la Sainte Vierge, le 15 août par exemple, d'autres remettent en honneur dans leur milieu la pratique de l'*Angelus*, d'autres rajeunissent telle statue ou chapelle délabrées, réorganisent un pèlerinage marial tombé en désuétude.

Comme vous le voyez, la vie engendre la vie; il n'est pas impossible de rendre, si l'on veut s'en donner la peine, nos Congrégations bien vivantes.

(1) Cf. *L'Évangile au cercle d'études*, chez Spes.

Qu'il nous soit permis de résumer cette étude en guise de conclusion.

Membres privilégiés du Corps mystique du Christ, nos séminaristes sont assurés d'un amour de prédilection de la part de la Sainte Vierge et sont invités, par la grâce même de leur vocation, à aimer Marie comme des fils bien-aimés.

Quoi d'étonnant alors de constater, par expérience, les bienfaits particuliers de la dévotion à la Sainte Vierge cultivée par ces âmes de choix. Pour cet enfant exilé de sa famille dans un internat austère, Marie devient une seconde maman. Pour cet adolescent en période de croissance qui souffre d'une triple crise, crise de confiance, crise des sens, crise du cœur, la dévotion à la Sainte Vierge sera le meilleur remède positif et la vraie réponse aux besoins confus de cette âme qui se cherche.

Lorsqu'il faudra demander à un cœur qui s'éveille à l'amour le sacrifice de toute affection féminine, pour obtenir de lui un dévouement plus complet, l'affection très tendre de la Sainte Vierge sera la meilleure solution de cet important et délicat problème psychologique du don de soi dans la chasteté. Dès ce moment, ce jeune homme s'habitue à considérer Marie comme la confidente, l'associée, la collaboratrice de son apostolat sacerdotal. Grâce à elle, il s'apprête à garder son âme toujours jeune et à ne pas étouffer en son cœur un enthousiasme plein de promesses.

Mais comment développer à un si haut degré la dévotion à la Sainte Vierge dans un cœur de grand garçon ?

La Congrégation, rajeunie et en pleine renaissance, s'offre à nos séminaristes comme un moyen, très adapté à leur milieu, de cultiver davantage leur amour de la Sainte Vierge.

Pour que ces Congrégations remplissent le rôle qu'on attend d'elles, il faut qu'elles soient de plus en plus mariales, de plus en plus « intériorisantes », et de plus en plus vivantes.

J. Duperray,
Directeur spirituel à l'Institution Saint-Gildas, Charlieu (Loire).

Congrégations mariales d'hommes et de jeunes gens

Journées d'études de Montauban

Stimulés par le fructueux résultat des Journées d'études tenues précédemment à *Rennes* (1928), à *Francheville* (1931) et à *Versailles* (1933), les directeurs des Congrégations mariales ont voulu se réunir cette année dans le Sud-Ouest.

Montauban leur a ouvert toutes grandes les portes de son Grand Séminaire. Dès la première journée, son cloître ensoleillé accueillit plus de 120 délégués, représentant une bonne trentaine de diocèses, et toutes les familles religieuses spécialement vouées à l'œuvre des Congrégations mariales. Le chiffre total des présents s'éleva bien vite à 150, parmi lesquels une vingtaine de prêtres, principalement des professeurs, du diocèse de Montauban.

Son Exc. Mgr Durand voulut bien honorer de sa présence la réunion générale d'ouverture, le vendredi 20 septembre à 9 h. 30. Le R. P. Carrié, S. J., de l'École Saint-Joseph de Sarlat, qui fut, en tant que secrétaire régional du Sud-Ouest, l'organisateur très actif et très aimable de ces journées, prit aussitôt la parole pour exprimer les remerciements de tous à Son Exc. Mgr Durand et formuler ses vœux de travail fraternel et fécond. L'évêque de Montauban, répondant immédiatement, dit toute sa reconnaissance du choix que l'on avait fait de sa ville épiscopale pour ces bienfaisantes assises, assura l'assemblée de sa profonde sympathie, et plaça les travaux sous la protection toute spéciale de la Sainte Vierge, patronne du diocèse. S'effaçant aussitôt, Son Excellence céda la présidence effective à M. le Chanoine Gounot, Prêtre de la Mission, Supérieur du Grand Séminaire de Montauban, sans cesser toutefois de continuer au débat qui s'ouvrait le bienfait de sa présence attentive.

I. — Histoire et but des Congrégations mariales

Le rapporteur était le R. P. Charmot, et l'auteur si connu de *L'Ame de l'éducation*, *La teste bien faite*, *L'Esquisse d'une Pédagogie familiale*, et la magnifique synthèse *L'humanisme et l'humain*, n'a besoin d'aucune présentation. Son exposé fut successivement historique, doctrinal et pratique.

De l'histoire des Congrégations, il dégagea les idées directrices suivantes : les Congrégations ne sont pas nées du désir d'honorer la Sainte Vierge, mais du besoin essentiel qu'éprouvaient des laïques d'élite d'aspirer à la perfection de la vie chrétienne, et par conséquent de leur désir de constituer, parallèlement au monachisme et à la vie religieuse, un état de perfection, une manière de vivre saintement dans le monde. La Compagnie de Jésus eut l'idée d'adapter ses principes à la vie séculière pour les collèges et les âmes qu'elle dirigeait, et, en fait, de créer des « écoles de sainteté pour le laïcat », que l'on voit apparaître d'abord en Italie (Gênes 1557, Padoue 1558, Florence 1561). Le P. Leunis, sur ces modèles, constitua des sortes de « petites compagnies laïques de Jésus », avec la sanctification personnelle et l'apostolat comme double fin, et comme moyens les mêmes que la Compagnie de Jésus, notamment la dévotion à la Sainte Vierge. La Bulle de Grégoire XIII consacre cette manière de voir (1577), et les règles du P. Aquaviva promulguées à Rome en 1587 pour les Congrégations de collège déclarent : *Primum sodalitatis bonum esse potest conformatio quaedam et similitudo vitae perfectioris et religiosae.* Il n'y a sans doute ni pré-noviciat ni noviciat; il n'y a pas davantage de vœux. Mais il y a une sorte d'équivalent, au sens large, dans la Consécration formelle et spéciale à la Sainte Vierge, qui tient lieu d'une manière de profession solennelle : c'est l'élément formel et le sceau de la Congrégation, et déjà la dévotion à la Sainte Vierge, protectrice, médiatrice auprès de l'unique Médiateur, apparaît implicitement.

D'autres biens de la vie religieuse sont énumérés : *pia soda-*

lium societas — summa inter sodales omnes conjunctio bonorum operum ac orationum, qui créent une union, une entr'aide, une « mystique de corps » s'achevant en une communion des saints plus tangible; — enfin un programme de règles de perfection qui présente un « *epitome bonorum operum* » assez effrayant (1). Et pendant trois siècles la Congrégation a rendu ce service d'être une école de vie chrétienne et de sainteté. Rappelant l'hymne de joie du P. Croiset (1731), le P. Charmot célèbre à son tour les bienfaits de ce « Cénacle de l'apostolat laïque », et parmi les vocations de toute sorte qu'abrita la Congrégation, il cite saint Louis de Gonzague, saint Stanislas Kostka, saint Jean Berchmans, saint Pierre Canisius, S. J., — les grands spirituels du XVII[e] siècle, saint François de Sales, Bérulle, Olier, saint Eudes, et ses laïques de Bernières et de Renty, et ses « missionnaires », le P. de Nobletz, le P. Maunoir, — plus tard Bellarmin, le B[x] Grignion de Montfort, saint François Régis, le P. Chaminade, etc... C'est une interminable et bien glorieuse litanie.

2. — Congrégations mariales et Action catholique

Aujourd'hui, S. S. Pie XI, pour la grande œuvre de l'Action catholique, demande des apôtres laïques et distingue nettement leur action et leur formation. La Congrégation devient une « œuvre auxiliaire » pour la formation de ces apôtres de l'Action catholique (2). Par ce terme, modeste d'apparence mais plein de sens, le Pape limite l'extension en surface des Congrégations, mais précise vigoureusement leur caractère distinctif : il unifie et maintient, il fait cesser tous éparpillements possibles et assure l'activité du ferment sur la masse. Les Congrégations, dans le recueillement et la formation à une vie surnaturelle intense et profonde, toute

(1) *Les Dossiers du Trait-d'Union,* publication du collège Notre-Dame de Mongré, Villefranche (Rhône), ont publié sous le titre *Congrégations de collège* la très intéressante réédition dans le texte latin primitif des règles promulguées en 1587 par le P. Aquaviva.

(2) Cf. *Nouvelle Revue Théologique,* nov. 1934. Action catholique et congrégations mariales, F. Lelotte, S. J., pp. 965-971.

pénétrée d'une spéciale dévotion à la Sainte Vierge, prépareront des apôtres de valeur qui seront les militants de l'Action catholique. Apostolat de formation suivant la formation à l'apostolat, la Congrégation est désormais essentiellement apostolique : telle est sa fonction.

Les conclusions pratiques s'imposent dès lors. La Congrégation est nécessaire pour se préparer intérieurement et méthodiquement à l'Action catholique. L'Action catholique est distincte de toutes les œuvres, elle est essentiellement un rayonnement, une conquête, la diffusion de l'esprit chrétien. Tout le problème interne de l'Action catholique est donc de puiser aux vraies sources de l'esprit chrétien, de le garder, et de le répandre. La conquête ne s'improvise pas, et la formation à l'esprit chrétien est une longue patience. Pour se préparer, se former et se réformer quand il est nécessaire, les « exercices de la retraite » sont indispensables, mais insuffisants; la Congrégation sera la retraite continuée, et ce prolongement continu est nécessaire.

3. — La Congrégation au collège

La Congrégation est surtout nécessaire dans les maisons d'éducation et collèges, qui sont destinés à former une élite d'adultes. Or les adultes spécialement ont besoin de formation intérieure, et la Congrégation d'autre part dégagera l'élite : à tous, l'esprit chrétien; à ceux que l'appel secret et gratuit de la grâce divine invite spécialement, la Congrégation offrira librement ses moyens d'accès à une perfection qui doit se proposer à l'élite, non s'imposer à la masse. C'est la Congrégation qui assurera la meilleure utilisation des grâces de choix que Dieu ne manque jamais de faire à l'élite des enfants et jeunes gens réunis dans une maison d'éducation chrétienne. Sans Congrégation, de deux choses l'une : ou bien, dans le désir de tenir haut le niveau moral et religieux, on présentera à l'ensemble un idéal trop élevé pour lui, et ce sera la culture forcée, le surmenage spirituel; — ou bien tout sera ramené à un niveau commun moyen, et les grâces seront gaspillées, l'élite négligée. Un collège chrétien sans Congrégation est un collège inachevé, découronné.

La grande nécessité de tous les temps, et particulièrement du nôtre, c'est qu'il y ait des saints. Possibilité et nécessité de la sainteté laïque d'une part, nécessité de la médiation de la Sainte Vierge d'autre part nous font aboutir à la nécessité des Congrégations mariales. Le sens historique et le sens social catholique, conclut le P. Charmot, exige qu'on ne rompe pas une tradition séculaire au profit d'organismes nouveaux ou mutilés.

Sur ce fond très riche s'engage la discussion, d'une ardeur et d'une loyauté également passionnantes. Le R. P. Charmot est ainsi amené à dire toute sa pensée sur plusieurs questions importantes, dont deux nous paraissent à retenir. 1° Comment présenter de manière efficace la dévotion à la Sainte Vierge? — La présentation psychologique est très délicate (et le lendemain le R. P. Doncœur allait nous en donner une esquisse de tous points admirable), et la présentation théologique risque d'être trop abstraite. C'est une question de direction spirituelle particularisée. Il semble qu'il faut, normalement, distinguer trois étapes : d'abord s'appuyer sur le sentiment et sur le concret (par exemple en montrant Marie mère, son rôle maternel dans la vie de Jésus, son rôle dans la vie de saints); — puis donner les bases théologiques; — d'où enfin l'on fera dériver « le frémissement apostolique ». Ainsi sentiment et théologie « fleuriront en apostolat ».

2° Quels doivent être les rapports de la Congrégation et de l'action-apostolat? — Le R. P. Charmot reconnaît que les Congrégations sont souvent étiolées parce qu'elles sont coupées de l'action. Et cela, déclare-t-il, est contraire à la tradition primitive qui se continue d'ailleurs si magnifiquement dans les grandes Congrégations de Barcelone et de Münich par exemple; — contraire aussi à la volonté de Rome, qui met fortement l'accent sur l'obligation pour les Congrégations de « fleurir en action » (Pie XI). La Congrégation doit être « une école de formation intérieure, mariale, et active »; le devoir de l'aumônier-animateur est de « dépister » le point précis d'application de l'action de sa Congrégation, et d'avoir assez d'abnégation pour « faire faire ».

Son Exc. Mgr Durand résuma lumineusement le débat en exprimant, en son propre nom, deux vœux : 1° Que la dévotion de nos jeunes gens à la très Sainte Vierge soit solidement fondée sur la connaissance théologique du dogme marial, après que la première éducation familiale l'aura, pour ainsi dire, fait entrer d'abord dans le cœur et dans la vie ; — 2° que dans les Collèges on réserve la Congrégation à l'élite, mais en ayant soin « d'ouvrir les fenêtres et les horizons » et de donner aux congréganistes une « mentalité apostolique active » ; et que, par ailleurs, dans les paroisses et dans les œuvres, on ait soin de donner aux militants un besoin profond de vie intérieure, et de diriger les meilleurs vers les Congrégations, où ils trouveront cette forte piété « mariale », sans laquelle ils ne feront rien. Par ces orientations appropriées, par ce double mouvement convergent, tous conflits possibles entre groupes d'action et Congrégation cesseront pour faire place à une efficace entr'aide. — Ces vœux rallièrent les applaudissements unanimes.

4. — Utilités et difficultés des Congrégations

La réunion du matin s'achevait à peine à 11 h. 45, et dès 14 h. 30 les Congressistes se répartissaient en « réunions spécialisées » pour étudier, en une fraternelle discussion, les « utilités » que présente et les « difficultés » que doit surmonter la Congrégation dans les divers milieux : Petits Séminaires, Écoles primaires et primaires supérieures, Collèges et Étudiants, Patronages et Paroisses. La réunion des directeurs de Congrégations de Collèges ou d'Étudiants, à laquelle d'ailleurs se joignirent ceux des Petits Séminaires et Écoles, fut très nombreuse et particulièrement animée, sous la direction du P. de Bonneville, S. J., Provincial de Lyon.

Utilités des Congrégations? Elles favorisent l'éveil à la piété personnelle (méditation, examen, intelligence des prières) — sont une initiation au combat spirituel (correction des défauts), à l'effort ascétique (sacrifices), à l'élan vers la perfection — donnent une intelligence plus vive du rôle mater-

nel indispensable de la Sainte Vierge — sont un stimulant de la ferveur — procurent le bienfait de l'association, du foyer spirituel constitué — immunisent contre les déformations de la piété — forment, multiplient, ravitaillent les militants, les entraîneurs toujours nécessaires dans un milieu de chrétiens ordinaires — créent un milieu favorable à toutes les générosités (apostolat, action catholique, vocations).

Difficultés que rencontrent et doivent surmonter les Congrégations? Il faut secouer la passivité, l'inertie même chez le congréganiste, — éviter la saturation d'exercices de piété et la routine, — veiller au manque de pureté d'intention (être congréganiste par vanité pieuse, pour se faire bien voir), — ne pas laisser se former un esprit de caste, source de jalousies et divisions, — ne pas troubler l'ordre de l'activité scolaire, — accorder la légitime indépendance de la Congrégation avec le droit de regard de l'autorité, — ne pas céder à la tentation d'imposer tellement sa direction d'aumônier qu'il n'y ait plus ou pas assez de place pour l'initiative du congréganiste, — maintenir l'esprit de conquête, sans lequel la Congrégation dépérit.

Utilités et difficultés ainsi reconnues, c'était toute une « méthodologie » pour congrégation « idéale » qui se dessinait. C'est alors qu'il fallut bien s'avouer les deux grandes difficultés : trouver, au milieu de la multiplicité des directeurs spirituels, l'aumônier-animateur nécessaire, suffisamment libéré, convaincu et compétent et dont l'âme et la vie donneront vie et âme à la Congrégation; — harmoniser les rapports de la Congrégation, soit avec des mouvements analogues (Croisade Eucharistique, Cadets, Conférences de Saint-Vincent-de-Paul), soit avec les mouvements spécialisés de jeunes (J. O. C., J. A. C. et J. E. C.) enclins à se dire totalitaires et à trouver en eux tous les moyens de formation. Cette dernière difficulté, la plus grave sans doute actuellement, se représenta sous des formes diverses à toutes les discussions...

5. — Les Congrégations devant l'expérience

La séance générale de 17 h., qui suivit presque immédiatement, fut tout entière occupée par la lecture des rapports.

Des spécialistes hautement qualifiés, présentés par le R. P. Gadiou, Provincial S. M., y prouvèrent, par le récit des expériences actuelles, que les Congrégations restent vraiment des écoles de vie chrétienne et apostolique, bien que le rendement obtenu soit encore éloigné de l'idéal à atteindre. M. le Chanoine Malbec, Supérieur du Petit Séminaire de Gourdon, avoua très loyalement, après enquête, que quelques Séminaires n'avaient pas de Congrégation, et que très rares étaient les Congrégations pleinement satisfaisantes; après avoir cherché les causes de cet état de choses, il indiqua splendidement les remèdes et fit un éloquent appel à ces aumôniers vivants et convaincus, « lucerna ardens et lucens » qui créeraient des congrégations à leur image. M. l'abbé Marit, des Frères de Saint-Vincent-de-Paul, parla de la Congrégation dans les Patronages, à Marseille; M. Grès, Mariniste, de l'école Imbert à Moissac, dit l'œuvre des Congrégations dans les Écoles primaires et primaires supérieures de sa Société, dont il fit applaudir le vénéré fondateur, le P. Chaminade, et l'apôtre marial, M. Cousin, si connu des jeunes; le R. P. Colard, Eudiste, étudia la Congrégation à l'Institution secondaire Saint-Jean, de Béthune, et demanda l'union des Lettres et des Arts à la Piété; le R. P. Nodon, remplaçant le R. P. Huvenne malade, nous entretint brièvement de la Congrégation des étudiants au Collège Saint-François-Régis de Montpellier. Il faut faire mention spéciale du Frère Charles, des Frères des Écoles chrétiennes, qui avec un entrain, une verve et un humour enthousiasmants, chanta la Congrégation de l'Immaculée-Conception de Nantes, son action et son rayonnement admirables. Il fallait l'entendre nous jeter la cinglante apostrophe de P. Claudel :

Vous qui voyez, que faites-vous de la lumière?

et laisser à notre méditation le vers qui fixe nos devoirs envers Marie :

Il faut qu'à voir les fils on bénisse la Mère!

La seconde journée des travaux du Congrès fut moins chargée peut-être, mais se déroula avec un succès croissant.

La réunion de 9 h. 30 fut consacrée à la présentation et à la discussion du rapport du P. Doncœur sur le rôle de la dévotion à la Sainte Vierge dans la vie religieuse des hommes et des jeunes gens. Cette admirable conférence, qui prenait tour à tour les tons d'une méditation, d'une confidence, d'une contemplation, toutes baignées d'émotion, de lumière et de poésie, puis le ton d'un appel et d'une adjuration soulevés par une éloquence poignante, nul auditeur ne l'oubliera. C'est ici surtout que l'on sent combien un pâle résumé n'est qu'une mutilation, et que rien ne saurait rendre ce « jaillissement de source » et cet accent personnel qui saisissaient l'auditoire.

6. — Marie dans la religion de l'homme

Hardiment, le R. P. Doncœur expose les obstacles auxquels se heurte, assez souvent à son avis, la dévotion à la Sainte Vierge, les formes variées des répugnances qui en détournent des âmes par ailleurs vraiment religieuses et chrétiennes. De cette sorte de « videtur quod non » d'une loyauté si frappante le R. P. Doncœur conclut à la nécessité préalable d'une « mise au point » : le christianisme n'est pas identifiable à l'amour de la Sainte Vierge; il existe, spirituellement et psychologiquement, une substance chrétienne massive où la dévotion à Marie n'est pas l'essentiel, mais une sorte de luxe; cette dévotion a sa place éminente et privilégiée parmi les dévotions et tendresses particulières, mais n'est pas « la religion ». Donc, avant tout, nous ne devons pas diminuer ces vérités primordiales : c'est le Christ qui est le « fondement » dans la vie spirituelle, c'est l'adhésion au Christ qui est fondamentale; le terme c'est le Père, la voie c'est le Fils, et nous allons sous l'action de l'Esprit-Saint.

Cela affirmé, il importe souverainement de donner aux âmes un amour très tendre, très vif de la Sainte Vierge. Laissant de côté le dogme marial, s'en tenant au point de vue de l'observation et de l'expérience, l'orateur affirme que la dévotion intime à la Sainte Vierge apporte dans la vie spirituelle de l'homme, spécialement de l'intellectuel et de l'homme d'action, une atmosphère, un « climat » qui la simplifie, l'apaise, la dilate. Et en quelques phrases évocatrices il marque

la nuance qui distingue l'âme tendre d'un saint Jean de l'âme tendue et parfois violente d'un saint Paul; il dit comment une telle dévotion aurait baigné de tendresse l'âme d'un Pascal, atténué ses arêtes, adouci son ironie, transformé sa sainteté! — Ce « goût » de la Sainte Vierge peut être caractérisé par trois « ferments » : « le pittoresque », le sentiment esthétique de la Vierge, si magnifiquement exprimé dans les arts, et qui n'est pas à dédaigner; — « le sentimental » qui s'épanouit si richement dans la musique, depuis la douceur des Noëls jusqu'à l'angoisse des *Stabat* des Vierges de Pitié; qui chante aussi dans les âmes, avec un saint Bonaventure, un saint François d'Assise, un saint Bernard, et forme un vrai trésor chrétien; — « le mystique », que l'orateur va étudier plus longuement en montrant tout ce que, à l'expérience psychologique, un amour très vif de la Sainte Vierge apporte de nouveau dans la vie spirituelle. Il opère d'abord « un grand débarras, un lavage étonnant », surtout pour les hommes de doctrine et d'action : cette « sécheresse maligne et coupable langueur » dont parle Verlaine fait place à la simplicité, à l'humilité, à la docilité, à l'abandon filial. Des textes magnifiques, de Péguy surtout, de P. Claudel, de Psichari... nous apportent d'émouvants témoignages de tout ce que l'intelligence du rôle maternel de Marie, tout de tendresse et de douceur, apporte de calme et d'apaisement; le souci et le sens de la vie intérieure que l'âme puise dans la méditation du silence de Marie; le sens de la Croix et de la Charité opérante, et le mystère du Verbe incarné et rédempteur, que nous révèlent les grands moments de sa vie de Mère des douleurs et de la compassion. Tout ce que donne la dévotion intime à la Sainte Vierge pour la restauration des mœurs, la purification et la « courtoisie » des relations entre jeunes gens et jeunes filles, homme et femme, des textes de Claudel et de Dupouey en témoignent avec éloquence et poésie. La méditation s'achève sur une émouvante paraphrase de Verlaine et de Péguy, l'un chantant : « Je ne veux plus aimer que ma mère Marie », l'autre découvrant en l'Immaculée Conception « la clef de voûte » de toute sa religion. L'Immaculée, cette créature seule intègre et non retouchée, « droite » toujours, enfant, femme et mère, c'est elle qui dans un temps gauchi et sali, pharisien et dévié, donne, seule, « la direction sûre, l'axe de marche ».

L'analyse psychologique, les ressources d'une connaissance exceptionnelle de la vie religieuse de notre temps, l'évocation de ses poètes familiers, avaient fourni au R. P. Doncœur le plus riche et le plus varié des développements. Une discussion, que dirigea avec un tact et une discrétion accomplis le R. P. Roman, Mariste, supérieur de l'externat Saint-Joseph de Toulon, mit une fois encore en relief l'importance d'un solide enseignement doctrinal pour surmonter les obstacles et faire cesser les répugnances qui détournent les âmes de la dévotion à la Sainte Vierge. On rejoignait ainsi la conclusion et le vœu formulé la veille par S. Exc. Mgr Durand, qui, traduisant l'unanime pensée des auditeurs charmés, exprima cette fois un « vœu pratique » : que l'inoubliable conférence du R. P. Doncœur fût intégralement rédigée et publiée pour la joie de ceux qui, l'ayant entendue, en revivraient le souvenir, et pour le profit de ceux qui, n'ayant pas eu le bonheur de l'entendre, pourraient du moins se pénétrer des richesses de ces splendides pages de dévotion mariale.

7. — La technique des réunions congréganistes

Il était midi, et — c'était le plus bel éloge de l'orateur — personne ne s'en était aperçu. Dès 14 h. 30, nouvelle réunion spécialisée : sous la direction vigoureuse, pleine d'intelligence et d'entrain, du R. P. Demeaux-Lagrange, S. J., Provincial de Toulouse, on étudiait la technique des diverses réunions de Congrégations. L'assemblée fut unanime à demander une périodicité hebdomadaire ou tout au moins des réunions de quinzaine, — et une participation aussi étendue que possible des jeunes à tous les actes de la réunion, en ressuscitant en eux la spontanéité de l'enfant et en favorisant l'esprit d'initiative de la jeunesse. On s'étendit longuement sur les types de réunion, avec récits d'expérience à l'appui, et, pour ceux qui n'avaient connu que la réunion pieuse dirigée et surveillée, ce fut une vraie révélation de voir évoquer, à côté des réunions de piété pure à formes d'ailleurs variées et libres, les réunions-cercles d'étude, le pèlerinage marial avec consécration solennelle, les routes

mariales, les retraites fermées. Quel beau souci de créer de la piété libre, spontanée, et d'en faire naître les occasions (visites à la chapelle, veillées, etc...)! C'est là surtout que l'on comprenait quelle vie vraie et profonde peut mettre dans une Congrégation un aumônier-animateur.

8. — L'âme de la vie congréganiste

La dernière réunion générale, à 17 h., offrit aux Congressistes un très prenant rapport de M. l'abbé Dupouy, directeur de la Congrégation au Collège de Notre-Dame du Sacré-Cœur à Dax. Parlant du rôle et des devoirs du directeur de Congrégation, le rapporteur posa comme base de son action la devise dominicaine : *Contemplata aliis tradere*. Homme de vie intérieure profonde, le Directeur devra donner à ses Congréganistes : 1° Une formation doctrinale nourrie et nourrissante dont la moelle sera le dogme marial et l'obligation de la dévotion à la Sainte Vierge, Mère et Médiatrice de tous les hommes. 2° Une spiritualité assimilable, parce qu'elle aura été d'abord assimilée et vécue, et que pour les enfants et jeunes gens elle sera adaptée, concrétisée, absorbée à petites doses souvent renouvelées, toutes conditions requises pour l'assimilation. 3° Une spiritualité dynamique, c'est-à-dire d'abord un entraînement à la vie de prière, « âme de tout apostolat », — puis orientée vers l'apostolat, devoir absolu ; on se perfectionne et on se sauve en sauvant les autres. « Mandavit cuique de proximo suo » ; — épanouie dans la vie de charité, seule vraie forme de l'apostolat rayonnant et conquérant. — Seule cette spiritualité doctrinale et dynamique, assimilée et vécue, donnera son sens plénier à la Congrégation, lui attirera les âmes apostoliques et assurera l'efficacité de son action.

9. — La bibliothèque d'une Congrégation

Ces vues avaient l'adhésion unanime des Congressistes, conquis en outre par l'accent de conviction de celui qui venait de les émettre. C'est de tout cœur que le R. P. de Bon-

neville, S. J., Provincial de Lyon, remercia le conférencier et fit applaudir sa toute récente nomination comme Directeur au Grand Séminaire de Dax, où l'appelaient ses mérites et où son action allait s'étendre. Puis il amorça de très pratiques échanges de vues sur la composition de la bibliothèque d'un directeur de Congrégation désireux de se bien former, et sur les bibliothèques de Congrégation — sur les méthodes d'enquête, spécialement la méthode P. Bayart — sur l'utilité d'une semaine de formation de directeurs de Congrégations, avec l'approbation de la hiérarchie et la participation active de professeurs éminents. *La Vie Spirituelle* fut chaleureusement recommandée, ainsi que la belle collection des *Cahiers de la Vierge*; et le *Mystère de Marie* du R. P. Bernard fut signalé comme ouvrage essentiel. Des suggestions ardentes, et parfois opposées, furent formulées sur *Les Cahiers Notre-Dame* et son remarquable supplément, le *Feuillet mensuel*, et ce fut l'occasion pour les Congressistes d'applaudir chaleureusement les deux directeurs, le R. P. Baron et le R. P. Court, dont l'œuvre était si bienfaisante et dont les interventions au cours de ces deux journées avaient été si remarquées (1).

Magnifiques journées, où des âmes sacerdotales ont confronté leurs idées et leurs expériences dans une atmosphère de loyauté, de charité, de zèle apostolique qui ne pouvait que séduire ceux qui venaient à ces assises pour la première fois. Ils n'oublieront pas davantage l'accueil si aimable et vraiment fraternel que leur réservaient le P. Carrié et le P. Baron,

(1) Sur les Congrégations mariales d'hommes et de jeunes gens, on peut consulter :

Les comptes rendus des *Journées de directeurs* tenues à Rennes, 1928, Francheville 1931, Versailles 1933. Prix : 3 fr. 50, 2 fr. 50 et 3 fr. 50 ou 7 fr. 50 les trois. — *Les routes mariales*, 4 fr. — R. P. Villaret, *Les Congrégations mariales*. — Id., *Le Manuel des Directeurs*.

On trouve ces ouvrages et toutes autres indications à l'organe du mouvement : *Les Cahiers Notre-Dame*, revue trimestrielle (Directeurs) et le *Feuillet mensuel* (Congréganistes). Abonnement annuel aux deux : 15 fr. — 37, rue de Venise, Reims.

auxquels le correspondant de *La Vie Spirituelle* tient à renouveler ses remerciements émus. Journées de lumière, qui ont été pour quelques-uns une vraie révélation du sens et de l'action des Congrégations mariales, dégagées désormais de toute conception étriquée, ramenées à leur tradition primitive de groupes de piété fervente et d'action apostolique, et peut-être même faisant ainsi « éclater » la restriction que semble inclure leur titre. Nous permettra-t-on de risquer cette opinion : dans le conflit latent, maintes fois signalé et dont la solution a paru bien difficile, entre les congrégations mariales et les groupes spécialisés de jeunesse à visées de formation totalitaire, le malentendu ne vient-il pas de ce que ce titre de « congrégations mariales », grevé d'un assez lourd passé d'expériences étroites et de déceptions, ne leur révèle rien de l'ampleur qu'on peut maintenant donner à ces groupes de formation intérieure et apostolique? Le nom fait-il connaître et définit-il pleinement la chose? Car c'est précisément *la chose* qu'ils attendent et cherchent...

Journées de réconfort enfin, où ces âmes sacerdotales ont puisé une nouvelle ardeur. Aussi est-ce dans un grand sentiment de confiance et de reconnaissance que les congressistes, avant de se séparer, renouvelèrent leur promesse de fervent apostolat marial.

L. Beaudet.

Pour la Formation religieuse des enfants

Matériel didactique

Méthodes actives et effort personnel

Les catéchistes aujourd'hui — surtout les *jeunes* catéchistes — sont à l'affût des nouveautés en matériel didactique. Et c'est très heureux : on a compris que l'enseignement purement oral ne satisfaisait pas les enfants.

Alors on veut les faire agir; et ceux qui apportent à leurs maîtres, toutes faites, des constructions à découper et des images à dessiner sont les bienvenus. Sans doute, d'une part le temps de tous les catéchistes, d'autre part le talent de plusieurs seraient débordés s'il fallait tout tirer de soi.

Mais les inventeurs de matériel didactique qui mettent leur talent au service du bien commun, s'il s'agit du temps donné, s'il s'agit du cœur dépensé, n'ont jamais prétendu en faire gagner sur les anciennes méthodes. Un professeur ne fera rien de bien, même avec l'aide d'un matériel, s'il ne se dépense pas beaucoup lui-même. S'il n'est pas un éveilleur d'âmes. Et peut-être est-il plus nécessaire de s'en persuader avec les méthodes actives qu'avec les autres, car des réussites « à côté » peuvent faire illusion. (C'est une réussite « à côté », par exemple, que de passionner les enfants autour d'images conventionnelles, fausses, inacceptables pour les esprits plus réfléchis qu'ils seront demain. Or c'est ce qu'on voit tous les jours... Faut-il nommer le Catéchisme en images de la Bonne Presse?)

Il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais que les éveilleurs d'âmes pour donner une vraie éducation religieuse (1). Ils y

(1) Nos évêques à l'envi réclament qu'on recherche l'éducation totale, et non pas seulement l'instruction religieuse. S'il ne s'agissait que d'instruction, le matériel évidemment à lui seul ferait gagner du temps.

réussissent déjà, en une certaine mesure, sans l'aide d'aucun matériel; ils y réussiront *bien* avec un matériel; c'est pour aider ceux-là qu'on travaille, ce n'est pas pour se substituer aux éducateurs trop pressés, trop sollicités par d'autres tâches, et qui croiraient s'être libérés vis-à-vis des enfants du catéchisme quand ils leur auraient distribué des crayons, du papier, des images, des ciseaux, avec des conseils sur la manière de s'en servir. Le mieux, richesse des procédés, aurait été l'ennemi du bien : effort personnel.

Me sera-t-il permis d'illustrer cela par un exemple tiré de l'emploi d'un petit livre dont l'unique but a été de suggérer des idées et de stimuler l'éveil : « Pour travailler avec le Bon Dieu »? L'enfant, mû par la loi du moindre effort et par le goût universel, primaire, excessif de notre temps pour les images, le feuillette tout de suite pour y trouver... des images. Or, il en trouvera peu de toutes faites, davantage de suggérées; mais pour celles-ci, il faudrait qu'il lise, que son éducateur l'y encourage, au lieu de tomber, comme il arrive, dans le même travers: ce dont l'auteur se désole, car il n'a pas voulu cela... On excuse l'enfant, parce qu'il est un enfant...

Grands et petits se précipitent donc sur les croquis cotés de la dernière partie, qui permettront de construire un petit autel; et on construit un petit autel. Et après? La formation *religieuse* d'un enfant est-elle vraiment bien avancée quand le petit autel est terminé? quand on sait nommer et placer tous les objets qui servent à la célébration de la messe?

Faut-il donc que toujours la loi du moindre effort nous mène? L'éducation religieuse digne de ce nom ne relève pas de cette loi. Construire, dessiner, fabriquer, manier, c'est à peu près nécessaire pour *arrêter* l'esprit de l'enfant sur les idées. Mais cela ne remplacera jamais les idées. D'où lui viendront-elles, les idées, si les maîtres eux-mêmes paraissent s'en désintéresser? Un prêtre qui dit sa messe tous les jours est pétri d'idées sur la messe; qu'il fasse donc un retour sur lui-même : est-ce en apprenant les rubriques qu'il a acquis les plus précieuses? Ainsi un enfant ne vivra pas sa messe si on ne sait pas accompagner son travail manuel de réflexions, de retours, d'applications qui, seuls, donnent une raison d'être à ce travail.

C'est sa pente naturelle, entre 8 et 12 ans, de ne s'occuper

que de l'extérieur des choses; la majorité de nos contemporains, même adultes, ne dépassent pas ce stade. Petits et grands doivent consentir un effort pour percer l'écorce et boire à la source.

L'enseignement par le dessin et l'image

Je vois cette préoccupation dans le petit album de *Croquis liturgiques* édité par une vraie éducatrice, Leo Emmelia (1). Chaque page contient un ou des modèles à reproduire dans l'espace laissé libre; chaque modèle s'accompagne d'une légende où l'enfant trouvera, non pas seulement des renseignements liturgiques sur la destination et l'emploi des objets, mais aussi, quand il y a lieu, sobrement indiquée, leur explication symbolique ou doctrinale. Aux maîtres d'entrer dans la voie ouverte.

Monsieur le Chanoine Quinet nous donne en trois *Cahiers*, — comme il l'a fait pour son Cours élémentaire correspondant au livre du Maître « Pour mes tout-petits » — un *Cours moyen* (2) correspondant aux trois volumes : « Carnet de Préparation d'un catéchiste ». Le cours complet de catéchisme doit être bien assimilé pour que l'élève réussisse ces devoirs, qui comportent des explications à rédiger, des dessins à terminer et à expliquer. Un vrai travail personnel est donc imposé à l'enfant. Personnel, non pas libre : on voit la différence. Tout ce travail est très dirigé. La présentation des Cahiers est fort agréable.

Du Chanoine Quinet, encore : *Mon Cahier à colorier* (3). Ici, la liberté est réduite au choix des couleurs. Les dessins sont donnés, simples et expressifs, et correspondent, sans les copier, à ceux du livre du Maître (*Vie Spir.*, juin 1934) : *Pour les tout-petits des jardins d'enfants, le Catéchisme au tableau noir.*

Le Cahier de l'Avent (Apost. liturg.) a été signalé parmi les livres pour les éducateur. Il aurait sa place ici, ainsi que la

(1) Chez l'auteur, 131, boulevard de Grenelle. 16 planches, 2 fr. (Dessins de M. Laroche).

(2) Chaque cahier, 48 pages, 2 fr. Spes.

(3) Spes, 2 fr.

revue *La Croisade liturgique à l'école* (C. L. E.), pour la part qui y est faite aux dessins à colorier, phrases à écrire; peu de chose au total. Ce qui mérite une mention spéciale, c'est la page du milieu — *Année liturgique* — qui existe à part, à une échelle agrandie (1). Les détails en sont amusants, si l'on ose dire, mais papillotent un peu trop. Je conseillerais au maître de colorier lui-même le petit modèle du Cahier de l'Avent, d'après les indications qui y sont portées, avant d'essayer de s'y reconnaître; alors les trois sommets principaux ressortent bien : 1° Nativité de Jésus; 2° sa Mort, sa Résurrection, son Ascension et la descente du Saint-Esprit sur l'Église; 3° l'entrée de la Vierge et de tous les Saints à la suite du Christ dans le Ciel. Ce ne sera que plaisir ensuite, de faire chercher pour chaque fête, pour chaque saint, le croquis qui les caractérise. La grande feuille affichée dans la classe sera coloriée par les enfants eux-mêmes au fur et à mesure des trouvailles, commandées bien entendu par le déroulement du cycle au long de l'année.

Cette complexité de la liturgie est peut-être un écueil dans l'enseignement : notre effort de simplification doit viser à mettre en valeur l'essentiel sans lui ôter son caractère de vie et de richesse; ainsi toucherons-nous les enfants.

Mais il se trouve des pédagogues pour chercher cette simplification dans un sens tout opposé. Ils remplacent la mise en valeur par la mise en formules et la vie par la logique. Ils dessèchent. Ils ordonnent, classent, expliquent, alors qu'il s'agirait de faire vivre.

Et qu'on emploie à cette didactique l'image et le coloriage ne doit pas nous tromper.

Pie X voulait que nous priions sur de la beauté. Notre Évangile, notre culte, nos saints nous entraînent vers la beauté. La simplicité ne se dégage qu'à force d'art et de vie quand on réussit. Quand on échoue, quand on s'est efforcé vers la beauté sans avoir les moyens d'y parvenir, au moins mène-t-on les âmes à mi-chemin du vrai spirituel, on ne les affame pas. Par exemple : qu'est-ce qui est le plus catholique, une église de campagne décorée de guirlandes de lierre piquées de fleurs en papier, de saints dorés, de candélabres tarabis-

(1) Apost. liturg., 93×37, 1 fr.

cotés, ou un temple sans fleurs, sans statues, sans lumières, en architecture nue?

Mais revenons à notre matériel didactique, auquel du reste nous n'avons cessé de penser. Sous le titre général : *Dessins en couleurs pour l'Enseignement du Catéchisme*, une maison étrangère avait édité, avec soin, 72 planches murales, en 4 couleurs, comprenant 3 séries, qui correspondent aux 3 parties du Catéchisme : — le Dogme — la Morale — les Sources de la Grâce, — et les mettent « à la portée des enfants ». Une maison belge a cru bon d'en faire une édition française (1)...

Nous admettons facilement qu'un schéma conventionnel, qui n'est souvent qu'une caricature, soit plus facilement retenu qu'une définition. Si l'on associe la caricature à la définition, la définition en profitera. Est-ce là tout notre objectif?

Le prospectus nous présente la réduction en noir d'un des dessins ; c'est une disposition assez claire des mots qui désignent les différentes parties de la messe. Il ne faudrait sans doute pas surfaire l'utilité de ce tableau ; mais, à son rang, l'idée n'en est pas mauvaise ; au moins ne présente-t-il rien de choquant. Le malheur serait qu'on jugeât de la collection par là.

Or, pour donner un seul exemple de ce qu'on trouve dans les autres tableaux : le schéma du baptême est un pichet se déversant sur un poupon emmailloté. Chaque fois qu'on aura à parler de l'âme baptisée, on répétera le pichet et le poupon recevant la douche. Des lignes, des flèches, des mots en couleurs marqueront les rapports des schèmes entre eux. Évidemment c'est à la portée des enfants. Pauvres enfants!

La firme belge a pris cette devise : De l'œil à l'âme. Est-ce l'*âme* qu'on atteint par ces procédés?

Préparation à Noël : Les Crèches

L'usage de fabriquer des crèches dans les familles se répand de plus en plus. Bientôt il n'y aura plus un foyer

(1) « L'enseignement religieux par le jeu et l'image », A. Jadoul, Huy. Les 16 premières planches, 30×42, 60 fr.

chrétien qui n'expose en bonne place, au temps de Noël, sur une commode ou une cheminée, avec une bougie de chaque côté, sinon une étoile électrique et des jeux de lumière, le Petit Jésus tel qu'il vint au monde. Au 2 février on range la crèche dans sa caisse, et au mois de novembre suivant on s'occupe de l'enrichir. Si l'odieux Père Noël pouvait mourir de cette concurrence !

Ce « jeux »-là n'offre aucun inconvénient, bien au contraire. La piété y trouve son compte par un chemin tout droit. Autant il paraît difficile à un adulte qui manque d'habitude de stimuler la dévotion autour d'une fabrication de bâtiments ou d'objets pour le culte, autant il est naturel, aisé, d'aimer l'Enfant Jésus devant son image. Mille industries se sont éveillées autour de cette jolie coutume, qui remonte, dit la tradition, à saint François d'Assise : les brins de paille de la crèche gagnés par des sacrifices, les petits moutons à la couleur de chaque enfant, qui s'éloignent ou se rapprochent suivant la température morale du jour ; les bougies, que seuls les enfants sages ont le droit d'allumer ; et puis la prière en famille, les récits, les cantiques ; tout cela à base de joie très pure, une vraie incarnation de l'esprit dans la matière, comme il convient à un tel anniversaire.

En 1932, la Fédération des Ligues ouvrières féminines chrétiennes de Belgique a lancé l'idée sur une grande échelle ; ce n'est pas aux enfants qu'elle l'a proposée, mais aux hommes, croyants ou non, dans « La Page du Mari » de son journal, sous la forme d'un grand concours. Tous les exposants recevaient un Petit Jésus en plâtre. Le journal donnait des idées et des croquis. Chaque année il y est reparlé des crèches, et de nouveaux dessins sont proposés ; en 1933 les concurrents ont reçu des statuettes de la sainte Vierge et saint Joseph, en 1934 un berger et son mouton. La Fédération prend les frais à sa charge, mais chaque ligue locale organise son exposition. En 1933, 7500 crèches, d'une grande variété de matière, d'inspiration, de réalisation, ont été exposées dans le seul pays wallon ; bien des papas communistes ont ainsi travaillé en famille à la glorification du Verbe Incarné...

Aux membres des ligues qui veulent racheter les statuettes on fait des prix de faveur ; aux étrangers, des prix modiques, l'ensemble de ces statuettes leur revient à dix francs, plus

les frais. Elles sont en plâtre, d'un bon style simple (1).

On peut se procurer les trois personnages essentiels à toute crèche pour beaucoup moins cher, sans doute : une carte postale éditée chez Desclée de Brouwer nous les livre pour trois sous, ou moins (6 fr. les 100 cartes). On distribue ces cartes dans les catéchismes ou les œuvres au début de décembre; on attire l'attention des enfants sur le petit texte qui les engage non seulement à colorier et découper ces personnages, mais à construire et à peupler autour d'eux une scène complète; ainsi l'on aide les timides.

Mais les enfants ne sont pas toujours timides; certains s'attaquent à la sainte Vierge elle-même, sans le secours d'aucun dessin. Et les résultats sont pleins de fraîcheur, d'imagination, de fantaisie, de diversité, de liberté, d'adresse. Une très belle exposition de crèches, faites dans les écoles libres principalement, mais aussi dans les familles et les œuvres et catéchismes paroissiaux, en travail d'équipe ou en travail individuel, a montré, au Congrès de l'U.T.O., Lille 1933, le parti que l'éducation religieuse et l'éducation tout court pouvaient tirer de cet attrait les enfants pour le mystère de Noël.

De tout temps on a trouvé dans le commerce des feuilles à découper pour construire soi-même sa crèche sans se donner la peine de l'inventer. Celles qui sont sorties l'hiver dernier renouvellent le genre :

Ma Crèche à construire (2), est la plus fidèle à la tradition : grotte, vêtements. Bon dessin. Hauteur des personnages debout : 0 m. 11.

Si l'on peut consentir une dépense plus élevée, on choisira l'un de ces deux très jolis albums : *La Crèche et les Santons* (3),

(1) La « Ligue des Femmes », 111, rue de la Poste, Bruxelles. Enfant Jésus (0 m. 09) : 2 fr.; Vierge, Saint Joseph (0 m. 15) : 2 fr. 50 chaque; berger et mouton : 3 fr.

(2) Sirven, éd. Une feuille 63×47, 2 fr. 75.

(3) Flammarion. Album 24×29, 8 fr. Hauteur des personnages debout : 0 m. 07.

dessins de Ruda, ou *Crèche à découper* (1), dessins d'Yv. Soutra. Laquelle préférer? D'un côté, un plus beau bristol, des formes plus simples à découper (Soutra); de l'autre une fantaisie plus drôle (Ruda); ici comme là, beaucoup de personnages, dessinés et coloriés avec goût; de quoi faire la joie de nos petits.

Marie Fargues.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

R. P. A. Bessières, S. J., *Jésus et l'âme contemporaine.* Carême de Bordeaux, 1935. Paris, Spes, 1 vol. in-8 couronne de 260 pp. 10 fr.

R. P. Albert Bessières, S.J., *Sers...!* Paris, Éditions Spes, 1934. 1 vol. (12 × 19) de 254 pp. 16 fr.

Comes Confessarii, Recueil d'avis aux pénitents. Traduit de l'allemand par l'abbé Marcel Grandclaudon. Mulhouse, Éditions Salvator, 1935. 1 vol. (10 × 16) de 134 pp.

I. L. Duffner, M. S. C., *Pour vivre intensément sa vie.* Retraites ou lectures sur la vie d'amour de Dieu. Paris, Casterman, 1935. 1 vol. in-12 de 216 pp. 10 fr.

Chanoine L. Expert, *La Vierge Noire de Paris,* N.-D. de Bonne Délivrance. Paris, Desclée de Brouwer. 1 vol. in-12 de 130 pp., 14 illustr. hors-texte, 15 pp.

Emile Favier, *Les Trois âges de la vie,* d'après la scène évangélique de la Présentation. Paris, Desclée de Brouwer. 1 vol. (8 1/2 × 14) de 275 pp.

R. P. Gaétan, C.P., *Recrutement, formation, gouvernement de religieux.* Méthodes et exemples de saint Paul de la Croix. Tonneins (Lot-et-Garonne), Revue de la Passion, 1934. 1 vol. (14 × 21) de 237 pp.

P. J.-B. Gosselin, S. J., *Sujets d'oraison pour tous les jours de l'année.* T. III : temps d'après la Pentecôte. Toulouse, Apostolat de la Prière. 1 vol. (12 × 19) de 370 pp. 12 fr.

Chan. J.-M. Lambert, *Le Psautier de la Bonne Souffrance.* Paris, Éditions Spes, 1934. 1 vol. (13 × 17) de 243 pp. 9 fr.

(1) Bouasse-Jeune. Album 23×30, 10 fr. Hauteur des personnages : 0 m. 09.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME XLV

OCTOBRE 1935-DÉCEMBRE 1935

Les Principes et la Pratique

R. Bernard. — Le Christ, lumière des âmes 29
M.-J. Congar. — « Nunc et in hora mortis nostrae ». . . . 113
R. Garrigou-Lagrange. — Le premier regard de l'intelligence et la contemplation. 5
— — La messe et la mort 143
— — La foi selon sainte Catherine de Sienne 236
A. Lemonnyer. — La messe des vivants 126
A.-D. Sertillanges. — La présence mystérieuse 225

Les Maîtres et les Modèles

A. Ancel. — Les degrés de la vie spirituelle d'après le Père Chevrier 45
J. Ancelet-Hustache. — L'héroïque charité des Dames du Calvaire 65
H. Barbeau. — Un jociste : Charles Bouchard 81
Ét. Borne. — Mission de Léon Bloy. 183
P. Cras. — Louise Nicolle 272
H. Ghéon. — Une épouse devant la mort : Mireille Dupouey. 152
E. Neubert. — La doctrine mariale de M. Chaminade . . . 250

Textes anciens

S. Anselme. — Exhortation à celui qui va mourir 190
S. Cyprien. — Le Sacrement du Calice du Seigneur . 84, 193, 287

Les Idées et les Œuvres

Apostolus. — Présence 89
— L'interruption 197
— La charité de la foi 295
L. Beaudou. — Congrégations mariales d'hommes et de jeunes gens 312

H. Duclos. — Le médecin et le mourant 202
J. Duperray. — La dévotion à Marie et la culture des vocations. 298
M. Fargues. — Pour la formation religieuse des enfants. Matériel didactique 326
M. de Furstemberg. — L'intelligence de la prière liturgique. 207
A. Genevois. — Les journées mariales de Paray-le-Monial . 102
H. Maréchal. — Les prêtres communautaires à Montmartre . 105
E. Moureau. — Les fondements spirituels du Jocisme . . . 93
N. — Un foyer féminin : la rue Dareau 212

Lectures

B.-M. C. — Une âme devant la vie : Sœur Marie-Thérèse . . 218
H. Dondaine. — Recueillement 111
— La méditation selon l'esprit de saint Augustin. 215
— Pour la vie intérieure 215
E. L. — L'Eucharistie et les masses humaines 109
E. L. — Un portrait de saint Benoît. 216
V. Grégoire. — Exercices de la vie chrétienne 112
C. Laurain-Lecreux. — Anne-Madeleine Rémusat. 217
A.-M. Roguet. — La liturgie vivante 107

Bibliographie

A. M. D. A. — Ma Messe, mon Bréviaire, mon Oraison . . . 221
V.-A. Berto. — Principes de la direction spirituelle 222
F. Cayré. — La méditation selon l'esprit de saint Augustin . 214
R. Dubosq. — La confirmation et la communion eucharistique. 219
I. L. Duffner. — Pour faciliter la confession sacramentelle, la communion fréquente, la direction spirituelle, l'oraison quotidienne 222
— Pour consoler et guérir les âmes scrupuleuses ou craintives 222
L. Emmelia. — Croquis liturgiques. 328
Y. Estienne. — Joie 223
M. Gasquet. — Anne-Madeleine Rémusat. 217
E. Gisquière. — « Tu autem o homo Dei » 220
L. de Grandmaison. — Ecrits spirituels. III : Dernières retraites et triduums. 220
R. Hoornaert. — Le bréviaire aux mains des laïcs 107
I. Herwegen. — Saint Benoît 216
A. Jadoul. — L'enseignement religieux par le jeu et l'image. 330
R. P. Joret. — Recueillements. 220
J. Lahitton. — « Sanctum sacrificium » 219

M.-H. Lelong. — La messe vivante 107
H. Moillot. — L'Église de Jésus 224
N. — Sœur Marie-Thérèse 218
N. — Le cahier de l'Avent 328
N. — Ma crèche à construire 332
Mgr P. Nègre. — Catéchisme théologique de la vie spirituelle. 219
Plusieurs. — Congrès eucharistique national d'Angers . . . 110
Ch. Quinet. — Mon cahier à colorier 328
F. Renaud. — Exercices de la vie chrétienne 112
Ruda. — La crèche et les Santons 332
A.-D. Sertillanges. — Recueillement 111
L. Soubigou. — Les épîtres de l'année liturgique étudiées en vue de la prédication 223
Yv. Soutra. — Crèche à découper 333
R. Tardiveau. — Le sacerdoce intérieur 220
M. Zundel. — Le poème de la sainte liturgie 107

Le Gérant : E. Aubin. **Imp. E. Aubin et Fils.** — **Liguge (Vienne).**